
米澤穂信
Honobu Yonezawa
いまさら翼といわれても
Last seen bearing

J-GARDEN.FR

KO-FI.COM/JGARDEN

DONS

SCANLATION GROUP
SINCE 2008



TRADUCTION
RAITEI

JGARDENSCAN

J-GARDENFANTRAD

DISCORD.GG/ATZXCHPRSQ

JGARDENFANTRAD

JGARDEN_

Cela reste une traduction de fan et par conséquent non officielle. Achetez la série quand elle sort en france pour soutenir l'auteur et le marché.


1° Ce qui manque dans l'urne
2° Le miroir ne reflète pas
3° Fait-il beau dans les montagnes ?
4° Notre titre légendaire
5° Les longues vacances
6° Même si l'on me dit que j'ai désormais des ailes

Classic Literature Club series

〈古典部〉シリーズ *Koten-bu*

Tome 6

Even Though I'm Told I Now Have Wings

（いまさら翼といわれても） / Last seen bearing[1]

Même si l'on me dit que j'ai Désormais des Ailes / Repérée disparue

[1] Référence expliquée en fin de tome

Chapitre 1

Ce qui manque dans l'urne

1

Je ne suis pas le genre de personne qui se souvient clairement de ce qui est déjà passé. Même si quelqu'un venait m'affirmer que tel ou tel événement avait bel et bien eu lieu, disons à l'école primaire ou au collège, bien souvent je ne pourrais que le regarder d'un air vide et répondre, avec un ce ton incertain : « Ah bon ? » Et pourtant, parmi les expériences que j'ai partagées avec d'autres, il en est parfois dont je suis le seul à garder ensuite un souvenir net. Je n'ai aucun moyen de savoir ce qui sépare ce que j'oublierai tôt ou tard de ce qui me restera à jamais.

En parcourant ma mémoire, au fil du gris apparemment sans fin des lieux et des faits incertains, il m'arrivait de tomber sur des instants d'une netteté saisissante. La plupart relataient des événements comme les festivals sportifs, les excursions en journée, les sorties scolaires dans les bois. D'autres portaient sur des broutilles que je ne jugeais pas importantes, mais qui, sous l'usure lente du temps, s'étaient tout de même trouvées figées, d'une manière ou d'une autre, à une place à part dans mon souvenir.

Leur ténacité m'inspirait un étrange respect. À l'inverse, je constatais aussi qu'il m'arrivait de me souvenir clairement d'un minuscule fragment d'un jour parfaitement ordinaire, absolument indiscernable de n'importe quel autre à l'époque. Contrairement aux souvenirs détaillés, à la manière d'articles de magazine, qui consignaient des événements, ceux-là étaient extrêmement fragmentaires, dépourvus de tout point d'appui.

Malgré tout, ils étaient difficiles à oublier, des souvenirs pareils à une vieille photographie qu'on n'arrive pas à jeter.

Par exemple, en été, regarder sans jamais se lasser les tourbillons nés de l'affrontement des eaux des canaux.

En hiver, l'imagination robuste déclenchée par des rangées de volumes imposants sur des étagères de bibliothèque hors d'atteinte.

En automne, se disputer avec un ami, sur le chemin du retour, le dernier exemplaire d'un livre dans une boutique, pour finir à renoncer tous les deux...

Qu'est-ce donc qui séparait ces souvenirs des innombrables autres, oubliés ?

Il y avait aussi ces moments où un sentiment me frappait soudain : « Celui-là, je ne l'oublierai peut-être jamais. »

Ne garderai-je pas toujours en mémoire aussi cette nuit de juin, sous laquelle je marchais dans les rues de la ville, enveloppé de cette douce brise ?

Cela dit, je suppose que je ne pourrai confirmer ce sentiment que dans dix, vingt ans.

Tout commença par un simple coup de téléphone.

2

Ce soir-là, j'avais préparé des yakisoba pour le dîner.

Le ciel avait été assez dégagé dans l'après-midi, mais comme des nuages s'étaient rassemblés au crépuscule et semblaient empêcher la chaleur de s'échapper vers le haut, l'air nocturne autour de moi était humide et pas le moins du monde plus frais, malgré l'absence du soleil. Les autres membres de ma famille ayant chacun leurs urgences, j'étais seul à la maison. Cuisiner me paraissait pénible, alors j'ai fouillé le frigo en espérant tomber sur des restes ou autre chose qui ne demande aucun effort, et j'ai repéré des nouilles refroidies prévues pour des yakisoba.

Je trouvai un peu de laitue flétrie, des enoki desséchés et du bacon rassis, que j'ai émincés. Je fis chauffer une poêle, ajoutai de l'huile et y jetai d'abord les nouilles, laissées telles quelles pour l'instant. Une vapeur blanche s'éleva de la poêle. Comme je n'avais pas ajouté d'eau, j'eus un moment d'inquiétude, mais je réussis à réprimer la chose. J'attendis ainsi deux minutes, le temps que ça cuise, en défaisant les nouilles de temps à autre. Je versai les nouilles d'un coup, croustillantes et presque brûlées, dans une assiette, puis fis sauter les autres ingrédients.

Une fois cuits eux aussi, je les repoussai sur le bord de la poêle à l'aide de longues baguettes de cuisine et versai de la sauce Worcestershire dans l'espace désormais vide. Lorsqu'elle se mit à frémir, son parfum caractéristique s'éleva de la poêle, imprégnant l'air de la cuisine de notes de yakisoba. J'ajoutai enfin la sauce aux nouilles, puis remuai délicatement l'ensemble. Voilà : une portion, prête à être servie.

J'apportai l'assiette de la cuisine au salon, puis sortis une paire de baguettes et un verre de thé d'orge : les préparatifs étaient terminés. Sur la table traînait une carte postale adressée à ma sœur, où l'on lisait : « Avis de réunion des anciens de la terminale I ».

Je n'avais aucune envie d'imaginer ce qu'elle me dirait si de la sauce venait à s'y renverser par mégarde. Je déplaçai donc la carte sur le porte-lettres. Enfin débarrassé de toute distraction, j'étais prêt à passer à table. Je joignis les mains, et, au moment même où je saisis les baguettes, le téléphone se mit à sonner.

Je levai les yeux vers l'horloge murale : sept heures et demie pile. Il fallait le faire, appeler à une heure aussi parfaite pour le dîner... D'autant plus que j'étais seul à la maison. La personne que l'on cherchait à joindre n'y était probablement pas. D'abord, j'envisageai de laisser sonner tout en attaquant mes yakisoba fumants, mais l'insistance de l'appel, presque trop sincère, finit par faire naître en moi un étrange sentiment de culpabilité. Puisqu'il fallait y passer, autant en finir vite ; je soupirai et reposai mes baguettes. Je me levai et décrochai.

— Allô ?

— Allô, est-ce qu'Oreki-kun...

J'avais imaginé que l'appel s'adresserait à mon père ou à ma sœur, mais la voix à l'autre bout de la ligne s'avéra être l'une de celles que je connaissais trop bien. Sans doute, à ma voix et à l'atmosphère entre nous, l'appelant devina qui j'étais, car il passa tout à coup d'un ton poli à son ton habituel.

— Houtarou ?

— Oui.

— Ouf, je suis soulagé. Je ne pensais pas que ce serait toi qui répondrais. Si c'était ta sœur qui avait décroché, je n'aurais pas su quoi dire.

Même si c'était un coup de chance pour Satoshi Fukube, je ne pouvais pas en dire autant pour moi.

— Désolé, mais chaque seconde que je passe à te parler refroidit un peu plus mes yakisoba.

— Quoi ?! Des yakisoba ?! Quel drame !

Oui, un drame, en effet.

J'entendis un rire dans sa voix.

— Tu n'aurais pas ce problème si tu t'achetais enfin un portable. Mais ce n'est pas pour ça que j'appelais... Je me demandais si tu voudrais marcher un peu avec moi. Tu es libre après ça ?

N'étant pas vraiment du genre à faire la fête jusqu'à pas d'heure, je sortais rarement après le dîner. Ce n'était pas inédit, cela dit. En y repensant... c'est vrai. Il m'était déjà arrivé de faire une promenade nocturne avec Satoshi. Je jetai de nouveau un œil à l'horloge. Il me faudrait bien quinze minutes pour finir mes yakisoba, puis un peu de temps pour me changer.

— Oui, je peux partir vers huit heures.

— Parfait. Ça me fait plaisir. Je passe te prendre ?

Je traçai mentalement la carte des distances entre nos deux maisons. Il serait sans doute disposé à venir jusqu'ici, puisqu'il était à l'initiative, mais je n'avais pas de raison de le malmener. Je cherchai un point plus ou moins à égale distance.

— Retrouvons-nous au pont Akabashi.

— Ça marche. Ce serait dommage de laisser tes yakisoba refroidir encore, alors on reprendra la conversation là-bas. À tout à l'heure.

Il raccrocha aussitôt, sans s'attarder ni prendre la peine de conclure. Il avait sans doute compris que prolonger la conversation ne ferait que m'irriter. Cette lucidité lui ressemblait bien. Lorsque je revins à table, les yakisoba avaient effectivement refroidi en surface. Pourtant, après deux coups de baguettes qui ne brassèrent d'abord qu'un tiède résigné, la chaleur remonta peu à peu du fond du plat.

La lumière de la lune perçait au travers de minces nuages, et un vent humide soufflait entre les maisons alentour.

J'étais d'abord sorti en chemise de laine, mais j'eus aussitôt trop chaud malgré la brise nocturne. J'optai ainsi pour une chemise de coton.

Je n'arrivais pas à faire rentrer mon portefeuille dans les poches de mon chino, et l'idée d'emporter un sac me paraissait pesante. En même temps, je ne pouvais pas vraiment compter sur Satoshi pour me dépanner si jamais on devait dépenser quelque chose et que je n'avais rien sur moi. Je pris donc deux billets de mille yens dans mon portefeuille et les glissai dans la poche de ma chemise. Les pouces dans les poches du pantalon, je sortis à l'heure convenue. Mais la nuit tombe tôt sur la ville de Kamiyama, et les ruelles étroites avaient déjà sombré dans un doux silence.

Sans me presser vraiment, j'arrivai au point de rendez-vous en moins de dix minutes. Comme le nom Akabashi signifie littéralement « pont rouge », il est on ne peut plus commun et, en réalité, le pont où nous nous retrouvions ne s'appelait même pas ainsi. On l'appelait comme ça, comme on s'en doute, parce qu'il était peint en rouge, et son nom d'origine s'oubliait avec une facilité déconcertante.

Le quartier était souvent animé l'après-midi, à cause des banques et du bureau de poste voisins, mais j'ignorais qu'il devenait si désert après le coucher du soleil. Je regardai le pont rouge, illuminé par les lampadaires, mais je n'y vis personne. Étrange, me dis-je, je pensais qu'il serait arrivé le premier. Comme je balayais les alentours du regard, une main se posa soudain sur mon épaule, dans mon dos.

— Bonsoir...

Je mentirais en disant que je n'avais pas sursauté, mais je n'en fus pas choqué pour autant. Peut-être avais-je pressenti son attaque surprise en ne le voyant pas d'emblée.

Sans même me retourner, je répondis d'un simple :

— Salut.

— Quelle déception. Et l'enthousiasme, alors ? L'amour quoi ?

Satoshi tournait autour de moi avec un large sourire, mais j'avais la sensation que quelque chose se cachait derrière cette expression. Son regard ne croisait pas le mien. Il restait fixé sur le pont tandis qu'il poursuivait.

— On va où, maintenant ?

— Je te laisse choisir.

Je n'avais pas grand savoir-faire en la matière, et j'ignorais ce qui était normal pour une promenade nocturne. Satoshi tourna la tête et dit :

— Ce sera plus vivant si on marche vers le centre, mais... je suppose qu'on ne peut pas passer par les rues des bars. Ça fait un peu peur.

— Probablement, monsieur le vice-président du Comité d'organisation.

— Si on suit la rocade, il y a un family restaurant[2] plus loin. Ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

C'était loin, cela dit. Sans voiture, ou au moins un vélo, on n'y arriverait pas. J'imagine que Satoshi n'était pas sérieux, car il continua :

— Bon, laissons-nous porter par le vent.

Cela m'allait très bien.

Satoshi traversa le pont Akabashi et s'engagea sur un petit chemin qui remontait la rivière de la ville.

Cette dernière charriait plus d'eau que d'habitude, sans doute à cause de la saison des pluies, et j'entendais le grondement de son courant puissant.

Il n'y avait pas de lampadaires dans ce coin, je ne pouvais donc compter que sur la lueur qui suintait des fenêtres faiblement éclairées des maisons alentour et sur une lune parfois voilée pour voir mon chemin.

Cela dit, mes yeux s'accoutumèrent peu à peu à l'obscurité.

Après avoir dépassé un nœud de bois tordu fiché dans une vieille palissade, puis un étrange bar à saké dont l'enseigne se résumait à une boule traditionnelle de feuilles de cèdre tressées, suspendue sous l'avant-toit, puis

[2] Ou Fami-resu. Restaurants généralement destinés aux familles ou aux étudiants, car très accessibles au niveau des prix.

encore la façade d'un bain public délabré où le panneau « fermé » pendait de travers, nous progressions lentement à travers la nuit de la ville.

Des berges avaient été aménagées de part et d'autre de la rivière, et elles ressemblaient à de grands murs de pierre. Un bon nombre d'arbres avaient été plantés en enfilade le long de la rive, et certains se courbaient au-dessus de l'eau, comme s'ils se jetaient hors du rang pour aller chercher la lumière. Je m'arrêtai soudain et posai la main sur l'un de ces arbres de bord de route.

Son écorce était semée de renflements durs et rigides, et ses feuilles avaient à peu près la taille de celles du shiso. C'était un cerisier. Je parierais que c'est un lieu prisé pour admirer les fleurs de cerisier, et ces rues bien entretenues deviennent presque à coup sûr animées aux saisons de floraison. Mais pour l'heure, seuls Satoshi et moi y marchions, et ces arbres qui avaient déjà laissé tomber leurs fleurs ne révélaient leur véritable nature qu'à ceux qui les regardaient de près. Cela

C'était un peu triste, mais qu'y faire ? Le temps passe.

Je retirai la main du tronc et demandai :

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?

Évidemment, si Satoshi m'avait fait sortir pour marcher, ce n'était pas pour le simple plaisir de la nuit.

Certes, notre amitié durait depuis un moment, mais elle n'était pas si profonde. Nous faisions rarement des projets le week-end, et quand nous rentrions ensemble, c'était le plus souvent parce que nous avions fini les cours en même temps. Le fait que Satoshi m'ait donné rendez-vous de cette manière signifiait presque à coup sûr qu'il avait quelque chose à me dire, et pas seulement : cela voulait dire aussi que c'était soit trop urgent pour attendre demain, soit trop confidentiel pour être évoqué à portée d'oreilles indiscrètes au lycée.

Le Satoshi que je connaissais tournait souvent autour du pot, mais ce soir, ce n'était pas le cas.

— Je suis dans une situation délicate, dit-il en se remettant en marche.

— Merci de m'éviter les ennuis.

— Les ennuis, hein ? Alors oui, je suis certes dans une situation délicate, mais ce qui m'embarrasse le plus, c'est que tu n'es absolument pas concerné.

Sans bien comprendre ce qu'il voulait dire, je fronçai légèrement les sourcils. Il haussa les épaules et poursuivit.

— En gros, ce qui m'ennuie, c'est que je dois te demander ton aide, Houtarou, alors que tu n'as strictement aucun intérêt dans l'affaire.

— Je vois. Si je devais accéder à ta demande...

— Ce serait contraire à ta devise : « Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas. »

Ce que disait Satoshi était juste en principe, mais j'avais pourtant avalé mes yakisoba à la hâte pour le rejoindre en ville. Si j'avais eu l'intention de le renvoyer sans même écouter une histoire qui ne me regardait pas, je serais probablement en train de laver, à la maison, la poêle encore nappée de sauce.

— Bon, tu peux au moins m'expliquer.

Satoshi hocha la tête.

— Tu es trop bon avec moi. Tu te souviens que l'élection du président du Conseil des élèves avait lieu aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Oui...

Ça ne datait que de quelques heures, et j'avais déjà réussi à l'oublier. Après les cours, nous avions voté pour le prochain président, le mandat du précédent, Muneyoshi Kugayama, touchant à sa fin.

Au lycée Kamiyama, la période électorale durait une semaine. Pendant ce temps, les candidats collaient des affiches partout dans l'enceinte, plaidaient leur cause lors des assemblées générales, et débattaient entre eux par les

haut-parleurs de l'école, via le club de radio. Tout cela s'était achevé hier, et aujourd'hui on votait.

— Tu te souviens des candidats ?

Je fouillai ma mémoire pour répondre à la question de Satoshi.

— Il y en avait deux... non, trois, je crois.

Il me rendit un sourire presque triste.

— Je pensais aux noms, mais tu ne te rappelles même pas combien ils étaient. La bonne réponse, c'est deux, encore faut-il suivre un minimum, j'imagine. Notre lycée déborde de clubs bizarres, mais le Conseil des élèves ne se démarque pas vraiment, à côté.

— C'est vrai. Les candidats étaient tous deux en première, en plus.

— Tu t'en souviens, hein ? C'est normal vu que les seconde viennent d'arriver en avril, et les terminale sont pris par les exams, là.

Entendre la raison rendait la chose assez évidente, en effet.

— C'était un duel entre Haruto Obata de la 1ère D et Seiichirou Tsunemitsu de la 1ère E. Tu te dirais que tout s'arrête après le vote, mais j'étais en fait de ceux qui ont compté les bulletins.

Je n'étais pas très curieux de savoir comment fonctionnait, en coulisses, l'élection du président du Conseil du lycée Kamiyama, mais ce qu'il venait de dire piqua tout de même mon intérêt. Le touche-à-tout Satoshi Fukube s'implique dans une variété de clubs et de groupes, juste pour le plaisir. Concrètement, il appartenait au club de littérature classique et à celui d'artisanat, et il participait au Comité d'organisation depuis la seconde. À présent, il en était même, sans tambour ni trompette, le vice-président. Aussi peu au fait que je fusse des organisations du lycée, je me souvenais malgré tout de l'existence d'un Comité électoral.

— Que s'est-il passé avec l'élection ? demandai-je.

Au moment même où je posai la question, Satoshi sourit.

— Bien sûr, c'est le Comité électoral qui gère les urnes et le dépouillement. Moi, j'étais chargé de la supervision. Parmi les règles du lycée qui régissent les élections, il y en a une qui stipule qu'au moins deux élèves doivent superviser l'opération de comptage. Le règlement ne demande comme seule qualification que de ne pas être candidat, ni membre du Comité électoral. Autrefois, il paraît qu'on pouvait se porter volontaire. Maintenant, c'est devenu l'usage de déléguer ce rôle au président et au vice-président du Comité d'organisation. Ça doit être pénible d'avoir à chercher des volontaires.

Il m'expliquait cela avec tant d'aisance que c'en devenait justement suspect. C'était Satoshi, après tout... Comme s'il percevait mon doute, il enchaîna vite.

— Je suis sérieux ! Je ne mens pas. Pas le moins du monde ! insista-t-il à plusieurs reprises.

— D'accord, d'accord. Alors ?

— Il y a eu un problème au dépouillement.

Je vois.

— À l'heure actuelle, le lycée Kamiyama compte 1 049 élèves, c'est-à-dire 1 049 électeurs potentiels.

Quand je suis entré, il y avait 350 élèves de seconde répartis en huit classes. Si l'on comptait les trois promos, le chiffre de Satoshi paraissait assez vraisemblable.

Il poussa un soupir forcé.

— Donc, nous avons totalisé les bulletins... et il y en avait 1 086.

— Comment...?

Cela m'échappa avant même que j'aie le temps d'y penser. Que le total soit inférieur au nombre d'élèves, je le comprendrais. Certains s'abstiendraient, après tout. Mais davantage ?

Satoshi acquiesça gravement.

— Je n'en ai aucune idée. En tenant compte des absents, de ceux qui sont partis plus tôt et de ceux qui n'avaient tout simplement pas envie de voter, que le total soit moindre ne me ferait ni chaud ni froid, mais si le nombre dépasse le maximum possible, on ne peut pas mettre ça sur le compte d'une simple erreur.

Il marqua une pause, puis continua.

— Quelqu'un a fait ça par malveillance.

Je ne répondis rien.

Comme Satoshi l'avait dit, si je me fiais uniquement aux informations dont je disposais alors, j'avais du mal à croire qu'on en soit arrivé là par une simple bévue. Parler de malveillance me semblait peut-être un peu fort, et il était sans doute plus probable que ce fût une blague impulsive, quelque chose dans ce goût-là.

Ce qui paraissait certain, en revanche, c'est que quelqu'un avait, d'une manière ou d'une autre, dilué les suffrages.

— En réalité, le décompte final montrait que la différence de voix correspondait de près au nombre de bulletins blancs. Et si les irréguliers étaient tous des blancs, cela voulait dire, bien sûr, que le résultat n'aurait de toute façon pas changé. Le problème, c'est que là-dessus, il n'y a aucune marge. S'il est avéré qu'il y a eu irrégularité, le Comité électoral devra organiser un nouveau scrutin. Je me moque de savoir qui a déposé les bulletins illégitimes... Même si je ne comprends absolument pas la raison du coupable, je doute de pouvoir jamais savoir qui c'était. Ce que je dois comprendre, c'est comment il a pu, tout d'abord, réussir à déposer ces bulletins.

— ...

— Le plus gênant, c'est que la gestion des bulletins officiels a été tellement bâclée que n'importe qui aurait pu en fabriquer de nouveaux. Il suffisait, après tout, d'apposer le tampon officiel, et on pouvait le trouver qui traînait dans le bureau du Conseil. Mais comment le

coupable a glissé ces bulletins dans le lot ? Il y a une faille quelque part dans le processus électoral. Tant qu'on la laissera bien ouverte, ce genre de chose restera possible. Et, inversement, même si les élections à venir se déroulent sans accroc, on ne pourra jamais être certains qu'aucun bulletin irrégulier n'a été déposé quelque part.

— Ça se tient.

— J'y ai beaucoup réfléchi moi-même, mais je me heurte à une impasse où que j'aille. C'est pourquoi, même si je n'en avais pas envie, je t'ai appelé, Houtarou.

Satoshi s'interrompit.

Si c'était tout ce qu'il avait à dire, j'avais à peu près saisi l'essentiel de la situation. Je me grattai la tête et levai les yeux vers la lune qui perçait entre les nuages, puis les baissai vers mes pieds.

— On dirait qu'il est temps que je rentre, dis-je.

Le sentier longeait la rivière d'un trait et franchissait deux ponts. Nous avancions à contre-courant, mais jusqu'où ce chemin se prolongeait-il ainsi ? Il était sans doute trop tard pour se lancer dans une escapade et remonter jusqu'à la source.

— Tu rentres..., dit-il, d'un ton qui laissait entendre qu'il s'y attendait presque. — C'était trop demander, j'imagine.

Ce n'était pas que je trouvais sa demande excessive. Le seul problème était qu'il savait que je n'étais pas le bon interlocuteur. Malgré tout, il avait quand même tenté la chose.

— Parfois, le simple fait d'en parler aide à y voir plus clair, alors ça ne me dérange pas d'écouter, au moins. J'aimerais cependant que tu remettes ça à demain. J'ai de la vaisselle qui m'attend à la maison, et si je ne m'en occupe pas vite, toute la maison va sentir la sauce.

— Il est peut-être déjà un peu tard pour ça.

Il n'avait pas tort. Il faudrait que j'ouvre toutes les fenêtres dès mon retour. Une lumière s'approcha en face. C'était un vélo qui arrivait en sens inverse. Tant qu'il ne nous avait pas dépassés, aucun de nous n'ouvrit la bouche.

Satoshi rompit finalement le silence.

— Demain, ça n'ira pas. Il me faut une idée d'ici demain matin.

— Puisque vous devez afficher les résultats d'ici la fin de la journée au plus tard, je comprends. Mais c'est le travail du Comité électoral, quoi.

Un léger soupir m'échappa, et je repris :

— Je savais que tu avais rejoint le club d'artisanat et le Comité d'organisation pour le plaisir, chose que, personnellement, je suis absolument incapable de comprendre, mais j'ai été un peu surpris d'apprendre que tu en étais devenu le vice-président. Je pensais que tu faisais les activités du Comité en partie pour t'amuser. Je ne m'attendais pas à ce que toi, justement, acceptes une fonction officielle. Quelque chose t'a fait changer d'avis ?

— Oui... On peut dire ça.

— Je vois. Je ne sais pas trop s'il faut te féliciter ou non, mais cela mis à part, ce n'est pas parce que tu as accepté un rôle aussi chargé de responsabilités que j'ai, moi aussi, envie de m'y mêler en cas de problème. Ou bien veux-tu me dire que c'est mon obligation, en tant qu'élève de notre établissement, d'aider à garantir la bonne santé de notre système électoral ?

Il eut un sourire partagé.

— Je ne pourrais jamais tenir un propos aussi autoritaire... Quelqu'un comme moi est bien plus fait pour la bureaucratie.

— En effet. Une promenade nocturne est certes un cadre intéressant pour bavarder avec Satoshi Fukube, mais s'il s'agit d'une consultation avec le vice-président du Comité d'organisation, je t'arrête là.

Satoshi ne parut pas très ébranlé par ma réponse, mais répliqua avec une pointe de solitude, pas forcément pour plaisanter.

— Tu n'y vas pas par quatre chemins, toi.

Il est vrai que j'y étais peut-être allé un peu fort, mais Satoshi ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. S'il refusait de me parler sans façade, je n'avais d'autre choix que de lui répondre de la même manière, avec mon refus des responsabilités. Ayant ainsi achevé ma petite théorie de la façade, je le regardai du coin de l'œil et pris la parole.

— Alors ? Qu'est-ce que tu caches ?

— Cacher ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

En mettant de côté l'histoire de Satoshi sur l'augmentation mystérieuse des votes, deux choses ne collaient pas. La première, c'était ce que j'avais déjà mentionné : pourquoi était-il venu me demander de l'aide ? La seconde, en revanche, était plus fondamentale.

— Ne fais pas l'innocent. Tout ça devrait relever du Comité électoral. En y réfléchissant... tu n'aurais rien dû avoir à faire là-dedans, monsieur le vice-président du Comité d'organisation.

D'après ce que Satoshi avait raconté, le président et le vice-président du Comité d'organisation n'étaient chargés de rien d'autre que de superviser simplement l'élection.

Les bulletins illégitimes étaient certes un sérieux problème, mais pourquoi Satoshi était-il celui qui essayait de le résoudre ? Il était resté muet là-dessus.

Imaginer que Satoshi, adepte autoproclamé de la bureaucratie, s'élèverait au-dessus de sa fonction pour tenter, avec une pureté d'intention presque candide, de démêler le dysfonctionnement qui minait le système électoral au nom de la justice… je refusais d'y croire.

Il était certes théoriquement possible qu'il soit intervenu en tant que membre du Comité d'organisation afin de contourner les restrictions qui paralysaient

le Comité électoral, mais j'étais tout aussi disposé à froisser cette illusion et à la jeter avec le reste des déchets combustibles le jour de la collecte.

Satoshi lui-même affirmait que, depuis son passage en première, il avait changé, mais je trouvais impossible d'admettre qu'il s'agissait d'une transformation aussi radicale et fondamentale.

Voilà pourquoi, lorsque lui, qui plaisantait toujours sans jamais laisser échapper la moindre plainte, m'appela au cœur de la nuit pour me demander de l'aide, je compris aussitôt qu'il y avait autre chose derrière tout cela.

— Ce que je dis, c'est que tu caches la raison pour laquelle toi, tu veux résoudre cette énigme.

Satoshi esquissa un sourire.

— Avec toi, je ne peux jamais gagner.

Je souris moi aussi.

— Je suis content que tu t'en sois rendu compte. À ce stade, ça ne devrait même plus t'étonner.

— Sans doute. Je pensais pouvoir te le cacher, mais c'est raté.

Satoshi bondit de deux pas devant moi comme s'il dansait sur un rythme, puis se retourna pour me faire face et continua à marcher à reculons en parlant.

— Pardon de ne pas t'avoir tout dit dès le début, Houtarou, alors même que je venais te demander de l'aide. Je ne t'en veux pas d'être fâché. Ce n'est pas quelque chose que j'avais vraiment besoin de cacher, mais tu vois…

J'avais envie de lui dire que je n'avais aucune idée de ce dont il parlait, mais nous nous connaissons depuis longtemps maintenant. Aussi vexant que ce fût, j'avais l'impression de comprendre.

— Le président du Comité électoral est, comment dire ça gentiment ? Pas vraiment quelqu'un qui suscite la sympathie des autres, dit Satoshi

en joignant les mains derrière la tête. — Il se donne des grands airs, pour quelqu'un qui n'est que dans un Comité de lycée, tu vois ? Je ne sais pas trop comment dire... C'est le genre de type qui n'est pas satisfait s'il ne dit pas à quelqu'un « Arrête de faire n'importe quoi », même quand la personne travaille comme d'habitude. Ses phrases favorites, c'est : « Ne décide pas tout tout seul » et « Débrouille-toi » ; je les ai entendues cinq fois rien qu'aujourd'hui.

Je savais qu'il existait des gens comme ça, mais c'était la première fois que j'en entendais parler d'un de mon âge. Si sa description était exacte, j'imaginais qu'il représentait le pire des cas pour quelqu'un comme Satoshi. Il poursuivit.

— Cela dit, tu avais raison, Houtarou. Je n'avais rien à voir avec lui.

— Ce qui veut dire... qu'il y avait quelqu'un d'autre en cause.

— Toujours aussi perspicace.

Satoshi me fit un signe du pouce levé.

— C'était un élève de seconde, membre du Comité électoral, en 2nde E. Je ne me rappelle pas son nom. Je l'ai probablement entendu à un moment, mais je ne m'en souviens pas. C'est un petit très énergique, du genre à dire « Tout de suite ! » dès qu'on lui demandait quelque chose. Je ne pense pas qu'on se serait bien entendus, mais je voyais qu'il faisait toujours ce qu'on attendait de lui... enfin... qu'il essayait, du moins. Il est assez petit. On aurait dit un collégien.

— Je vois où tu veux en venir.

— Ah oui ? Écoute-moi jusqu'au bout, au moins. Pour une raison ou pour une autre, peut-être qu'il était vraiment efficace ou que sa classe s'était dépêchée, il a été le premier à arriver dans la zone de dépouillement du bureau du Conseil. Une fois là, et à mon avis, c'est la faute du président, il a commis une erreur de procédure.

Satoshi tendit les mains devant lui comme s'il tenait une boîte invisible.

— Tu dois déjà le savoir, puisque tu as voté toi aussi, mais aux élections de Kamiyama, tout le monde vote en glissant son bulletin dans les urnes prévues à cet effet. Ces urnes sont ensuite apportées au bureau du Conseil et, c'est le point important, sont ouvertes devant les assesseurs. L'élève 2nde E a ouvert l'urne avant l'arrivée des assesseurs et a étalé les bulletins au milieu de la table.

Je réfléchis un instant, puis dis :

— Ce n'est pas si grave, à mon avis...

— Moi non plus, je ne trouve pas ça dramatique. Le seul rôle des assesseurs est de vérifier que les urnes sont complètement vides, d'abord avant de les apporter dans les classes pour voter, puis après avoir sorti les bulletins, avant le début du dépouillement. J'ai bien vérifié que l'urne de l'élève de 2nde E était vide, donc en réalité, on pourrait soutenir que nous avons bel et bien respecté la procédure. Mais le président du Comité électoral a insisté sur le fait qu'on ne pouvait pas savoir avec certitude qu'il n'avait pas mélangé des bulletins illégitimes pendant l'absence des assesseurs.

Je vois.

— En mettant de côté l'erreur de procédure, j'ai vraiment du mal à croire que ce soit lui le coupable, dis-je.

— Tout le monde pensait pareil. Moi aussi. Mais pas le président du Comité électoral. Tout les autres avaient suivi le protocole, c'est pour ça qu'il a décidé que la faute ne pouvait incomber à personne d'autre et, évidemment, il a passé un savon au gars de seconde.

Satoshi s'interrompit une fraction de seconde, puis ajouta doucement une chose de plus.

— Le petit pleurait, tu sais.

Ainsi donc, c'était ça...

En fin de compte, Satoshi voulait démontrer qu'il existait un autre moment où il aurait été possible de mêler des bulletins illégitimes aux autres, alors que personne ne le lui avait demandé, et tout cela pour un inconnu en seconde s'étant fait invectiver bien injustement.

Complètement pris de court, je ne pus que répondre :

— Je te jure... tu ne changes donc jamais ? Toujours à jouer les héros dans l'ombre.

Il me répondit par un sourire hésitant.

— Allons, j'ai juste été un peu en colère, c'est tout. Et si tu m'accordes l'excuse, ce n'est pas comme si je jugeais absolument indispensable de m'en remettre à ton flair. Je pensais que ce serait assez simple à gérer tout seul, mais je me suis trompé. Nos élections sont étonnamment bien verrouillées.

— On n'a pas eu une conversation semblable la dernière fois qu'on s'est baladés la nuit comme ça ?

— Si... c'était notre dernière année de collège, si je me souviens bien. Ça me rappelle des souvenirs.

Je dévisageai Satoshi Fukube. Dans l'ensemble, il avait l'air frêle et tout de même peu fiable. Pourtant, à la seule expression de son visage débordait une assurance familière, celle du Satoshi que j'avais toujours connu.

Il n'était ni particulièrement bienveillant ni vraiment doux, pas plus qu'il ne se distinguait par un sens aigu de l'intégrité. À mon sens, cependant, ce qu'il possédait, même si cela ne se lisait pas sur ses traits, c'était une aversion plus vive que la moyenne pour l'injustice et l'iniquité.

Là où je me contentais de hausser les épaules en me disant « c'est la vie », lui fronçait les sourcils et mettait tout en œuvre pour corriger ce qui se trouvait à sa portée.

Cela mis à part, je pensais néanmoins comprendre ce qui l'animait. Il ne me demandait pas de résoudre l'affaire dans le cadre d'une quelconque enquête

visant à rendre au Comités d'organisation et électoral de Kamiyama leur état normal.

Il me demandait plutôt de l'aider à donner une bonne leçon au président du Comité électoral, pour le bien d'un élève de seconde en larmes.

Une part de moi s'irrita légèrement à l'idée qu'il aurait pu me dire cela dès le début.

Une bourrasque traversa la ville.

3

Le chemin qui longeait la rivière butait contre la palissade en bois d'une maison et tournait à angle droit. Nous le suivîmes et arrivâmes finalement à un petit carrefour en T. La route qui s'étirait à gauche et à droite avait une ligne de circulation au milieu, contrairement à celle que nous avions empruntée jusqu'alors, et tout l'axe était vivement éclairé par des lampadaires. Je ne passais pas d'ordinaire par ici, mais si ma mémoire était bonne, en partant à droite et en traversant le quartier résidentiel, on tombait sur mon ancien collège Kaburaya. À gauche, en continuant dans cette direction, on atteignait le centre-ville.

Nous nous arrêtâmes, et Satoshi me regarda, comme pour demander de quel côté aller. Je craignais un peu que quelqu'un commence à poser des questions si nous dérivions jusqu'au centre-ville, mais une partie de moi hésitait aussi, sans trop savoir pourquoi, à approcher de Kaburaya. Il vaudrait sans doute mieux partir à gauche, puis bifurquer avant d'atteindre l'artère principale. Je me remis en marche et Satoshi me suivit en silence, à mon côté.

> — Alors, dis-je en relançant la conversation, — autant que tu saches, il n'y a eu aucune occasion possible pour quelqu'un de mêler des bulletins illégitimes ?

Satoshi esquissa soudain un large sourire et laissa échapper, à peine audible, un « Vraiment désolé » avant d'exclamer, de sa voix habituelle et égale :

> — C'est ça ! J'ai beaucoup réfléchi, mais je ne vois pas de vraie faille dans le système, surtout qu'il existe depuis longtemps. Si je devais être catégorique... ce n'est pas que je n'envisage pas la possibilité, mais j'ai le sentiment que poursuivre cette piste ne mènerait à rien.

J'avais envie de lui demander en détail pourquoi il pensait ça, mais puisque je ne savais pas comment fonctionnait l'élection, je ne comprendrais sans doute pas son raisonnement. Qu'il explique depuis le tout début était le mieux.

— Reprends depuis le début, s'il te plaît.

— D'accord. Par où commencer... Bon, il faut garder à l'esprit que les urnes sont munies de serrures. Et puis, comme je te l'ai dit, un tiers doit confirmer que les urnes sont vides, d'abord avant que les élèves ne votent, puis à nouveau après qu'on a retiré les bulletins, avant de commencer le dépouillement.

— On peut déposer son bulletin alors que l'urne est verrouillée, non ?

— Bien sûr. Elle devait être fermée quand tu as voté toi aussi.

Je m'y attendais, mais je voulais m'en assurer.

— Le comité électoral a sorti les urnes du local de stockage et les a apportées au bureau du Conseil hier après les cours. Le local de stockage est celui du premier étage du bâtiment spécial, tu vois de lequel je parle. Il y a aussi des balais-serpillières, de la cire, et ce genre de choses. Bref, à hier, les bulletins papier avaient déjà été réunis en liasses pour chaque classe, tenues par un élastique. Après la fin des cours, tout le Comité électoral et les assesseurs se sont réunis dans le bureau du Conseil, et le membre chargé de la distribution a remis les urnes et les bulletins aux représentants de chaque classe. Tu le sais sans doute, mais il y a deux membres du Comité électoral, un garçon et une fille, dans chacune des classes. Ça faisait donc, dans le bureau, deux membres fois huit classes fois trois promo, quarante-huit élèves, plus les deux assesseurs, soit cinquante personnes au total, serrées là-dedans comme des sardines.

— Pas très spacieux, en effet.

— Plutôt, oui. Après avoir reçu les urnes, on nous a fait vérifier que chacune était vide, puis le membre chargé de la clé les a fermées. Une fois chaque urne verrouillée, les membres restaient en poste à côté. Quand cela a été fait pour toutes les urnes, le président du Comité électoral a donné le signal pour que chacun regagne sa salle de classe.

J'avais, bien sûr, déjà vu les urnes et les bulletins de vote.

L'urne était en bois ambré, usé, et paraissait solide au premier coup d'œil. Le mot « Urne » était écrit en gros caractères sur le côté. Les bulletins en papier semblaient découpés dans du simple papier d'imprimante. Celui que j'avais utilisé aujourd'hui n'avait même pas des bords bien droits. Je me souvenais du cachet du Comité électoral, mais je ne crois pas qu'il y ait eu un quelconque numéro d'identification pour le distinguer des autres.

— Tu sais ce que faisaient les membres du Comité électoral dans les classes, n'est-ce pas ? demanda Satoshi.

— Oui.

Une fois dans les salles, les membres déposaient leur urne sur l'estrade du professeur et inscrivaient à la craie les noms des candidats au tableau noir avant de distribuer les bulletins. À mesure que les élèves terminaient d'écrire leur choix, que ce soit le nom d'un des candidats ou rien du tout, ils s'avançaient un par un jusqu'au fond et glissaient leur bulletin dans l'urne. Chaque fois, les membres du Comité traçaient une barre sur la feuille qu'ils avaient en main pour tenir le compte du nombre total de suffrages. Je n'avais pas vraiment envie d'interrompre le récit de Satoshi, mais je devais quand même lui demander quelque chose, au cas où.

— Ils doivent aussi tenir compte du nombre d'absents ?

Satoshi secoua la tête et dit :

— D'après ce que j'ai entendu, non. Apparemment, seuls comptent l'effectif total des élèves et le nombre total de votes.

Je vois. En y repensant, quelques élèves absents ne devaient pas vraiment impacter leur travail.

— Le règlement stipule qu'au bout de trente minutes, les membres doivent déposer leur propre bulletin, puis rapporter les urnes au bureau du Conseil. En réalité, beaucoup de classes finissent bien plus vite. Une fois que tout le monde a voté, il n'y a plus rien à faire, on peut remballer et partir. Cela contrevient un peu au règlement, mais on n'y peut pas grand-chose, c'est devenu une habitude.

J'imagine que si toutes les urnes étaient rapportées en même temps au Bureau du Conseil, cela ralentirait aussi le processus.

— Du coup, les membres rentrent au compte-gouttes et cochent leur niveau et leur classe sur une liste pour signaler leur retour. Le responsable de la clé ouvre leur urne et le membre en renverse le contenu sur la table. Plusieurs tables avaient été disposées en forme de croix, et c'est là que nous faisions le dépouillement. Nous n'avions pas à les remettre en dépôt avant demain, donc rien ne pressait. Une fois que les assesseurs ont confirmé que l'urne est bien vide, ils la posent dans un coin de la salle. Quand tous les bulletins de toutes les classes sont sur la table, on les mélange pour que personne ne puisse savoir de quelle classe ils viennent, puis on les répartit entre une dizaine de dépouilleurs désignés. Les dépouilleurs placent alors les votes dans l'un de trois plateaux, en l'occurrence, marqués « Haruto Obata », « Seiichirou Tsunemitsu » et « Blanc ». Cette partie va assez vite. Les bulletins sont agrafés par paquets de vingt, puis échangés avec un autre dépouilleur pour vérifier que le comptage est correct. Une fois les deux dépouilleurs d'accord, les assesseurs contrôlent à leur tour.

— C'est bien minutieux.

— T'as vu ?

Je n'avais aucune idée de la raison pour laquelle ça le rendait si fier. Nous venions justement de dire qu'il n'avait rien à voir avec le Comité électoral.

— Après ça, nous avons inscrit les totaux sur le tableau blanc. De bout en bout, ça a dû prendre une quarantaine de minutes. Au moment où nous allions consigner le vainqueur, quelqu'un a signalé que les chiffres finaux semblaient incohérents. Après, ce fut le bazar total.

Il me sembla entendre quelque chose comme le grondement sourd d'un moteur. Tout à coup, une voiture de sport nous dépassa à toute allure sur la petite route tranquille. Satoshi la fusilla du regard tandis que ses pneus crissaient dans le virage. Il poussa ensuite un soupir.

— Tout ce que je viens de te dire s'est passé exactement comme ça, mais comme il y avait sans cesse des tas de gens qui surveillaient les bulletins sur la table, je n'imagine pas qu'on ait pu les manipuler. Ça signifie que les bulletins illégitimes n'ont pas été ajoutés pendant le dépouillement... et que la seule possibilité, c'est qu'ils aient été dans l'urne dès le départ, non ?

— Ça y ressemble, mais...

— Mais quoi ? Je te l'ai déjà dit, il y a environ quarante-trois à quarante-quatre élèves par classe au lycée Kamiyama. Il y avait quarante bulletins illégitimes. Si le coupable s'était contenté de les glisser tous dans une seule urne, ça aurait presque doublé le nombre par rapport aux autres classes. Nous ne nous focalisions pas spécialement sur le volume de bulletins sortant des urnes, mais je suis à peu près sûr que tout le monde aurait remarqué s'il y en avait eu deux fois plus.

Je suis d'accord. Et si ce n'était pas le double, cependant ?

Étant donné qu'il y pensait depuis la fin des cours, Satoshi avait déjà envisagé cette possibilité.

— Il serait impossible que tous les bulletins illégitimes soient dans l'urne d'une seule classe. Et s'ils étaient répartis entre deux classes ? On le remarquerait sans doute encore. Trois classes, ça paraît aussi douteux. S'ils étaient répartis entre dix classes, alors le total de chaque classe n'augmenterait que d'à peine quatre bulletins. Ça passerait probablement inaperçu.

— C'est possible, mais cela pose alors la question de savoir comment on aurait pu trouver l'occasion de glisser des bulletins illégitimes dans dix urnes.

— Oui, dit Satoshi en hochant la tête.

Puis, d'un air désintéressé, il ajouta :

— Franchement, je suis presque sûr que le coupable est dans le Comité électoral.

— Je croyais que tu voulais aider ce petit gars en 2nde E ?

— Je ne pense pas que ce soit lui. C'est juste que je n'imagine pas autrement. Seul le Comité électoral a manipulé les urnes.

Il est vrai que les membres du Comité électoral déplacent les urnes, ce qui leur permettrait facilement d'y glisser des bulletins en douce, mais...

— Donc, selon ta théorie, Satoshi, plusieurs membres du Comité électoral se seraient concertés pour ajouter les bulletins illégitimes en en mettant chacun un peu ? Ce n'est pas impossible en soi, mais tu crois vraiment que c'est ce qui s'est passé ?

— C'est bien pour ça que j'ai dit que cette piste menait à une impasse. Qu'un ou deux s'y mettent, passe encore, mais j'ai du mal à imaginer que neuf ou dix personnes soient mêlées à ça.

Après avoir dit cela, Satoshi frappa dans ses mains et poursuivit :

— En clair, je ne sais plus vraiment par où continuer. Rien ne garantit qu'un subterfuge ait été employé, mais si l'on part du principe que c'est le cas, je n'ai pas d'autre choix que de le mettre au jour, afin de confirmer l'existence de cette présence tapie au sein du Comité électoral. Et si, au contraire, nous supposons qu'il n'y a pas d'éminence grise dissimulée dans les coulisses, alors nous n'avons aucun moyen d'expliquer où et comment les votes ont pu se retrouver à ce point déséquilibrés. Nous avons jusqu'à demain matin. Mais ce soir, je veux repartir de zéro et donner à cette affaire la consistance d'un véritable whodunit[3]. Après tout, faute de pouvoir me tourner vers quelqu'un d'autre, c'est toi que j'ai fini par appeler, Houtarou.

[3] Contraction de *Who [has]* done it? en anglais. Littéralement : « qui l'a fait ? », c'est un genre littéraire, devenu également un genre cinématographique. Ce genre « est devenu synonyme du roman à énigme classique du début du XXe siècle, appelé aussi roman problème ou roman jeu »

4

Des lueurs rouges illuminaient la ville nocturne devant nous. Satoshi et moi nous arrêtâmes en même temps, et nous perdîmes un instant le fil de la conversation, captivés par l'effet tamisé. J'eus presque l'impression que quelque chose d'étranger s'était mêlé au vent. C'était peut-être seulement mon imagination. Il se mit soudain à parler, tout en fixant les lueurs.

— Tu as faim ?

Je contemplai en silence la lanterne de papier rouge, sur laquelle le mot « ramen » était inscrit en noir sur le flanc. Il ne m'avait même pas traversé l'esprit qu'un endroit comme celui-ci, si éloigné encore du centre-ville, puisse dissimuler un piège. Ô braves enfants, hâtez-vous de regagner vos foyers, glissez-vous sous vos couvertures et faites de doux rêves, car la nuit qui s'abat sur la ville de Kamiyama est sombre et pleine de terreurs.

— Nous ne devrions pas céder au mal.

— C'est vrai... Ce qui est mal n'est pas bien.

Trois minutes plus tard, nous étions assis côte à côte derrière un comptoir étroit. Il n'y avait au menu que du ramen châshû et du ramen aux wontons, ainsi que des gyôza, du riz et de la bière. Je commandai le ramen simple, en le justifiant par un « Je n'ai pas vraiment dîné normalement », et Satoshi demanda un ramen aux wontons et un bol de riz. Le patron avait une grosse carrure et un visage de la couleur du papier de verre. Une serviette était nouée autour de sa tête. Quand nous lui eûmes passé commande, il répondit d'une voix qui semblait sortir du fond de son ventre : « Ça marche ! »

L'huile semblait imprégner tout l'intérieur de la petite échoppe, et le papier peint, sans doute blanc à l'origine, tirait sur le jaune.

C'était l'usure, cependant, et non un manque de propreté.

Il y avait un autre client, mais il passa derrière nous en sortant, si bien que nous nous retrouvâmes tous les deux seuls. Je bus une gorgée d'eau fraîche dans le verre devant moi et laissai échapper un léger souffle. Je savais bien que nous avions marché longtemps, en pleine saison chaude, mais je n'avais pas réalisé que j'avais si soif.

— Tu es déjà venu ici, Houtarou ? demanda Satoshi, qui s'était mis à tripoter le poivrier faute de mieux.

— Non. Et toi ?

— Non plus. C'est la première fois. Je ne savais pas qu'il y avait quelque chose comme ça jusqu'ici. C'est juste que tu es entré avec tant d'assurance... J'étais sûr que tu étais un habitué.

— Tu as été si prompt à dire qu'on devait entrer... J'étais sûr que tu venais souvent.

Le patron, qui devait nous entendre, lança d'une voix tonitruante :

— Allez, vous ne le regretterez pas.

Tandis que je me mettais à l'arrêt, vaguement conscient du bourdonnement léger du ventilateur fixé au comptoir, Satoshi se mit à grommeler :

— Le coupable m'importe peu... mais je me demande pourquoi il a fait ça.

— Va savoir.

— Le président du Conseil ne fait même pas grand-chose, au fond. Pour l'essentiel, il prend la parole comme représentant des élèves lors des événements. Je comprendrais que le coupable se soit énervé contre l'élection parce qu'il voulait changer d'une façon ou d'une autre le règlement, mais qu'est-ce qu'il pense gagner en enrayant la machine ?

La seule façon de le savoir serait probablement de le lui demander. Cela dit...

— Si des hypothèses te conviennent, j'en ai quelques-unes, dis-je.

— Je t'écoute.

— Il adore les élections, alors il voulait recommencer.

— C'est intriguant.

— Il déteste les élections, alors il voulait les voir partir en fumée.

— Je vois.

— Il pense que l'autonomie des élèves est une farce et voulait poser la question de la pertinence des élections pour les élèves.

— Du terrorisme, donc ?

— Le candidat qu'il soutenait n'était pas prêt, alors il a voulu lui acheter du temps.

— La date limite est déjà dépassée, donc non.

— Il n'aimait pas le président du Comité électoral, alors il a saboté l'élection pour le voir pâlir.

Satoshi ricana.

— Le pire, c'est que je ne peux pas vraiment l'exclure. Quoi qu'il en soit, on ne connaît pas ses mobiles. L'hypothèse terroriste a son charme, cela dit.

— Ça pourrait même être un charme d'amour, tant qu'on y est.

Le patron sortit du frigo un rouleau de chashu ficelé, étonnamment volumineux pour un établissement aussi étroit. Il prit un couteau de cuisine et dit :

— Service spécial pour les lycéens.

Il comptait sans doute nous en offrir davantage. J'avais hâte.

Je posai soudainement une question qui me trottait en tête.

— Tu as dit qu'il y avait quarante-huit membres dans le Comité électoral, n'est-ce pas ?

Il reposa la poivrière sur l'étagère et appuya sa joue contre sa main.

— Oui. Trois promos de huit classes, et deux membres par classe.

— Et pourtant, tu m'as aussi dit que seuls dix élèves ont dépouillé.

Satoshi pivota un peu sur son tabouret pour me faire face.

— Même à dix, ça fait une centaine de bulletins par personne, donc c'est tout à fait faisable. Et puis le dépouillement prend beaucoup de place. Si on faisait participer tout le monde, il faudrait le gymnase.

— Comment décide-t-on qui fait le dépouillement ?

— Euh...

Il croisa les bras et marmonna.

— Parmi les quarante-huit membres, la moitié sont des porteurs d'urnes. Ils apportent les urnes dans les classes et les ramènent quand le vote est terminé. Leur travail s'arrête après avoir ouvert les urnes et versé les bulletins, donc la plupart rentrent chez eux à ce moment-là.

— Ils ne sont pas restés pour regarder ?

— Certains, si. L'élève de première 2nde E faisait partie de ceux qui sont restés, mais ce n'est pas une obligation.

— Tu as dit qu'il y avait aussi des membres chargés de la clé et de la distribution des boîtes ?

— Deux personnes s'occupent de la distribution des urnes. Comme je l'ai dit tout à l'heure, cela inclut la personne chargée de distribuer les bulletins papier.

— Les urnes sont-elles attribuées à une promo ou classe à l'avance ?

— Non, on les donnait à ceux qui étaient le plus près dans la file. Les bulletins papier, en revanche, c'était différent. Les élèves annonçaient leur promo et leur classe, puis recevaient leur pile correspondante.

Au lycée Kamiyama, il y a environ quarante-trois ou quarante-quatre élèves par classe, même si ce nombre varie.

Avoir trop ou pas assez de bulletins posait problème, ils ont donc probablement compté au préalable l'effectif de chaque classe. Naturellement, il resterait des bulletins à cause des absents ou de ceux partis plus tôt, mais cet excédent n'avait rien à voir avec le problème des bulletins illégitimes, étant donné que le total des votes dépassait l'effectif total des élèves.

— C'est aussi au distributeur d'urne de fabriquer les bulletins ?

Satoshi pencha la tête, pensif.

— Aujourd'hui, je n'ai fait qu'encadrer le processus, donc je ne sais pas. Ce que je peux dire, en revanche, c'est qu'il est impossible qu'une seule personne fabrique plus d'un millier de bulletins. J'imagine qu'ils se sont mis à plusieurs et se sont réparti le travail. Ils découpaient le papier et apposaient le tampon du président du Comité électoral.

— C'est ce tampon le problème. Les bulletins illégitimes l'avaient.

— Exact. Comme je l'ai dit au début, fabriquer des bulletins est simple.

La seule raison pour laquelle tout ce pataquès s'est transformé en affaire de bulletins illégitimes, c'est qu'ils portaient le tampon du président. S'il n'y avait rien eu sur les bulletins glissés dans le lot, on les aurait acceptés comme de simples intrus quelconques. Il avait donc fallu préparer les bulletins illégitimes à l'avance. Si je réfléchis au coupable sous cet angle, je peux peut-être trouver quelque chose.

C'était cela que Satoshi voulait savoir. Pour restaurer la dignité du John Doe[4] de 2nde E, il ne cherchait pas à connaître le nom du coupable. Il voulait comprendre comment les bulletins illégitimes avaient été mêlés aux autres. Bien sûr, il va sans dire qu'identifier l'auteur serait l'idéal, mais nous n'avions ni liste de noms, ni les moyens, ni l'autorité pour en obtenir une. La manière la plus rationnelle d'aborder la chose semblait être de ne pas tenter l'impossible.

— Et le responsable de la clé ?

[4] Une expression qui désigne une personne non identifiée ou le citoyen lambda par excellence.

— Il n'y a qu'une seule clé, donc une seule personne. Il ferme les vingt-quatre serrures avant les élections et les ouvre toutes après.

— On dirait qu'il a pas mal de temps libre.

— C'est le cas. Le poste parfait pour toi, Houtarou, non ?

Je n'en étais pas si sûr. Ce genre de tâche nous laisse en attente beaucoup trop longtemps précisément parce qu'il y a si peu à faire, et, par-dessus le marché, elle implique de grosses responsabilités, une drôle de manière de gaspiller son énergie. J'aurais envie de déclarer forfait.

— Donc, parmi les quarante-huit membres, vingt-quatre sont des porteurs d'urnes, deux des distributeurs d'urnes, un le détenteur de la clé, et dix des dépouilleurs.

— À cela s'ajoutent le président, les deux vice-présidents et les deux membres qui notent au tableau blanc.

— Cela laisse six personnes sans responsabilités.

— Certains s'occupaient de bricoles et du rangement. Je ne pense pas qu'ils aient quoi que ce soit à voir avec l'affaire.

Satoshi se pencha vers moi.

— Avec ça, on a une idée générale de ce dont s'occupent les quarante-huit. C'est peut-être une piste prometteuse.

— Va savoir. Ça nous mènera peut-être nulle part, mais notre conversation vient de m'être très utile.

— Ah oui ? Pourquoi donc ?

Devant moi se posa un bol de ramen d'où montait le doux parfum de sauce soja. Les nouilles, fines et ondulées, baignaient dans un bouillon d'un brun profond. Il y avait deux tranches de chashu, deux morceaux de bambou, et au centre un épais monticule d'épinards verts, tout juste blanchis.

— Voilà un ramen !

Je pris une paire de baguettes jetables et les séparai d'un craquement net. Je contemplai les baguettes, parfaitement détachées et aux bords nets, puis répondis :

— Ça a raccourci l'attente.

— Vas-y, mange. Ne m'attends pas.

— Ça marche.

— Merci beaucoup.

Le patron n'avait pas menti en affirmant que nous ne regretterions pas d'être venus. Ces ramen n'avaient, à première vue, rien de particulièrement différent des ramen à la sauce soja ordinaires et, à la rigueur, ils étaient même un peu salés, mais c'était précisément ce trait qui les rendait pleinement satisfaisants, comme il convenait à ce plat. Je n'avais encore jamais vu d'épinards ajoutés de la sorte, mais une seule bouchée m'avait suffi pour me demander pourquoi cela n'avait jamais été le cas auparavant. Par ailleurs, sans que je sache dire si c'était pour le meilleur ou pour le pire, le bouillon était inexplicablement brûlant. Lorsque le ramen aux wontons de Satoshi arriva peu après, je lâchai un :

— Aïe, c'est brûlant.

— Bon sang, sans blague ! approuva Satoshi d'un petit cri en portant les nouilles à ses lèvres.

Il en engloutit à peu près la moitié comme en transe, puis immobilisa ses baguettes et me jeta un coup d'œil en coin, comme s'il vérifiait si j'avais ralenti.

— Au fait, aucun rapport, mais...

Les nouilles étaient délicieuses... Je n'ai jamais été aussi pleinement conscient du goût d'un ramen. Ce n'était même pas la saveur en soi. Peut-être la texture ?

— Tu m'écoutes ?

— Oui.

— Ces wontons sont incroyables.

— Donne-m'en un.

— Pas touche. Bref, tu savais ? Apparemment, Chitanda a songé à se présenter à la présidence du Conseil.

Mes baguettes s'arrêtèrent un instant, puis reprirent.

— Je ne savais pas.

Satoshi souffla deux fois sur les wontons pour les refroidir, puis les avala d'une gorgée souple.

— Il paraît qu'elle était assez populaire au collège Inji, et c'est une fille d'une famille importante à Jinde, après tout. Elle a des notes excellentes et elle est très appréciée. La rumeur dit même que le professeur principal regardait si elle ne se présenterait pas. Elle s'est fait un nom pendant la série d'incidents du Festival Culturel, et ça n'a fait que s'amplifier quand on a appris sa participation à celui des Poupées Vivantes. Ce qui lui manque vraiment, c'est un palmarès club.

Il est probable que la présidence du Club de littérature classique ne nous apporte pas grand-chose à cet égard.

— Je ne prétends pas tout savoir à son sujet...

Je saisis l'amas brûlant de nouilles et le maintins au-dessus du bol, le temps qu'elles refroidissent d'elles-mêmes.

— ...Mais je ne pense pas qu'elle soit, concrètement parlant, le genre de personne capable d'assumer ce qu'exige la présidence du Conseil.

— 'était déjà Mayaka qui avait pris les rênes pour l'anthologie. Mais ce n'est pas vraiment différent. Certains diraient que, tant que la présidente est appréciée des autres, cela suffit, et qu'il ne reste plus qu'à l'épauler pour le reste.

Un palanquin décoratif, hein ? L'idée de qualifier la présidence du Conseil des élèves d'entité purement symbolique tenait du trait d'esprit, mais, vu l'exemple du président du Comité électoral, despote en titre, je ne pouvais pas exclure entièrement cette possibilité.

— Enfin, elle ne s'est pas présentée.

— Oui. Comme tu l'as dit, Houtarou, il paraît que Chitanda ne se sentait pas faite pour ça. Cela dit, on dirait que ça l'intéressait de savoir si être présidente du Conseil des élèves servait après le lycée.

— Servait... pour une recommandation ?

J'avais entendu dire qu'être président du Conseil facilitait les recommandations pour l'université. Cela dit, je ne voyais pas pourquoi elle envisagerait de se présenter dans l'optique des concours d'entrée.

Satoshi gloussa et balaya l'air de la main, comme pour écarter l'idée.

— J'en doute.

— Oui.

— C'était surtout parce que représenter le lycée Kamiyama devait lui être utile lorsqu'elle reprendrait le patrimoine familial.

Je n'avais plus de nouilles. J'eus envie de porter le bol et de boire le bouillon, mais il était encore trop chaud. Je regardai distraitement le patron faire la vaisselle et la grande marmite d'eau bouillante. Une « héritière », hein ? Le monde dans lequel elle vit est si éloigné de l'ordinaire. J'ai beau avoir été témoin de son environnement, je ne parviens pas à en prendre pleinement la mesure. Quand j'essaie, je ne peux m'empêcher d'être stupéfait que cela existe encore à notre époque. Mais pour Chitanda, c'est sa réalité.

— Ouais... murmura Satoshi avec une douce indifférence en aspirant son ramen aux wontons. — Je me demande ce que je devrais devenir.

Après une deuxième tentative avortée de porter le bol, à cause de son poids et de sa chaleur combinés, j'aperçus des cuillères près de la poivrière. J'en pris une aussitôt et en bus une gorgée.

— Avocat, par exemple ?

— Avocat ?

La voix de Satoshi jaillit d'un coup, comme si on venait de lui annoncer qu'une créature mythique rôdait dans les parages.

— Ha ha, d'où ça te vient, ça ?

Les ramen de cette échoppe avaient de quoi susciter l'intérêt. Il faudrait que j'essaie le ramen aux wontons la prochaine fois, si c'est l'effet que ça lui faisait. J'avais rempli la cuillère à ras bord au point que le bouillon menaçait d'en déborder. Je la fis basculer d'avant en arrière pour en vider un peu.

— Parce que tu es un héros de l'ombre.

— Selon toi…

— Avocat, c'est juste la première idée qui m'est venue. Sinon... tueur à gages ? Abattant les scélérats d'un seul coup, à la faveur de la nuit.

— Ha... ha...

D'un rire sec, Satoshi revint à ses wontons. Nous avions mangé à peu près au même rythme, mais il lui restait encore son riz. On allait sans doute en avoir pour un moment. Deux hommes en costume, les joues empourprées, entrèrent dans l'échoppe où nous n'étions que deux jusque-là.

— Bienvenue ! lança le patron.

Sans doute ivres, les hommes braillèrent d'une voix volontairement pénible :

— Deux bols de ramen !

— Et deux bières. Vous avez des amuse-gueules ?

Il me sembla entendre Satoshi marmonner quelque chose au milieu de l'animation soudaine de l'intérieur de l'échoppe.

— Je n'y avais pas pensé... Intéressant.

Je me demandai si, sans le vouloir, je n'avais pas introduit dans ce monde un tueur à gages.

5

En sortant, la douce brise d'une nuit de juin fit doucement osciller la petite lanterne rouge. Satoshi avait essayé de payer mon repas, en considérant la chose comme des honoraires de consultation, mais j'avais balayé sa tentative. Des honoraires de consultation... vous y croyez, vous ?

Quel toupet, parfois. Cette facette-là n'avait rien pour elle. Heureusement que j'avais eu la présence d'esprit de glisser deux billets de mille yens dans ma poche avant de venir. La petite monnaie dans la poche de ma chemise tinta délicatement à chacun de mes mouvements.

Satoshi regarda tout autour de lui, puis baissa les yeux vers sa montre.

— Il se fait tard. On devrait rentrer. Désolé de t'avoir fait sortir à une heure pareille.

— Ça ne me dérange pas. De toute façon, à la maison, tout ce qui m'attend, c'est la vaisselle et toute la salle de bain à nettoyer.

— Tu m'en veux, pas vrai...

— Pas du tout. Si on rentre, tu peux me raccompagner ? J'ai trop peur d'y aller seul.

Cette plaisanterie prit étonnamment bien avec lui.

En avril dernier, Satoshi s'était retrouvé chez moi à la suite d'un concours de circonstances. Il n'était pas revenu depuis, donc je doute qu'il se souvienne exactement des rues à prendre pour y arriver, mais il devait connaître la direction approximative.

— D'accord, allons-y, dit-il en se mettant en marche avant moi.

Depuis l'échoppe de ramen, le trottoir qui longeait la grande avenue offrait une voie assez directe vers chez moi. La lumière tamisée des lampadaires me rappela l'éclat vif des nuits d'hiver et me fit penser à l'été qui s'installait.

Une petite voiture de police passa sur la chaussée déserte. Elle me fit sursauter, mais poursuivit sa route sans s'arrêter pour nous réprimander d'être dehors si tard.

— Je réfléchissais, dis-je, — j'ai beau chercher à imaginer quand on aurait pu glisser des bulletins illégitimes, c'est toujours l'impasse. Puisqu'on a examiné les urnes, je ne vois pas comment des bulletins auraient pu y être placés à l'avance. Et puis, une urne à laquelle on aurait ajouté quarante bulletins de plus se remarquerait aussitôt, et répartir ça sur dix urnes demanderait beaucoup de complices.

Je ne faisais que reprendre ce que Satoshi m'avait dit plus tôt, mais il acquiesça avec sérieux.

— Exactement. Je ne vais pas plus loin que ça.

— Dans ce cas, il faut changer d'angle d'approche.

D'où venaient les votes qui dépassaient l'effectif total des élèves ?

À quel moment les avait-on mêlés au reste ?

Soudainement, Satoshi s'exclama :

— Je vois.

— Ce n'est qu'une hypothèse, mais si les bulletins étaient sur la table depuis le tout début ?

— Vraiment ?

Il n'en fallut pas plus pour que l'enthousiasme de Satoshi se dégonfle tragiquement.

— Non, ce serait impossible, poursuivit-il. — À moins, bien sûr, qu'il y ait eu des bulletins invisibles sur la table examinée publiquement.

— Je doute qu'il y ait eu des bulletins invisibles. En revanche, s'il y avait eu un membre du Comité invisible ?

Satoshi plissa les yeux.

— Je peux te demander ce que tu racontes au juste ?

— Pas de problème.

Le trottoir passait devant une station-service abandonnée. L'étendue vide de la structure de béton, déserte, suscitait un étrange malaise.

— D'après ce que j'ai entendu du déroulement du scrutin, il y a deux grosses failles. Si j'en profitais, je pense que même moi je pourrais mêler des bulletins illégitimes.

Je pensais qu'il allait dire quelque chose, mais Satoshi garda le silence. Peut-être pour ne pas m'interrompre. Quoi qu'il en soit, je poursuivis.

— La première, c'est le point de contrôle pour les membres du Comité qui rapportaient leurs urnes des salles de classe. Ensuite vient la vérification par plusieurs personnes que les urnes étaient vides et que les bulletins étaient regroupés par paquets de vingt exactement. En revanche, la vérification de la promo et classe de chacun des membres de retour ne se faisait pas de la même façon. Si ce que tu as dit est exact, cette partie était laissée à l'initiative de l'intéressé.

D'après Satoshi, les membres du Comité rentraient au compte-gouttes dans la salle et cochaient leur année et classe sur une liste pour signaler qu'ils étaient revenus.

— La feuille à cocher devait simplement lister les classes, avec un rond, une croix, ou je ne sais quoi à côté. Même si c'est le même Comité électoral, je doute qu'ils se connaissent tous de vue. Si moi, par hypothèse, j'étais entré dans le bureau du Conseil avec l'urne de la 1ère A et avais coché ma classe, je ne susciterais sans doute pas beaucoup de soupçons.

Les marmonnements de Satoshi semblaient se bloquer dans sa gorge.

— Tu n'as peut-être pas tort, Houtarou... En effet, personne n'a vérifié que celui qui est parti avec une urne était bien le même que celui qui l'a rapportée.

— Les bulletins sont la partie importante, toutefois. À strictement parler, peu importe qui transporte les urnes : ça n'a aucune incidence sur l'élection. La liste des classes ne servait qu'à s'assurer que toutes les urnes étaient revenues.

— C'est vrai, acquiesça Satoshi, plongé dans ses pensées. — Les bulletins sont la partie importante. La faille que tu viens de pointer n'est pas anodine, mais elle ne répond toujours pas à la question de savoir quand quelqu'un aurait pu ajouter des bulletins illégitimes.

— C'est là que la seconde faille devient importante.

J'essayai d'imaginer ce qui s'était passé aujourd'hui après les cours, quand, avant le scrutin, les membres du Comité avaient reçu leurs urnes, de solides boîtes de bois ambré, usées par le temps.

— Tu as dit que les urnes n'étaient attribuées à aucune classe en particulier avant d'être distribuées.

— Oui.

Plus tôt, il m'avait dit qu'on les remettait à ceux qui se trouvaient les plus proches dans la file.

— C'est un problème ? ajouta-t-il.

— Distribuer les urnes au hasard n'est pas un problème en soi. De même pour le fait que les membres du Comité se fassent eux-mêmes enregistrer en revenant au bureau du Conseil. Si tu combines les deux, en revanche, qu'est-ce que tu penses qu'il se passe ?

Satoshi croisa les bras et leva les yeux vers le ciel couvert tout en marchant en silence. Il allait percuter un poteau téléphonique, si bien que je tirai sur sa manche pour le décaler.

— Ce que tu veux dire, Houtarou, c'est que l'un des élèves revenus au bureau du Conseil avec une urne n'était peut-être pas membre du Comité électoral ? Je ne vois pas trop le rapport avec la distribution aléatoire des urnes, cela dit...

— Tu t'égares un peu. Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Je ne cherchais pas à soumettre Satoshi à un quiz, donc inutile de retenir la réponse. Si je reposai ma question, c'était pour pouvoir énoncer les choses proprement, dans l'ordre, sans me les embrouiller dans la tête.

— Autrement dit, le système de l'élection ne permettrait même pas de repérer une urne illégitime, quand bien même elle serait apportée par quelqu'un qui n'appartient pas au comité électoral.

Après un instant de perplexité, les yeux de Satoshi s'agrandirent.

— Incroyable, Houtarou, ce n'est pas simple à réaliser, tu sais ?

D'après ce que j'avais compris des élections du président du Conseil de Kamiyama, telles que Satoshi me les avait expliquées, d'innombrables précautions avaient été prises pour éviter les erreurs de gestion et de comptage des bulletins. Si l'on suppose cependant qu'un faux membre du Comité électoral a apporté une fausse urne, rien n'était prévu pour l'en empêcher.

— Attends, minute.

Satoshi tendit la main, paume tournée vers moi.

— Ça cloche pas ? Il est vrai que les membres du Comité n'ont ni brassards ni quoi que ce soit, donc ce serait assez facile d'en jouer, mais qu'en est-il de l'urne ? Je ne sais pas depuis combien de temps on les utilise, mais je sais qu'elles sont anciennes. Ce n'est pas le genre d'objet qu'on fabrique du jour au lendemain. Si un élève entrait avec une vieille boîte ordinaire, difficile de ne pas le remarquer.

Il fit une pause, puis reprit :

— En outre, ce serait risqué de supposer que le coupable a glissé en douce son urne dans le bureau, a mêlé les bulletins illégitimes aux autres, puis est ressorti comme si de rien n'était. Une fois vidées, les urnes sont collectées puis entassées dans le même bureau. Impossible de s'en tirer sans une urne en bonne et due forme.

— C'est ça. En somme, du moment qu'il existait une urne autre que les vingt-quatre utilisées pour l'élection de cette année, une boîte de bois ambré avec une serrure et l'inscription « URNE » sur le flanc, c'était possible.

— Où trouver une urne pareille ?

Où ? Eh bien...

— Probablement dans la réserve du premier étage du bâtiment spécial.

Affichant une irritation manifeste, Satoshi martelait le sol à chaque pas.

— C'est là que se trouvaient les urnes de cette année, pas celles que tu imagines.

Je m'irritai à mon tour. Qui pouvait affirmer qu'il n'y avait dans la réserve exactement que vingt-quatre urnes, pas une de plus ? Pourquoi est-ce qu'il ne comprenait pas ? Alors que je me faisais cette réflexion, ça me frappa. Oui. Ce n'était pas la faute de Satoshi s'il ne saisissait pas. C'était une histoire de famille.

— Une carte postale est arrivée pour ma sœur.

— Qu...

Satoshi me regarda, interloqué par ce brusque changement de sujet.

— Ah, oui. Euh, comment va-t-elle ?

— Bien. Merci. Elle est retournée à la fac, donc elle n'est pas à la maison, et pourtant une carte postale est arrivée pour elle. Quelle corvée. Il va falloir que je la mette dans un endroit où je m'en souviendrai jusqu'à son retour.

— Tu n'as qu'à la lui faire suivre... ?

Le choc me parcourut tout le corps. Bien sûr, c'était évident. Je n'avais qu'à la lui faire suivre. Comment avais-je pu ne pas y penser plus tôt ?

— Houtarou ?

— Ah, pardon. J'ai juste été un peu surpris. Pour en revenir à notre sujet, cette carte postale c'était pour une réu d'anciens de sa classe.

Satoshi avait l'air peu convaincu, comme s'il voulait demander en quoi cela nous ramenait au sujet.

— Euh, écoute...

— C'était pour la terminale I.

Un gros camping-car, crachant un hip-hop énergique par les vitres, nous dépassa. Satoshi déploya ses deux mains devant lui et replia ses doigts un à un. A, B, C, D...

— D'accord, je comprends. Neuf classes...

J'acquiesçai.

— Le fait qu'au lycée Kamiyama il y ait huit classes par promo n'est vrai qu'en ce moment. Avant, il y en avait neuf, et peut-être même dix à une autre époque. L'an prochain peut-être sept et puis après six.

— Je vois. C'était évident. Le nombre d'élèves... le nombre d'enfants change, mais l'établissement, lui, continue d'exister tel quel.

Nous nous percevions comme existant dans le lycée Kamiyama. Ce n'était pas faux, à strictement parler, mais la réalité, c'est que le lycée continuait d'exister sans le moindre égard pour nos existences. Il y avait eu un temps où une promo comptait neuf classes, et, à cette époque, on organisait aussi des élections du Conseil. À en juger par l'usure des urnes, on pouvait supposer sans trop de risque qu'on les utilisait déjà alors. J'imagine mal qu'on ait jeté l'urne surnuméraire. Il n'était pas exclu, après tout, que Kamiyama entre à nouveau dans une période à neuf classes par promo.

— Dans la réserve du premier étage du bâtiment spécial sont entreposées des urnes datant d'une époque où le nombre d'élèves était plus élevé qu'aujourd'hui. Le coupable le savait. Il s'est emparé de l'une d'elles, y a glissé des bulletins illégitimes, s'est fait passer pour un membre du Comité, puis l'a apportée jusqu'au bureau du Conseil.

— Il n'a rien écrit sur la liste des classes. Pourtant, l'urne aurait dû être verrouillée, et elle n'a pu être ouverte qu'avec la clé dont le membre du Comité électoral avait la garde.

— Après tout, il n'y a qu'une seule clé. Il est logique que toutes les urnes s'ouvrent avec la même. Va vérifier la pile d'urnes dans le bureau du Conseil dès demain matin, et s'il y en a bien vingt-cinq, tu tiendras ta preuve. Il n'a de toute façon pas eu le temps de la replacer ailleurs.

Si l'on remarquait que des urnes supplémentaires subsistaient comme vestiges du passé de Kamiyama, ce n'était pas si difficile de percer le stratagème des bulletins illégitimes.

Le fait que ma sœur aînée ait fréquenté le même lycée me permettait de percevoir Kamiyama comme quelque chose de soumis, lui aussi, au passage du temps

Satoshi, lui, qui n'avait qu'une petite sœur, a mis plus de temps à s'en aviser. Ce n'était rien d'autre que cela, mais malgré tout, cela m'a laissé un goût amer.

Je me croyais depuis longtemps familier du passage du temps. C'était presque comme si l'on me disait : « Peut-être n'en comprends-tu pas vraiment le sens, au fond. »

— J'étais trop fixé sur ce qu'il y avait dans l'urne... Il manquait quelque chose, murmura Satoshi à mi-voix.

Je haussai les épaules à cette remarque étrangement méditative, et ce mouvement fit tinter doucement les pièces dans la poche de ma chemise.

6

D'après ce qu'il m'a dit par la suite, Satoshi informa le président du Comité d'organisation de l'hypothèse que nous avions élaborée le soir même, et celui-ci en fit part à son tour au président du Comité électoral. Il semblait que ce dernier s'était méfié jusqu'au bout de l'élève de 2nde E, mais comme on avait effectivement compté vingt-cinq urnes dans le bureau du Conseil des élèves, à ce stade, il cessa de s'obstiner.

La brèche du système fut colmatée et l'élection eut de nouveau lieu, si bien que Seiichirou Tsunemitsu accéda au poste de vice-président du Conseil.

Dans son discours d'acceptation, diffusé à tout le lycée pendant la pause de midi, il ne fit pas la moindre allusion aux incidents survenus auparavant.

Nous ignorons qui a déposé les bulletins illégitimes.

Pour reprendre les mots de Satoshi : « C'est au Comité électoral d'enquêter. Ça ne me regarde pas. »

J'étais entièrement d'accord.

Chapitre 2

Le miroir ne reflète pas

1

Tout commença un dimanche.

Ce jour-là, je sortis faire des achats. La pointe de la plume G[1] que j'utilisais avec soin avait fini par rendre l'âme. Je comptais faire le plein de papier carbone, et une envie soudaine et inexplicable m'avait prise d'acheter un compas tout neuf. Après être passée par la papeterie où j'allais toujours, je me dirigeai vers le magasin d'électronique. Je commençais à envisager de dessiner sur ordinateur, alors j'avais décidé d'aller jeter un œil aux prix. À la maison, mes parents en avaient bien un inutilisé, mais sa capacité de stockage était trop faible, ce qui le rendait inadapté au dessin.

On disait bien que le prix des ordinateurs ne cessait de baisser, mais mon argent de poche restait trop maigre pour que je puisse m'en offrir un. Si en plus je comptais la tablette pour compléter l'ensemble, il n'y avait aucune chance que je puisse tout payer. Fuku-chan aurait peut-être su comment faire baisser la note, mais même à moitié prix, je n'aurais pas pu tout financer. Adieu donc mes espoirs d'entrer dans l'ère numérique. Alors que mon ambition et moi nous apprêtions à quitter le magasin, un visage familier apparut devant moi.

— Tiens, mais c'est Ibara ? Ça fait longtemps !

Elle m'avait reconnue aussitôt, mais il me fallut un peu plus de temps pour lui rendre la pareille. C'était ma camarade de collège, Ikehira. Avec ses cheveux teints et son maquillage, je n'avais pas saisi tout de suite qui c'était.

[1] Type de plume métallique souple, très répandu dans l'illustration et le manga au Japon, permettant de moduler l'épaisseur du trait en fonction de la pression appliquée.

Au collège, Ikehira s'efforçait de s'entendre avec toute la classe, et elle était plutôt discrète. Je sentais qu'elle avait changé depuis, et ce n'était pas à cause des cheveux colorés ni du maquillage.

— Ah, ça faisait longtemps, dis-je en agitant la main.

Je ne dirais pas que nous étions proches, mais nos rapports n'étaient pas mauvais pour autant. C'était juste ma camarade de classe en troisième année de collège. Mais, comme on pouvait s'y attendre, la revoir après si longtemps me rendit quelque peu nostalgique.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je pensais acheter un ordinateur.

— Oooh ? Quel genre ?

— Ici c'est trop cher, alors je déciderai sans doute une prochaine fois.

— Oh que oui ! Tout est trop cher !

Après cette exclamation un peu forcée, Ikehira jeta un œil à mon sac.

— Et toi, qu'est-ce que tu as acheté ?

— Euh, c'est...

Au moment où cette question imprévue me frappa, je me trouvai à court de mots. Je tenais mon activité de dessin de manga secrète vis-à-vis de mes camarades de collège. Les seuls à être au courant étaient Fuku-chan, Oreki, et quelques bons amis. Ce n'était pas un mauvais passe-temps, mais si quelqu'un l'apprenait, neuf fois sur dix on me demandait « je peux voir ? ». C'était bien trop embarrassant.

— Des trucs pour les cours.

Ce n'était pas un mensonge.

Malgré cette réponse vague, Ikehira acquiesça d'un air décontracté.

— Ah, bah ouais. T'as toujours été une bonne élève, Ibara.

Ces mots-là, s'ils avaient été prononcés au collège, auraient été chargés de sous-entendus. Quand la jalousie face aux bonnes notes se mêle au complexe d'infériorité, une forme de malaise indicible s'installe. Mais la voix d'Ikehira était légère, indifférente. Je n'avais plus de raison d'être sur mes gardes. Même si je ne me considérais pas si brillante, mon lycée était plus difficile d'accès que celui d'Ikehira. Faire preuve de modestie maintenant ne ferait qu'appeler le mépris. Cela faisait déjà plus d'un an que nous avions quitté le collège, et pourtant nous parlions naturellement. Peut-être avions-nous un peu mûri entre-temps.

Restait le problème que mon sac contenait des choses qui n'étaient pas des « trucs pour les cours ». J'avais l'impression d'avoir menti, et c'est avec un léger scrupule que je demandai :

— Et toi, qu'est-ce que tu as acheté, Ikehira ?

— Oh. Au départ, je voulais prendre une caméra, mais le prix est de mille yens au-dessus de ce que j'avais prévu.

— Une caméra ?

— Oui !

Son ton s'anima.

— Je joue dans un groupe, t'sais ? Mais j'ai pas la bonne technique. Alors j'ai décidé de m'enregistrer tu vois. Je suis plutôt appliquée, non ?

Je ris. Dans le monde du manga, combien sont-ils à proclamer joyeusement « je veux dessiner » sans jamais s'entraîner ? Comparée à eux, Ikehira avait au moins le mérite de travailler.

— Tu joues de quoi ?

— De la basse. Mais notre chanteur s'est barré.

En disant cela, le visage d'Ikehira s'illumina soudain.

— Mais oui ! Ibara, tu chantes bien ! Tu as rejoint un club ?

Comment en étions-nous arrivées là ?!

Moi, chanter bien ? D'où sortait ce malentendu ? La seule explication que je voyais, c'était que j'avais dirigé une fois la chorale. Et encore, uniquement parce que personne d'autre ne voulait le faire.

Je répondis précipitamment :

— Oui, oui. J'ai rejoint un club. Je suis si occupée après les cours que je n'ai même plus le temps de souffler à la maison. Et puis, je n'ai jamais été douée pour le chant.

— Ah ? Vraiment ? C'est un club de sport ?

— Non. C'est un club de littératures. Tu connais certains des autres membres.

— Oh ? Qui ?

— Il y a Fukube... et Oreki, dis-je, d'un ton détaché.

À ces mots, Ikehira leva les sourcils, comme saisie. Trop tard pour regretter.

— Oreki ? Ce type est là aussi ? répliqua Ikehira avec dédain.

Puis, elle sembla se méprendre, car elle reprit, la voix inquiète :

— Alors c'est ça... Il y a aussi Oreki. C'est vraiment pas de chance.

— Ah. Hmm.

Ikehira se rapprocha, baissant la voix pour parler à mi-mots.

— Je ne sais pas vous faites quoi dans le club... mais s'il devient trop... tu vois... tu devrais le mettre dehors. Je ne peux rien faire pour t'aider, mais je suis sûre que quelqu'un te donnera un coup de main.

Je me contentai d'acquiescer en silence.

Après cela, nous échangeâmes encore quelques mots, puis nous nous séparâmes. Sur le chemin du retour, mes pensées ne purent s'empêcher de dériver vers Oreki.

Ou, pour être plus précise, les futurs diplômés de l'époque avaient tous eu une raison de le haïr.

Je n’avais pas oublié ce qui s’était passé alors.

Mais...

Je sentais encore, en traînant les pieds, la rudesse glaciale de la réaction d’Ikehira. Cet incident avait dû survenir juste avant la remise des diplômes, mais, si je me souvenais bien, ce n’était ni en janvier ni en février.

Ma mémoire était un peu floue, pourtant il me semblait que c’était arrivé fin novembre.

2

Il existait une tradition au collège Kaburaya. Chaque année, la promotion sortante devait réaliser un projet commémoratif de fin de collège.

Comme chaque promotion faisait quelque chose de différent, bien des idées avaient déjà été épuisées en dix ans. Les aînés qui avaient été diplômés l'année précédente avaient fait de la « plantation d'arbres ». Un jeune plant avait circulé entre les quelque deux cents élèves de la promotion, transmis de main en main jusqu'au dernier, qui l'avait mis en terre. C'était tout bonnement un « projet commémoratif de fin de collège » qui, honnêtement, tenait de la facilité.

Je ne sais pas comment la décision s'était prise. J'imagine que l'administration s'en était chargé, puisqu'il y avait des dépenses à engager. Après réflexion sur l'année précédente, notre promotion avait décidé de faire quelque chose qui ressemble davantage à un véritable projet commémoratif.

— Notre décision finale, c'est un grand miroir. Qu'en dites-vous ?

Quand le délégué de classe, Sajima-san, l'annonça, une vague de frustration s'abattit sur la classe. Personne n'avait jamais songé à fabriquer un miroir, et personne ne savait comment s'y prendre.

Le visage de Sajima-san rougissait facilement. À ce moment-là, il devait être écarlate en expliquant :

— Enfin, je veux dire, on ferait le cadre d'un grand miroir.

Là, nous comprîmes enfin.

Il s'agissait de réaliser un cadre décoratif en bois pour un miroir de deux mètres de haut. Chaque classe prendrait en charge une portion de la sculpture. Une fois terminé, le miroir et son cadre décoratif resteraient au collège Kaburaya pour briller à jamais sur nos cadets.

Si l'on me demandait si l'idée était bonne ou mauvaise, je dirais que c'était un mauvais choix. Certes, c'était mieux que rien, mais ça ne servait à rien. Au bout de quelques années, cela deviendrait malheureusement la source d'histoires de fantômes, me semblait-il.

La décision prise, la première étape concrète du projet fut que chacun en conçoive le dessin.

— Le design sera confié à Takasu-san, de la classe 2.

En entendant cela, je compris la raison du choix. Ami Takasu avait obtenu le prix d'argent au concours artistique de la ville. Elle avait aussi conçu à elle seule la mascotte de la fête sportive. C'était sans doute celle qui maîtrisait le mieux le dessin de toute notre promotion.

Le dessin de Takasu-san fut divisé en dix parties, réparties équitablement entre les cinq classes. Chaque classe se chargerait ensuite de se répartir le travail et de sculpter son segment. Une fois toutes les parties assemblées, l'œuvre serait achevée.

Cela ne semblait pas demander trop de temps ni d'efforts. À cette période, nous devions aussi préparer les examens d'entrée au lycée. Jusqu'en décembre, on se sentait comme à la veille d'une bataille. Tout le monde devait penser la même chose. Si l'idée était trop compliquée, nous ne pourrions pas la mener à bien. Personne n'émit d'objection, et nous nous mîmes donc à l'ouvrage pour notre projet commémoratif.

Le dessin de Takasu-san avait un goût très classique : des pampres de vigne s'enroulaient autour du milieu du cadre, vrilles et feuilles couvraient l'ensemble, et des fruits pendaient à la courbe d'une branche en grappes opulentes, composant une image luxuriante. Certaines parties étaient rehaussées de coccinelles et de papillons, tandis que, par endroits, planaient quelques oiseaux.

Je dis tout cela, mais en réalité je n'avais vu le dessin complet qu'une fois le projet terminé. Au départ, nous n'avions reçu que des carrés de bois de dix centimètres de côté et le motif de la section dont nous étions chargés.

Notre groupe s'était vu attribuer le dessin du côté gauche du miroir. Sajima nous avait dit que le haut et le bas du miroir comportaient des motifs très détaillés, tandis que les parties droite et gauche l'étaient moins. Aussi, après discussion, nous décidâmes que le groupe chargé du haut ou du bas ne sculpterait qu'une seule section, tandis que les groupes de droite et de gauche travailleraient sur deux pièces de bois.

Des deux parties qui nous étaient échues, l'une montrait des vrilles s'enroulant et des feuilles luxuriantes. C'était considéré comme l'une des sections faciles. En revanche, le motif de l'autre représentait un oiseau becquetant les raisins d'une vigne.

Les garçons du groupe grognèrent :

— Pourquoi on est les seuls à devoir sculpter un oiseau, hein ?

— Les autres n'ont qu'à faire des vignes. Comment on est censés faire ?

Même si ces paroles étaient agaçantes, elles n'étaient pas dénuées de fondement. Le motif de mon groupe était plus exigeant que les autres. Leur argument selon lequel la charge n'était pas répartie équitablement était bien réel. Mais...

— Personne n'a dit qu'on devait se répartir le travail équitablement, si ?

Cette réplique se tenait aussi. D'ordinaire, c'était moi qui disais ce genre de choses.

À ces mots, les garçons se turent. En réalisant qu'ils n'auraient pas à faire le travail eux-mêmes, ils durent commencer à s'en réjouir en secret. Motif complexe, calendrier serré, examens imminents, tous éléments pris en compte, confier ce travail à des garçons sans expérience de la sculpture, c'était prendre un risque trop grand.

Autrefois, Fuku-chan m'avait dit que ce à quoi je tenais le plus, c'était « l'impartialité ». Comme je n'aimais pas parler de moi, je n'avais pas prêté attention à ses paroles à l'époque. Pourtant, en y repensant aujourd'hui, il était évident que Fuku-chan me connaissait vraiment.

Mais face à la répartition inégale des tâches pour le projet de fin de collège, je n'avais d'autre choix que d'accepter.

Heureusement, on me tenait pour assez habile pour la sculpture, et Mishima, une fille du club d'arts plastiques, était aussi dans le groupe. Sa spécialité, en vérité, c'était l'eau-forte, mais elle était malgré tout plus adroite que moi en sculpture sur bois. Les deux carrés de bois furent une promenade de santé à réaliser pour nous deux, même si, il faut l'admettre, nos révisions en prirent un coup.

Mishima et moi n'avions jamais vraiment bavardé jusque-là. Je pouvais peut-être parler à tort, mais elle était du genre à se tenir sur la réserve, fermée aux autres. Cela dit, pendant les dix jours où nous avons travaillé ensemble pour finir le projet de fin de collège, j'eus l'impression que nous nous étions confié notre part de secrets. Elle apprit, en tout cas, mon rêve de devenir mangaka. Mishima ne s'en moqua pas, et elle ne m'avait pas non plus dit, sans réfléchir, que j'y arriverais. Elle émit simplement un sourire avant de déclarer :

— Ce sera dur.

L'oiseau avait été sculpté par Mishima. À ce moment-là, je ne savais pas de quelle espèce il était. Je posai tout de même la question.

— C'est une hirondelle ?

— Je crois.

— D'accord, alors c'en est une.

Après ce bref échange, nous nous mîmes à appeler l'oiseau une hirondelle. À y repenser, c'était peut-être plutôt un colibri.

Du moins pour moi, la réalisation de ce projet de fin de collège demeura un bon souvenir.

Il y eut aussi un léger accrochage, qui ne mériterait même pas d'être mentionné. Vers la fin de la taille, un garçon qui n'était jamais venu donner un coup de main se plaignit soudain :

— Ce sont toujours les plus doués qui font les choses. Si c'était censé être un souvenir pour toute la promotion, on aurait mieux fait de choisir un truc que tout le monde pouvait faire.

Je me souviens que ce furent exactement ses mots.

Pourquoi ne l'avait-il pas dit plus tôt ? En plus, il avait choisi d'attendre le dernier moment pour les lâcher. J'avais beaucoup de choses à rétorquer. À l'époque, j'étais plus directe qu'aujourd'hui.

— T'es débile ou quoi ?

Ce fut probablement tout ce que je lui dis.

Ainsi, nous achevâmes sans accroc la sculpture des deux pièces de bois. La partie que j'avais faite n'égalait pas celle de Mishima, mais elle restait fidèle au dessin d'origine. J'en fus satisfaite.

Les autres groupes achevèrent leurs travaux l'un après l'autre. Les pampres sinueux et enroulés, le grain de raisin unique et énorme qui occupait plus de la moitié de la planche… chaque pièce prenait forme peu à peu.

Enfin, le jour de remettre le fruit de notre travail arriva.

Le problème survint ce jour-là aussi. Le groupe qui n'avait cessé de repousser la finition de sa partie du cadre remit quelque chose qui laissa tout le monde bouche bée.

Ce groupe était responsable du dessin de la moitié inférieure du miroir. Dans le projet de Takasu-san, les vrilles devaient d'abord retomber net, puis se recourber légèrement vers le haut. Une branche horizontale devait être placée à l'endroit où la vrille commençait à pendre. Même s'il était difficile de rendre naturelle une vrille qui pend, comparé à notre « hirondelle », il était notoire que c'était bien plus simple.

Et pourtant, sur la planche qu'ils remirent, il n'y avait qu'une seule vrille horizontale, droite comme un trait de crayon. Non, on ne pouvait même pas appeler cela une vrille. Au milieu de la planche se dressait un trait faisant office de tige d'une pauvreté affligeante.

Cette sculpture ne respectait en rien le dessin. C'était le produit d'une fainéantise. Si je me souviens bien, quand Sajima-san avait reçu la chose, son visage se mit à rougir avant de laisser éclater sa colère.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Pourquoi vous n'avez pas dit que c'était trop dur pour vous ? Pourquoi ça n'a rien à voir avec le dessin ?!

Le garçon qui avait remis la planche, lui, est resté impassible.

— Parce que c'était trop pénible de faire monter et descendre.

C'était la partie d'Oreki.

On n'avait plus le temps de refaire la sculpture. Il fallait achever le cadre avant de pouvoir acheter le miroir lui-même. On n'y pouvait rien. Mais la pièce d'Oreki devait entrer dans le cadre.

J'aidai aussi à assembler le cadre. Nous le fîmes dans le gymnase. Il fallut d'abord étaler des journaux sur le sol avant de commencer. Une fois une surface suffisante recouverte, nous disposâmes dessus toutes les pièces sculptées par chaque classe. Comme chaque planche portait un numéro correspondant, il suffisait de suivre l'ordre indiqué et d'emboîter l'ensemble.

Lorsque chaque segment fut parfaitement en place, il fallut les coller. La colle était très forte, presque dangereuse. Pour cette raison, la tâche fut confiée au professeur. Il enfila des gants, prit un pinceau, se pencha et colla les planches une à une. Les élèves qui avaient aidé au tri des pièces se tenaient à l'écart et le regardaient en silence. En hiver, les jours sont très courts. Je me souviens qu'à ce moment-là, le ciel était déjà noir. Peut-être neigeait-il aussi.

Enfin, le professeur acheva d'appliquer la colle. Il se redressa lentement et déclara :

— Bon. C'est fini.

Comme nous n'avions pas le droit de bouger pendant que la colle séchait encore, nous restâmes à nos places à scruter le cadre du miroir posé sur les journaux. Jusqu'alors, je m'étais dit que nous n'avions pas besoin d'être si nombreux pour tout assembler.

Mais je crois que tous les élèves présents dans le gymnase ressentirent un accomplissement qui dépassait les mots.

J'entendis quelques garçons près de moi en parler.

— Ce n'est pas si mal.

— Oui.

Honnêtement, pour quelque chose fabriqué par des collégiens, le cadre du miroir était plutôt réussi. Sur le produit fini, les parties dont Mishima et moi avions eu la charge ressortaient. Peu importe que l'éloge vienne de moi. J'étais pleinement satisfaite du résultat global. Notre partie dominait nettement tous les segments qui l'entouraient. C'était plus qu'exceptionnel.

Cependant, il y avait, parmi les dix planches, des parties moins réussies. Elles avaient été traitées grossièrement, certaines vrilles, sculptées trop finement, paraissaient chétives. Ailleurs, les feuilles n'étaient pas reliées aux vrilles et donnaient l'impression de flotter. Mais il n'y avait aucun doute que la « tige » sculptée par Oreki était la plus bâclée.

Je pouvais toutefois souffler un peu. Certes, si l'on s'efforçait de relier toutes les courbes de l'ensemble, la seule dissonance demeurait la vrille droite d'Oreki. Mais, à l'échelle du cadre entier, cette petite section ne constituait pas un défaut si grave. Heureusement, la planche d'Oreki se trouvait dans la partie inférieure du miroir, donc relativement discrète, et, de toute façon, les pampres se reliaient de gauche à droite. Ainsi, avec un peu de chance, personne n'allait prétendre que « seule la classe 5 avait bâclé son travail ».

Comme il fallait deux ou trois jours pour que la colle séchât, nous avions fait tout ce qui était en notre pouvoir ce jour-là. Puis, après avoir débarrassé les journaux, alors que nous nous apprêtions à nous disperser, Takasu-san entra dans le gymnase.

Bien que je connusse de réputation la fameuse Takasu-san, nous n'avions jamais été dans la même classe et je n'avais jamais réussi à associer un visage à ce nom.

Dans mon imagination, elle avait d'abord la silhouette mince d'une artiste. Je n'aurais pas deviné qu'elle possédât des traits aussi vifs, presque durs. Ce ne fut qu'en entendant un élève chuchoter : « Oh, c'est Takasu-san », que je compris qu'il s'agissait d'elle.

Elle n'était pas seule : trois filles, qui semblaient être ses amies, l'accompagnaient. Elle lança alors à l'un des élèves :

— Alors ? C'est fait ?

Son ton était incroyablement désinvolte. Une vague de malaise me traversa. Je n'arrivais pas à concilier le dessin digne des pampres, qui avait saisi tout le monde, avec son rire. On eût dit deux personnes différentes.

Le groupe des quatre s'approcha du cadre en bavardant et en riant.

Je pensais que le résultat final rendrait Takasu-san heureuse. Même si certaines parties étaient moins bien exécutées, on ne pouvait attendre la perfection d'une œuvre réalisée par tout un groupe hétérogène. Et, même si nous n'avions pas reproduit fidèlement le dessin de Takasu-san, je trouvais que le résultat constituait un compromis à la mesure de nos capacités à tous. Les autres élèves qui avaient aidé à l'assemblage s'étaient figés dans un silence complet.

Pourtant, au moment où Takasu-san aperçut le cadre sculpté, le sourire sur son visage se figea net.

— Euh...

Un froid me parcourut l'échine en voyant son expression changer. À la manière dont son visage s'assombrissait, j'ai compris ce que voulait dire « perdre toute énergie ». Puis elle a vacillé tout à coup.

Takasu-san leva le bras en pointant une partie du cadre.

— Qu... qu'est-ce qui s'est passé ici ?!

La section qu'elle montrait, c'était le travail bâclé d'Oreki. La voix de Takasu-san éclata dans le gymnase.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi c'est comme ça ?! C'est une blague ?! C'est quoi ce foutage de gueule ?! C'est vraiment trop !

La voyant devenir hystérique, les trois filles se précipitèrent pour la consoler. Elles ne cessèrent de répéter des choses comme « Qu'est-ce qu'il y a ? » et « Calme-toi, d'accord. ».

Mais au bout du compte, Takasu-san pleura. Elle se couvrit le visage, et l'instant d'après étouffait déjà des sanglots. À bout de ressources, les filles se retournèrent pour hausser le ton sur les élèves.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Qui a fait ça ?

— C'est son dernier souvenir du collège ! Vous feriez mieux de trouver une solution !

— Excusez-vous ! Excusez-vous auprès d'Ami, tout de suite !

Même si elles disaient cela, celui qui s'était occupé de cette partie n'était même pas là. Personne ne put résoudre la situation, et Takasu-san continua de pleurer toute seule. Malgré la tentative du professeur de la calmer, elle demeurait inconsolable. Finalement, le professeur regarda tout le groupe et s'exprima.

— Quelle classe était chargée de cette section ?

Tous, sauf Takasu-san, échangèrent des regards. Dans ces circonstances, il m'a fallu rassembler mon courage. En y repensant, il m'avait fallu moins de dix secondes.

— Classe 5.

Après avoir donné le nom de la classe, les trois filles me fusillèrent du regard. Elles commencèrent à proférer des menaces du genre « Je vais te passer à tabac » ou « Pourquoi tu ne crèves pas ? », et ne se calmèrent que lorsque le professeur vint à mon secours en disant : « Ce n'est pas Ibara qui a fait ça ».

Pendant le projet de fin de collège, la classe 5 avait fait preuve de fainéantise.

Cela avait fait éclater en sanglots la conceptrice du motif, Ami Takasu. Cette nouvelle s'était répandue dans toute la promo dès le lendemain. La classe 5 avait donné le nom du coupable, et tout le monde avait appris à connaître Oreki ainsi.

Plusieurs personnes en classe le condamnèrent.

— Tu dois prendre tes responsabilités.

— Va t'excuser tout de suite.

— La classe 5 a une mauvaise réputation à cause de toi.

Mais ce type ignora complètement toutes leurs paroles.

Personne ne défendit Oreki. Pendant les pauses, il était rarement en classe. Comme j'étais je faisais partie du club de bibliothèque, je savais qu'il y allait. Pas pour emprunter des livres, non, mais pour lire les siens. Je l'avais vu faire plusieurs fois.

À mon avis, on ne pouvait pas tout mettre sur le dos d'Oreki. Il n'était pas le seul responsable de cette section. C'était l'affaire de tout son groupe, après tout. Dans la classe 5, chaque groupe comptait six membres, ce qui voulait dire qu'en plus d'Oreki, il y en avait cinq autres qui devaient porter la même part de responsabilité dans ce qui s'était passé avec le projet de fin de collège. C'était manifeste, et pourtant, tout le blâme avait été reporté sur Oreki. Ce n'était pas juste. À vrai dire, chaque fois que je voyais même les camarades de groupe d'Oreki le rabrouer, j'en avais affreusement la nausée.

Cependant, je ne pensais pas qu'Oreki fût une victime innocente de tout cela. Il avait sans aucun doute commis des erreurs. À la bibliothèque, lorsqu'il restait assis seul à lire, je n'échangeais même pas un regard avec lui.

Les jours où Oreki supportait les reproches que ses camarades de classe déversaient sur lui ne durèrent pas longtemps. Après l'incident, le collège Kaburaya entra en vacances d'hiver. À la fin des vacances, nous entamâmes le troisième trimestre et, ensuite, personne n'eut plus l'énergie d'épiloguer sur le projet commémoratif de fin de collège parce que...

...Les examens d'entrée au lycée étaient juste devant nous.

Le soir même où je rencontrai Ikehira, je m'assis à mon bureau et repensai calmement aux événements passés.

Depuis mon entrée au lycée, depuis que j'avais rejoint le club de littérature classique et commencé à adresser la parole à Oreki, je demeurais fixée sur l'incident de la remise des diplômes. Je n'avais jamais pensé qu'Oreki fût seul en tort. Pourtant, à l'époque, je croyais qu'il n'aimait pas travailler parce que c'était pénible, et qu'il accomplissait ses tâches avec une certaine apathie. À mes yeux, cela faisait de lui quelqu'un d'irresponsable.

Par la suite, bien des choses se produisirent.

Si j'avais rejoint le club de littérature classique, c'était uniquement pour me rapprocher de Fuku-chan. Oreki ne m'importait pas le moins du monde. Cependant, après l'avoir vu s'investir pour résoudre plusieurs incidents, je me rendis compte que je ne le comprenais pas autant que je l'avais cru. Ou plutôt, que je n'avais jamais réellement cherché à le comprendre.

Il travailla avec nous pour élucider la cause du chagrin de Chi-chan.

Puis il se donna beaucoup de mal pour aider une classe d'une promo supérieure. Ils nous étaient presque étrangers, et pourtant il les aida à achever leur film.

De tels cas se répétèrent à maintes reprises. Je demeurai profondément stupéfaite de voir Oreki s'impliquer ainsi et résoudre tous ces problèmes. Comment quelqu'un d'aussi ordinaire en apparence pouvait-il se montrer si proactif ? Telle était la question que je me posais alors.

Cependant, ce qui m'étonna le plus fut tout autre chose.

> — ... Je crois que c'était par ici, marmonnai-je en fouillant ma bibliothèque.

Si elle restait en ordre, c'était grâce aux soins vigilants que je lui apportais. Il ne me fallut qu'un bref instant pour trouver ce que je cherchais. Un exemplaire

de « Hyouka ». Une anthologie étrange qui n'avait même pas de thème propre. À vrai dire, l'an dernier, j'en avais assuré seule tout le travail éditorial.

J'avais commis une erreur d'une incroyable légèreté au moment de lancer l'impression des volumes. Par la suite, j'avais relégué cet exemplaire tout au fond de mon étagère et n'y avais plus jamais jeté un regard, jusqu'à aujourd'hui.

Inutile de l'ouvrir. J'en connaissais encore une bonne partie par cœur.

Ce qui m'étonnait, c'était la minutie avec laquelle Oreki avait rédigé son manuscrit pour cette anthologie.

Lorsqu'il se produit quelque chose d'excitant, il est relativement facile de trouver en soi énergie et enthousiasme. Se donner à fond pendant le Festival Sportif, assister au mariage d'un membre de sa famille, voilà des exemples typiques. Si quelqu'un entendait : « Mon Dieu, quelqu'un est mort dans une chambre close ! », il se précipiterait sur les lieux, le cœur battant. C'est une réaction parfaitement naturelle.

En revanche, écrire un article relevait d'une expérience tout autre. Dans de telles circonstances, difficile de mobiliser la même ardeur. Prenez Fuku-chan : il devait déployer des efforts considérables avant de parvenir à produire un manuscrit pour « Hyouka ». Parce que je tenais à lui, je l'avais fait asseoir dans la salle du club et l'avais vertement sermonné.

> — Je te l'ai dit, Fuku-chan. Je te l'ai dit dès le début. M'as-tu écoutée ? Ne t'avais-je pas expliqué que te contenter d'« écrire sur quelque chose d'intéressant » ne suffisait pas ? Le problème, c'est ton idée. Bien sûr que l'intérêt compte, mais ce n'est pas uniquement une question d'être intéressant. Ce que tu as écrit n'est pas abouti. Qu'il s'agisse d'un sujet captivant ou banal, il faut faire ton travail correctement. Si tu manques de temps maintenant, c'est parce que tu n'as pas écouté attentivement. Tu devrais réfléchir à ce que tu as fait. Tu y as déjà réfléchi, n'est-ce pas ? Très bien. Alors je vais t'aider à réfléchir. Assieds-toi ici !

Les choses s'étaient déroulées ainsi.

Je ne prétendais pas que Fuku-chan fût sans espoir. Il valait mieux considérer cela comme une situation ordinaire. Comparée à « Hyouka », la publication du club de manga était encore plus… Non. Mieux valait ne pas trop s'y attarder.

Pour en revenir au sujet, Oreki avait l'air pressé lorsqu'il m'avait lancé un bref « Tiens » en me tendant son manuscrit pour « Hyouka ». À ce moment-là, je négociais encore avec l'imprimeur et n'avais même pas fixé de date limite pour la remise des textes. Je demeurai impassible, mais intérieurement j'étais profondément surprise. Sa devise qu'il répétait pour se donner une contenance, « Si je dois le faire, je le fais vite », je crois ? je l'avais toujours prise pour des mots de paresseux. Ce ne fut qu'à cet instant que je compris qu'Oreki se conformait réellement à sa propre devise. Il ne cherchait pas à se dérober à ses responsabilités. Sans doute.

En repensant aux jours passés au club de littérature classique, l'année même où j'avais commencé à percevoir cette facette d'Oreki, je me remis à réfléchir à l'incident de la remise de diplôme.

Ce projet comptait énormément pour tous les élèves de troisième année. Était-ce vraiment le genre d'occasion qu'Oreki aurait négligée ? Était-il paresseux à ce point ?

Je me retournai sur mon lit.

— Quelque chose ne va pas.

J'avais la sensation qu'un élément m'échappait. À l'époque, avait-il l'intention d'agir d'une certaine manière ? Il devait avoir un plan. Ce ne fut que bien plus tard que cela me frappa : que dissimulait donc cette simple sculpture ? Elle devait être liée à la raison pour laquelle Oreki avait affiché une telle indifférence.

Même si cela remontait à si longtemps, je voulais découvrir ce qui s'était réellement passé.

3

Le premier jour de ma petite enquête, je parvins à surmonter un obstacle irritant.

J'arrivai dans la salle de géologie juste après les cours, le lundi. Puisque cela concernait Oreki, il me suffisait de le lui demander franchement pour qu'il me dise toute la vérité. C'était mon idée de départ.

Oreki était le seul dans la salle du club. Un autre jour, j'aurais déploré ma malchance. Mais aujourd'hui, c'était au contraire l'occasion idéale. Comme d'habitude, Oreki était assis à la troisième table, lisant le livre qu'il tenait à la main, de cette manière apathique qui était la sienne. Quand j'entrai, il leva simplement la tête un instant pour me regarder avant de revenir à son livre. Cela aussi, c'était habituel.

Ainsi, lorsque je posai mon sac et m'approchai d'Oreki, il ne me prêta aucune attention. Quel livre ce type était-il donc en train de lire ? Je penchai la tête pour jeter un coup d'œil à la couverture et, comme si un engrenage s'était enclenché, Oreki inclina lui aussi son livre pour en cacher le titre. Je me redressai, et Oreki suivit en ramenant le livre dans sa position d'origine. Oreki n'apporterait pas à l'école un livre douteux. Alors, qu'essayait-il de cacher ? À cette pensée, ma voix se fit légèrement plus tranchante :

— J'ai besoin d'une réponse.

Je fis en sorte que cela sonne comme un interrogatoire.

— Une réponse ? demanda Oreki en se désignant, à la fois perplexe et hébété.

Même si c'était Oreki, je devais admettre que ma formulation était mauvaise.

— Hum. Désolée. Je ne viens pas te critiquer. Je voulais simplement te poser une question à propos du passé.

— Quelque chose à propos du passé...

En disant cela, Oreki posa son livre sur la table, sans oublier d'en dissimuler la couverture.

— S'il s'agit d'histoire, Satoshi en sait plus que moi.

Je n'avais pas la patience de lui donner la réplique. Je tirai une chaise et m'assis juste en face d'Oreki.

— C'est à propos de ce qui s'est passé au collège.

— Satoshi en sait plus aussi.

— C'est à propos du projet commémoratif de fin de collège.

Oreki croisa aussitôt mon regard, une sévérité traversant ses traits. Lentement, il dit :

— Satoshi n'en sait-il pas plus que moi là-dessus ?

Il avait raison. Fuku-chan faisait partie du Comité d'organisation à l'époque également. Qu'Oreki mentionne le nom de Fuku-chan était attendu. Et pourtant, j'avais l'impression qu'il m'esquivait.

Ou bien me faisais-je des idées ? Je poursuivis sans tourner autour de pot.

— C'est de toi qu'il s'agit. N'ose pas me dire encore que Fuku-chan en sait plus.

— Très bien, très bien, dépêche-toi de demander, alors.

Je crispai la main que j'avais levée en un poing et la posai sur la table.

— Tu n'as pas oublié, n'est-ce pas ? Ce grand miroir, et la sculpture sur le cadre...Tu as bâclé le travail, pas vrai ?

— Donc c'est de ça que tu veux parler. Pourquoi est-ce que tu me demandes ça tout à coup ?

— J'ai vu Ikehira hier. Nous avons parlé de toi.

En disant cela, je me dis que ce ne serait pas étonnant qu'il ait oublié le nom d'une camarade. J'ajoutai donc :

— Ikehira était une fille de la 3-5.

— Oui, je sais.

— Vraiment ? Je me le demande.

Oreki détourna les yeux.

— C'est vrai. Taille moyenne, ni grosse ni maigre... yeux et cheveux noirs.

— Tu me prends pour une idiote ?

Ayant entendu cela, Oreki plissa légèrement les sourcils. Il posa une main sur son livre.

— J'en étais au meilleur passage.

— Vraiment ? Je suis désolée. On en parlera plus tard, alors.

— Ça ira.

Oreki repoussa le livre avant de poser ses deux mains sur la table.

— J'ai causé des ennuis à la classe, pendant cet incident. Même si c'est déjà terminé, ce ne serait pas correct d'être si insensible, alors je vais m'excuser encore une fois : pardon.

Il baissa la tête après avoir parlé.

À voir son attitude conciliante, je me sentis encore plus découragée. Je n'avais pas imaginé qu'il emploierait un tel artifice avec moi. Nous nous connaissions depuis si longtemps que c'était pour moi un jeu d'enfant de voir clair dans sa petite manœuvre. Il avait baissé la tête pour tenter de clore la conversation, cela me sautait aux yeux.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu t'excuses. Très bien, alors je te demande juste, pourquoi as-tu fait ça ?

— Hm, pourquoi...

Oreki marqua une pause.

— Chaque personne est différente, et tout le monde n'est pas aussi doué que toi.

— Je sais déjà que tu es incompétent. Donc tu es en train de dire que tu as sculpté ça comme ça parce que tu as deux mains gauches ?

S'il s'apprêtait à dire cela, j'étais prête à répliquer « N'importe quoi ! ». La sculpture anormale d'Oreki ne venait pas d'un manque d'habileté, mais du fait qu'il avait trop paressé pour examiner correctement l'ensemble du motif.

— Il y avait une autre raison, mais je ne m'en souviens pas là.

— Tu ne t'en souviens pas ?

— Ma tête était prise par les examens. Ce n'était qu'un truc pour la remise de diplôme. Même si j'y mettais du cœur, personne ne le remarquerait, alors je pouvais bien le faire à la va-vite... Même si je ne m'en souviens pas là, c'est probablement ce que je pensais à l'époque.

— Hein ?

Je me penchai pour scruter Oreki en disant :

— Tu veux dire que tu as bâclé parce que tu te préparais aux examens ? Il n'y a pas d'autre raison, c'est ça ?

Je n'arrivais pas à savoir s'il mentait ou non.

Décevant. Je pouvais pourtant lire quelque chose sur son visage. Oreki, impatient, semblait flancher.

— ...

L'expression d'Oreki changea.

N'importe qui se sentirait nerveux si on le fixait ainsi, à bout portant. On pourrait même se sentir mal à l'aise.

Quelles qu'en fussent les raisons, à cet instant, le visage d'Oreki prit une légère teinte rouge.

— Oreki.

Bien que je l'eusse interpellé, je n'avais pas pensé à ce que je voulais dire. Tu as le visage rouge ? Pourquoi ? Tu es en colère ?

Ensuite, j'essayai toutes les formules, tentai de le pousser, mais Oreki répétait « J'ai oublié » et « Je ne m'en souviens plus », sans démordre.

Dans ce cas, il me faudrait le prendre à revers.

Si je parvenais seulement à savoir ce qui s'était passé à l'époque, Oreki n'aurait plus aucune échappatoire et, peut-être, finirait par tout déballer. Mais comment m'y prendre ? Ce soir-là, assise devant mon bureau à la maison, je ressassai la question encore et encore. Finalement, je me dis que le mieux était de demander à un camarade qui avait été dans le même groupe qu'Oreki.

Je ne me souvenais plus de qui faisait partie du groupe d'Oreki. Et dans ces cas-là, on sort l'album de fin d'année. Outre les photos de classe, l'album contenait aussi des clichés pris par la 3-5. Je ne savais pas ce qu'avaient fait les autres classes, mais, dans la 3-5, chaque groupe avait pris une photo ensemble. Je ne m'attendais pas à ce que ces photos me soient utiles aujourd'hui.

Je retirai l'album de l'étagère, l'ouvris sur la table et tournai jusqu'à la page de la 3-5. Le photographe avait beau nous avoir dit de sourire, le visage d'Oreki restait impassible. Cinq autres camarades posaient à ses côtés. Du moment que l'un d'eux avait intégré le lycée Kamiyama, je tiendrais ma réponse.

— Ah... oui !

Je les avais trouvés. Du doigt, je tapotai leur photo.

Kei Shibano. Capricieuse, certes, mais je me souvenais qu'elle était prévenante avec ceux qui avaient le moral à plat. Sa phrase fétiche : « Il faut que je maigrisse. » Elle était un peu ronde, mais pas au point, à mes yeux, d'avoir à s'en inquiéter.

Je la voyais bien sûr souvent au lycée Kamiyama. Nous avions la même heure d'EPS l'an dernier. C'était parfait, avec Shibano, la discussion serait simple.

Je ne savais pas dans quelle classe elle était, mais ce n'était pas un problème. Il suffisait d'attendre demain. Pour l'heure, je mis la question de côté. Je sortais rarement l'album. Autant en profiter pour chercher Fuku-chan.

Je tournai donc la page. Quand je tombai sur « Satoshi Fukube » en troisième année de collège, j'éclatai d'un petit rire satisfait.

— Hahaha ! Il est minuscule !

Fuku-chan avait encore des airs de fille aujourd'hui. Difficile de deviner qu'il était en deuxième année de lycée. En revanche, sur cette photo, on voyait bien qu'il avait changé depuis. Ça devait être pareil pour moi.

Bon. Maintenant que j'avais eu mon petit plaisir pour les yeux, il était temps d'étudier.

Le lendemain, je découvris dans quelle classe était Shibano. Ce fut plus facile que je ne l'imaginais. Deux amies me renseignèrent : elle était en classe D. Je l'appris à la fin de la troisième heure, mais choisis d'attendre la pause de midi pour aller la voir.

Je n'avais pas de bento. En fait, un jour sur deux, je n'avais même pas faim à midi. Fuku-chan avait décrété : « C'est parce que tu as trop mangé le matin. » D'un côté, ce n'était pas faux. De l'autre, je lui avais donné quelques coups dans les tibias. Après quoi, je pris très vite la décision de sauter le déjeuner.

J'arrivai devant la salle de la classe D et repérai facilement Shibano, mais elle mangeait encore. Je traînai un moment dans le couloir, attendant le moment opportun, puis j'entrai. Élève depuis des années, je ne pouvais pourtant m'empêcher d'être nerveuse chaque fois que je pénétrais dans une autre classe.

— Tiens ? Ibara ? C'est rare de te voir ici. Tu cherches quelqu'un ?

— Oui.

— Qui ça ? Tu veux que je l'appelle ?

— En fait, c'est à toi que je voulais demander quelque chose. Tu as un moment ?

Shibano ne trouva pas cela étrange.

— Bien sûr ! Allons discuter là-bas.

Nous nous plaçâmes près des fenêtres de la salle. Quelqu'un avait ouvert, et un vent frais balayait la pièce. J'avais l'impression d'avoir déjà prononcé ces mots au collège, ce souvenir bizarre me démangeait le crâne.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Dimanche dernier, j'ai croisé Ikehira.

— Ah, Ikehira ? Quelle Nostalgie. J'ai entendu dire qu'elle était dans un groupe, maintenant.

Je fus un peu surprise.

— Tu es au courant, toi aussi ? Il paraît qu'ils ont du mal à trouver une chanteuse.

— Hm ? fit Shibano en haussant les sourcils. — Alors c'est toi qui vas chanter, Ibara ? Ou tu l'aides à dénicher quelqu'un ?

Elle semblait vouloir aider Ikehira mais redoutait l'idée de chanter. Je fis vivement un geste de la main.

— Non, non. Ce n'est pas ça. On a parlé du projet commémoratif de fin de collège. Tu sais, la sculpture du cadre de miroir ?

— ...Ah, je vois.

Comme si elle venait de comprendre, Shibano détourna les yeux.

— Tu en parles encore ? Oui, je suppose que toi, oui.

Comment aborder la question ? J'avais plusieurs options. Mais, au bout du compte, la franchise restait la meilleure voie. Je n'aimais pas jouer les fines mouches, perdre du temps à tourner autour du pot pour enfin demander : « Alors, qu'est-ce qui s'est passé à l'époque ? » Ce que j'aimais encore moins, c'était pousser quelqu'un à répondre par culpabilité. Alors je me lançais.

— Je suis au Club de littérature classique, maintenant. Oreki aussi. Quand je l'ai mentionné, Ikehira a été complètement rebutée. Je suppose que c'est normal.

— Ah, Oreki. Oui, c'est vrai. Certains doivent encore l'avoir en travers.

— Mais en y réfléchissant, il y a quelque chose d'étrange.

Sans m'en rendre compte, je haussais la voix.

— Quand on parle d'Oreki, on a l'impression qu'il est toujours dans son monde, ou qu'il n'aime pas travailler, non ?

— Je ne lui parlais pas beaucoup, mais oui, c'est l'impression qu'il donne.

— Mais je ne pense pas que ce soit le genre à tirer au flanc exprès. Tu te souviens de ce qui s'est passé pendant le Festival Sportif ? Osada, ou je ne sais plus qui, a dit qu'elle avait mal au ventre, et ça a complètement chamboulé l'équipe du relais ?

Shibano hocha la tête, avec une expression lasse.

— Bien sûr que je m'en souviens. C'est moi qui ai dû la remplacer.

— Vraiment ? Osada essayait toujours d'aider les autres sans réfléchir. Pareil pour le concours de chorale.

Aïe, on glissait vers les souvenirs du collège. La pause de midi était courte : il fallait recentrer la conversation.

— Ne parlons pas de ça en tout cas.

Je soupirai doucement et demandai :

— Ce que je ne comprends pas, c'est ceci : pourquoi Oreki a-t-il été le seul à faire la sculpture ? C'était le travail de tout le groupe, non ? Et pourtant, dans mon souvenir, il est venu seul remettre la pièce. Et il a tout pris pour lui. Qu'est-ce qui s'est passé, exactement ?

Oreki était maladroit pour ce genre d'exercices. Je le savais sans qu'il ait besoin de le dire. Ce que je ne comprenais pas, c'était pourquoi Oreki avait fait la sculpture du bloc de bois. Dans mon groupe, Mishima et moi nous étions les principales travailleuses. Si Oreki avait été avec nous, il n'aurait même pas eu à toucher un couteau de sculpture.

Ma question toucha un point sensible chez Shibano, comme je m'y attendais. Elle se tut aussitôt, et son visage se figea. Je n'avais pas l'intention d'accuser Shibano ni le reste du groupe, mais la façon dont j'avais formulé ma demande avait dû donner une mauvaise impression.

Malgré tout, Shibano me dit :

— Si tu parles de ça, c'était l'idée d'Oreki.

— ... Comment ça ?

— Il a dit qu'il connaissait quelqu'un qui pouvait aider et terminer ça facilement. Après ça, il est parti avec la planche et le motif. Nous l'avons cru... même si, dit comme ça, ça sonne creux, quoi qu'on dise. Mais après ce qu'Oreki avait dit, nous lui avons volontiers refilé la responsabilité.

Ce n'était pas si différent de ce qui s'était passé dans mon groupe. Dès qu'on avait dit « Personne n'a dit qu'on devait se répartir le travail équitablement, si ? », les garçons du groupe nous avaient laissées faire et s'étaient éclipsés.

— Alors...

Un soupir s'échappa. Si nous avions encore été au collège, Shibano n'aurait pas poussé un soupir aussi lourd.

— Alors, pour dire la vérité, nous devons sans doute des excuses à Oreki.

— ... Je vois.

Je hochais la tête, sans pour autant dire à Shibano d'aller s'excuser. Avait-elle compris ce que je voulais dire ? Impossible à lire sur son visage.

L'hiver de l'année précédente, Oreki avait remis seul la pièce du projet commémoratif. Cette sculpture n'était pas quelque chose qu'on puisse faire seul. J'avais vu juste. Il avait bien une idée derrière la tête.

J'avais encore une question.

— Qui est ce « quelqu'un qui pouvait aider » dont a parlé Oreki ?

Même en posant la question, je n'en attendais pas grand-chose. Je ne pensais pas que Shibano et Oreki aient jamais été proches, ni même vraiment en bons termes. Je m'attendais à ce qu'elle n'en ait aucune idée.

Qui était ce tiers dans cette histoire ? Une seule personne me venait à l'esprit. Ce ne pouvait être que l'un des amis garçons d'Oreki, et le seul que je connaissais était Fuku-chan. ... Mais Oreki n'avait quand même pas accepté le travail parce que Fuku-chan lui donnerait un coup de main.

Tandis que je tournais tout cela dans ma tête, Shibano semblait hésiter. Je m'attendais à l'entendre répondre « Je ne sais pas », mais au lieu de cela, j'entendis Shibano dire :

— Asami Toba.

— Qui ?

— Une fille qui s'appelle Asami Toba. C'est d'elle qu'Oreki parlait.

Un nom qui m'était inconnu. Apparemment quelqu'un que je n'avais jamais croisé en trois ans de collège. Ou peut-être avais-je entendu ce nom quelque part ?

— Je crois que c'était sa petite amie.

Hm... Je ne l'avais vraiment jamais entendue, celle-là. Même si le collège Kaburaya comptait moins d'élèves que le lycée Kamiyama, il y en avait tout de même plus de deux cents. Qu'il y ait des gens que je ne connaissais pas n'avait rien d'étrange.

C'est à ce moment-là seulement que certains des mots que je venais d'entendre me parvinrent vraiment.

— Attends, qu'est-ce que tu as dit ?

— Sa petite amie.

Je n'aimais pas parler de moi, mais permettez-moi, à ce stade, de réfléchir longuement aux raisons pour lesquelles j'ai réagi de manière aussi honteuse. En apprenant l'existence de ce qui ne pouvait être qualifié que d'absurdité pure et simple, j'ai poussé un « QUOI !!? » si sonore que toute la classe en a sursauté. Je n'aurais jamais cru cela possible.

Tous les élèves de la classe D se tournèrent vers moi. Je me couvris vivement la bouche d'une main. C'était vraiment mauvais. J'avais dérangé tout le monde. Non, mais, ce n'était pas croyable en tout cas. Parlions-nous bien du même Oreki ?

Me voyant incapable de me remettre du choc, Shibano baissa la voix.

— C'était une fois. Quand je suis allée lui demander si la partie était prête, il m'a dit : « Ça dépend d'Asami. » Alors je lui ai demandé : « Asami, c'est Asami Toba ? » Et ça l'a surpris. Il ne s'attendait pas à ce que je sache qui était Asami. Il pensait que personne ne savait.

— Mm, c'est que, comment dire... tu as bonne mémoire.

Ce n'était pas vraiment ce que je voulais dire.

— J'avais été surprise d'entendre ce nom sortir de sa bouche, et j'avais été à nouveau choquée d'apprendre qu'Oreki avait une petite amie. Mais...

Shibano eut un sourire en coin.

— Pas autant que toi, on dirait.

Là-dessus, Shibano s'éloigna de moi. Elle devait vouloir mettre fin à la conversation. Je jetai un coup d'œil à l'horloge murale. Il restait cinq minutes de pause.

— Si tu veux voir Asami, tu peux la trouver au club photo. Je ne lui ai pas parlé depuis notre entrée au lycée, mais j'ai vu quelques-unes de ses photos pendant le Festival Kanya.

Après une petite pause, Shibano ajouta, malicieusement :

— Mais si tu veux savoir où est vraiment Asami, Oreki doit déjà le savoir, non ?

Si je voulais comprendre la raison du défaut de la pièce, Asami Toba serait une source d'information capitale.

Malgré cela, je ne me précipitai pas au club photo après les cours. Au lieu de ça, je filai vers la salle de géologie, m'entendant marteler les marches de l'escalier.

Oreki, tu vas voir ce que tu vas voir.

Des pensées du genre « Même si je vais en salle du club, Oreki n'y est peut-être pas » et « Qu'est-ce que je vais lui faire, au juste ? » occupaient un coin de mon esprit, mais je les chassai d'un haussement d'épaules en atteignant le quatrième étage du bâtiment spécial. Je tirai la porte de la salle de géologie, qui s'ouvrit dans un grand souffle.

Oreki était à l'intérieur, assis à sa place habituelle.

S'il avait été seul, j'aurais pu passer mes mains autour de son cou et l'étrangler sans ménagement. Mais ce n'était pas le cas. Assise en face d'Oreki se trouvait une Chi-chan souriante. M'apercevant, elle leva légèrement la main et dit :

— Oh, Mayaka-san ! Quelle aubaine ! J'étais justement en train d'écouter quelque chose de très intéressant.

Ne commence pas par ça, Chi-chan, écoute-moi ! Ce... Ce type ! Il... !

Je n'en étais pas au point de laisser ces mots m'échapper. Je pris une très grande inspiration. *Calme-toi, Mayaka Ibara. Tu n'as encore aucune preuve tangible.*

— Oh ? De quoi s'agit-il ?

— Une expérience qu'a eue ma sœur pendant ses vacances. Je ne sais pas si je dois appeler ça un acte héroïque ou autre chose... Disons une histoire illogique, répondit Oreki.

Sa mine habituellement sombre parvenait même à prendre un air sentimental en disant cela.

Comme si elle venait d'arrêter une excellente idée, Chi-chan posa les deux mains sur sa poitrine et dit :

— Oreki-san, tu devrais le raconter à Mayaka-san aussi. Commence depuis le tout début.

— Depuis le début ? dit Oreki d'un ton accablé.

Mais Chi-chan reprit d'une voix enthousiaste :

— Oui, depuis le tout début. Après tout, ce n'est qu'en connaissant toute l'histoire qu'elle prend son sens ! Et aussi...

— Aussi quoi ?

— En fait, il y a des passages de l'histoire qui m'intriguent.

Les épaules d'Oreki s'affaissèrent, vaincues.

— Comment je suis censé reprendre depuis le début...

— Ne lésine pas sur les détails sous prétexte que c'est la deuxième fois.

Il était évident qu'il avait eu l'intention d'en escamoter. Oreki lança à Chi-chan un regard chargé d'une certaine amertume.

Revoir Chi-chan sourire était une bonne chose. Après tout ce qui s'était passé depuis notre passage en première, j'en étais d'autant plus convaincue.

...Comment pourrais-je poser la question au sujet de la « petite amie » d'Oreki devant Chi-chan ?

En outre, il était très probable que Shibano se soit trompé.

Si je devais illustrer à quel point Oreki était hermétique, il fallait prendre cet exemple.

Même si quelqu'un se plaçait devant lui, se désignait en disant « je », se pointait la poitrine en disant « aime », puis pointait Oreki en disant « toi », il lui faudrait encore un moment pour réfléchir à ce que cela pouvait bien vouloir dire.

Comment étais-je censée croire qu'Oreki se comportait en amoureux avec quelqu'un en douce ?

4

Ce soir-là, j'appelai Fuku-chan.

L'histoire d'Oreki avait été intéressante au plus haut point. Il avait parlé longtemps, et pourtant, pendant tout ce temps, Fuku-chan n'était jamais passé par la salle de géologie. La dernière fois que je l'avais vu, c'était samedi. Grand Dieu, cela faisait trois jours entiers que je ne l'avais pas vu ! Je sélectionnai le nom tout en haut du journal d'appels de mon portable. Avant même que ça ne sonne, j'entendis la voix de Fuku-chan.

— Yo !

— Oh, tu as décroché vite.

J'entendis un petit rire étouffé à l'autre bout de la ligne.

— J'avais mon portable en main et j'étais sur le point de t'appeler, Mayaka. Juste avant d'appuyer sur la numérotation rapide, ton appel est arrivé.

— Je vois.

Je sautai sur mon lit et me laissai tomber pour m'allonger.

— Tu sais, je suis tombée sur quelque chose d'étrange aujourd'hui.

— Hm ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Je me léchai les lèvres et dis :

— Asami Toba. Ce nom te dit quelque chose ?

Il y eut un silence. J'imaginais la mine perplexe de Fuku-chan à l'autre bout.

— Oui. Elle est au club photo, je crois. Le président s'est plaint d'elle autrefois. Il disait que, pour je ne sais quelle raison, elle refusait obstinément de participer aux concours lycéens.

— Fuku-chan, tu connais même le président du club photo ?

— Oui, je le connais...

Fuku-chan connaissait quelqu'un que moi je ne connaissais pas. J'eus l'impression qu'on posait un poids sur mon cœur. Ce fut bien déplaisant.

Je soupirai, chassai ces pensées lourdes, puis demandai :

— Écoute. Toba-san aurait obtenu son diplôme au collège Kaburaya.

— C'est bien ce qu'il semble.

— Qu'est-ce que tu sais d'elle ?

Quelqu'un avait dit que c'était la petite amie d'Oreki. Si, par l'infime des hasards, c'était vrai, Fuku-chan marquerait bien un léger temps d'hésitation, non ?

En réalité, il y avait une méthode pour soutirer des informations à Fuku-chan. D'abord tâter le terrain avec un sujet anodin, puis enchaîner par une progression naturelle de questions qui creusaient davantage. C'était comme un jeu. La réponse de Fuku-chan suivit la trajectoire habituelle, prévisible. J'étais la seule à percevoir que sa voix s'était alourdie d'un rien.

— On peut dire que je la connais un peu. Tu as une raison de vouloir des informations sur Toba-san, Mayaka ?

— Oui, on peut dire ça. Tu es perspicace.

— Bien sûr. ... Mais si c'est le cas, il va falloir que tu sois un peu plus prudente.

Parce que le ton de Fuku-chan avait pris une inflexion plus grave, je me redressai sur le lit.

— Toba-san en veut à tous les élèves du collège Kaburaya qui étaient de sa promotion. Si tu veux parler avec elle sans heurts, mieux vaut ne pas évoquer ce qui s'est passé au collège.

Pourquoi ? J'avais envie de demander.

Mais Fuku-chan m'en empêcha. En une fraction de seconde, son ton s'allégea.

— Enfin bref. Oublions ça. Il faut que je te dise quelque chose. Dimanche, je...

Comme Fuku-chan ne lâchait pas l'affaire, je n'eus aucune occasion d'intervenir. Au début, j'étais réticente à laisser ma question sans réponse, mais je cédai rapidement après. Nous n'avions pas tant de temps au téléphone. Même quelqu'un comme moi avait envie de parler de choses plus joyeuses avec Fuku-chan.

J'étais à Kamiyama depuis plus d'un an, et pourtant j'étais encore surprise d'apprendre qu'il y avait une chambre noire au lycée. Cette chambre noire se trouvait à côté du labo de chimie, si bien que cette salle servait aussi de local au club de photographie.

Après avoir parlé à Fuku-chan au téléphone hier soir, j'avais confirmé à quoi ressemblait Asami Toba en consultant l'album de fin de collège. À part ses lunettes, elle n'avait rien de remarquable. S'il fallait dire quelque chose, ce serait qu'elle semblait un peu maigre. Cependant, je ne regardais là qu'un seul cliché de Toba-san. En comparant cette photo à la photo de classe de l'album, je remarquai qu'elle détonnait un peu... Sur l'image, elle ne paraissait pas souriante le moins du monde.

Cela restait pratique de savoir à quoi elle ressemblait. En arrivant au labo de chimie après les cours, je constatai qu'Asami Toba n'était pas là. Il y avait quelqu'un d'autre dans le local, un garçon aux cheveux qui semblaient bouclés naturellement. L'insigne épinglé à son col m'indiquait qu'il était en terminale. Je l'informai que je souhaitais parler à Asami Toba.

— Oh, Toba-san ?

Il s'interrompit, se gratta la tête et demanda :

— C'est urgent ?

Ce n'était pas quelque chose que je pouvais considérer comme urgent.

Quoi qu'il se soit passé autour du travail de fin de collège d'Oreki, cela remontait à près de deux ans. Même si je voulais en connaître les raisons, et le plus vite possible, je n'étais pas pressée au point de l'éclaircir en deux jours.

— Non. Si ce n'est pas le moment, je reviendrai une autre fois.

Je supposais que Toba-san était dans la chambre noire, mais le terminal baissa la voix et grommela : « Argh, peu importe. » Puis, se reprenant, il me dit :

— Si c'est elle, elle doit être sur le toit en ce moment.

— Le toit ?

Avec cette question, j'avais l'air d'un perroquet apprenant à répéter des mots.

J'ignorais jusqu'à aujourd'hui l'existence de la chambre noire, mais je savais qu'il n'y avait pas d'escalier menant au toit dans l'établissement. Après tout, la salle du club de littérature classique se trouvait à l'étage le plus haut. Pour accéder au toit, il fallait grimper par l'échelle métallique fixée au mur. Le sommet de l'échelle était fermé par une lourde porte métallique. Je n'avais jamais essayé de monter jusque-là, mais j'étais certaine que la porte était verrouillée.

— Oui, le toit. Ne le dis à personne, mais elle a les clés de secours.

Ces clés avaient-elles été transmises au sein du club photo, ou appartenaient-elles à Asami Toba elle-même ? Malgré ma suspicion, la réponse ne m'importait guère. Après l'avoir remercié, je quittai le labo et gravis l'habituel bâtiment spécial. Je n'étais pas pressée de voir Toba-san, mais les occasions de monter sur le toit ne seraient pas nombreuses. Traitez-moi de sotte d'être attirée par un endroit en hauteur comme le toit, je voulais quand même y monter pour jeter un œil.

En atteignant le quatrième étage, je constatai que la porte de la salle de géologie était verrouillée. Il n'y avait personne ? Oreki avait été présent ces deux derniers jours, il n'était peut-être pas là aujourd'hui. Et puis, il serait temps que Fuku-chan montre son visage ici.

J'irai vérifier plus tard.

Je m'arrêtai tout en haut de l'escalier. Une échelle était fixée contre le mur blanc. Je savais qu'elle était là, mais je n'avais jamais songé à l'escalader. En levant la tête, je remarquai que la porte métallique en haut de l'échelle était entrouverte. Quelqu'un se trouvait bien sur le toit.

— ...Très bien.

Je recourbai légèrement les doigts, rassemblai mon courage, puis saisis l'échelle.

Même si aucune règle écrite ne nous interdisait de monter, on pouvait facilement supposer que les élèves n'étaient pas les bienvenus sur le toit. Par ailleurs, sans que j'y aie jamais prêté attention, je me rappelais qu'il n'y avait pas de rambarde de sécurité sur le toit du lycée Kamiyama. Si un professeur y surprenait un élève, il se ferait bien réprimander, et le club photo pourrait même se voir confisquer sa clé. À ces pensées, je grimpai d'autant plus vite.

Comme on pouvait s'y attendre, grimper une échelle verticale sollicitait les épaules, et les fines barres horizontales me rentraient dans la paume. La personne montée avant moi n'avait laissé aucune trace de chaleur sur l'échelle. À chaque échelon, je sentais la température me quitter les mains. Rien d'agréable.

Je ne fis aucun bruit, mais en grimpant, je scandais dans ma tête : « ho hisse, ho hisse ». L'échelle, malgré tout, n'avait pas même dix barreaux. Elle demandait de l'énergie, mais l'ascension fut brève. Je poussai un peu, et la porte métallique du toit s'ouvrit sans résistance. Je m'attendais à un peu d'opposition : ce fut un soulagement.

Je débouchai sur le toit.

Personne n'avait nettoyé l'endroit. La surface était marbrée de taches noires partout. Devant moi se tenait une fille avec un trépied. Pourtant, elle ne regardait pas dans le viseur de l'appareil, ni ne bougeait pour faire un réglage. La fille se contentait de rester là.

— ...Toba-san ?

Comme la porte métallique n'avait pas fait de bruit, la fille n'avait pas remarqué ma présence. Je la vis se retourner lentement par-dessus l'épaule et planter sur moi des yeux noirs comme du charbon.

— Qui es-tu ?

À cet instant, j'appris comment trois mots pouvaient avoir assez de force pour repousser quelqu'un.

Sans aucun doute, c'était Asami Toba. Ce visage était exactement celui de l'album de fin de collège.

Et pourtant, je ne pouvais m'empêcher de me demander : est-ce bien Asami Toba ? Dans l'album, on aurait pu la qualifier de « dépourvue de personnalité ». Le genre de personne qu'on oublie même en la croisant dans le couloir. C'est ce que je m'étais dit en voyant la fille telle qu'elle apparaissait dans les photos de l'album.

Mais la personne qui se tenait sur le toit n'était plus la même. Il y avait autour d'elle comme une barrière qui semblait repousser les indésirables et j'étais clairement visée. Elle n'était plus « dépourvue de personnalité ». Je pouvais l'imaginer envahir mes rêves, désormais. Ce n'est que plus tard que je remarquai qu'elle ne portait pas de lunettes.

Je regrettai mon optimisme en entrant dans son espace mais il était déjà trop tard. Du creux de l'estomac, je convoquai un peu de sang-froid et pris mon courage à deux mains avant de prendre la parole.

— Je suis Mayaka Ibara de la première C. Tu es Asami Toba, non ?

Entendant son nom, elle fit glisser prudemment son regard sur le côté.

— C'est le président qui te l'a dit.

— Je ne sais pas si c'est le président, mais celui qui m'a parlé de cet endroit était un garçon aux cheveux bouclés.

— Ce type... marmonna-t-elle avec colère.

— ... Alors, puisque tu sais qui je suis, qu'est-ce que tu veux ?

— Hm.

Sous le ciel ouvert, la distance entre Toba-san et moi semblait s'accroître. Je fis un pas vers elle.

— Je voulais te demander quelque chose. Maintenant, ça te va ?

Un sourire sarcastique effleura le coin de ses lèvres.

— Tu as déjà trouvé cet endroit. Pourquoi me demander la chose ?

Elle n'avait pas tort.

— Peu importe. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Je me rappelai l'avertissement de Fuku-chan, mieux valait ne pas parler du collège. Mais je n'avais pas le choix :

— À propos du projet commémoratif de fin de collège au collège...

— ...De quoi tu parles ?

— Tu sais bien, au collège Kaburaya. Le cadre du grand miroir.

Je vis tout son corps se figer. À l'énoncé des mots « Le cadre du grand miroir », Toba-san eut une réaction évidente. Je ne parvins pas à lire son expression, mais je percevais dans ses yeux une méfiance accrue. Il me fallait abattre toutes mes cartes avant qu'elle ne me repousse. Haussant la voix, je dis :

— Je ne sais pas si tu le savais, Toba-san, mais pendant le projet, un garçon a réussi à se faire détester par beaucoup de monde. C'était Houtarou Oreki, de la classe 5. À cause de sa partie bâclée, Takasu-san, la conceptrice, a pleuré sans s'arrêter. Mais j'ai toujours pensé qu'il y avait anguille sous roche. Oreki est paresseux, mais même lui n'irait pas jusqu'à gâcher le projet de toute la promo, l'œuvre destinée à conserver nos souvenirs. Il n'est pas égocentrique à ce point. Alors j'ai pensé qu'il essayait peut-être de cacher un truc. Après avoir enquêté, ton nom est apparu, Toba-san. Oreki, Toba-san, et ce fameux morceau du cadre, quel est le lien entre ces trois choses ? Ou bien n'y en a-t-il aucun ?

À la suite de mes questions, Toba-san sourit. Ce n'était ni amical ni chaleureux. Sur son visage froid, ce sourire disait : Tu ne sais rien, évidemment que tu poses une question pareille.

Il n'y avait pas de vent sur le toit, l'air était tiède, le temps agréable. Et pourtant, un frisson me parcourut les os.

— Qu'est-ce que tu comptes faire si tu apprends la vérité ? demanda Toba-san.

Ce qu'elle voulait dire : « C'est si vieux, on peut passer à autre chose, non ? » Mais pour moi, ce n'était pas terminé.

— J'irai m'excuser.

Toba-san haussa les sourcils et répéta :

— T'excuser ?

— Oui. M'excuser.

— Auprès de qui ?

— N'est-ce pas évident ? ... Auprès d'Oreki.

En classe, tout le monde avait blâmé Oreki pour sa paresse et lui avait fait porter seul la responsabilité d'avoir causé des ennuis et gâché le dernier souvenir du collège. De là jusqu'à la remise des diplômes, Oreki avait constamment évité la salle de classe.

Il allait à la bibliothèque lire ses livres. ... Et même si j'y étais moi aussi, je ne lui avais jamais accordé un regard.

Puis j'ai quitté le collège et suis entrée au lycée. Quand je l'ai revu à la bibliothèque, je n'ai pas éprouvé la moindre joie. Oreki était un garçon sans entrain, peu fiable. Il ne convenait pas du tout pour être l'ami de Fuku-chan. À l'époque, je ne les comprenais pas vraiment, et je le pensais sincèrement.

La cause de tout cela, c'était la sculpture de cette vigne unique et rectiligne. Si c'était vraiment le résultat de la paresse, tous les élèves de fin de collège avaient de bonnes raisons d'en vouloir à Oreki.

Mais si ce n'était pas le cas ? Toba-san me piqua de nouveau.

— Et après ? Il te pardonnera ? Tu ne rêves pas un peu, là ?

Elle semblait bien connaître Oreki. Alors que je relevais la tête, déterminée, Toba-san s'exprima.

— C'en est arrivé là. Que veux-tu faire de plus ? Mais... si tu gardes toujours de la rancune contre Oreki-san, c'est problématique, oui.

Quand elle prononça le nom d'Oreki, la voix de Toba-san sembla s'éclairer, se colorer de sentiment. Le mot « petite amie », ce mot que j'avais refusé de croire, me vint à l'esprit.

— Toba-san. Pour toi, Oreki-san est...

— C'est sans doute mon héros. On peut dire ça.

Un héros ? Oreki ? À cet instant, un sourire apparut sur le visage de Toba-san. J'en comprendrais le sens plus tard. Pour l'heure, je devais tirer d'elle ce que je pouvais tant que sa barrière était baissée. Je relançai donc :

— Et la partie du cadre, alors ?

— Ça... on pourrait appeler la chose « une malédiction déjà levée ».

— Qu'est-ce qu'Oreki a fait au juste ?

Toba-san sourit et dit :

— Qui sait ? Je n'ai pas à tout te dire. Si tu m'avais posé la question l'an dernier, je t'aurais tout raconté avec plaisir. Mais il y a une chose que je peux t'affirmer. Garder de la rancune contre Oreki serait injuste.

Il était trop tard pour me justifier, je m'en abstins donc. Une légère rafale passa sur le toit. Sans rambarde, même un petit vent suffisait à me rendre nerveuse. Toba-san fit jouer ses épaules, l'air désintéressé.

— Si tu veux savoir la vérité, pourquoi ne vas-tu pas voir ce miroir ? Cela dit, tu ne comprendras pas en te contentant de te placer devant. Bon, je suis en pleine activité de club. Tu me déranges. Merci de partir.

Puis elle commença à se détourner.

Je pensai au sourire de Chi-chan, à l'histoire intrigante qu'Oreki avait racontée hier.

— Attends. Encore une chose.

— ...Quoi, encore ?

Voyant Toba-san arquer un sourcil, je me lançai, décidée à ne pas poser cette question une seconde fois.

— As-tu revu Oreki-san depuis ?

Par chance, Toba-san ne chercha pas plus loin.

— Je veux qu'Oreki-san reste un héros.

— ...

— Si on se revoit et qu'on parle, je finirai écœurée, non ?

Elle se détourna après avoir dit cela, se penchant sur le viseur de son appareil.

Je compris qu'elle ne répondrait plus à aucune de mes questions.

5

Au bout du compte, ce miroir était la réponse.

Je redescendis du toit, mais ne me dirigeai pas vers la salle de géologie. On en était là, que devais-je faire ? Même si je répugnais à l'admettre, Toba-san avait raison. Au nom de Toba-san, forcer Oreki à desserrer les dents, lui arracher la vérité, tout ça juste pour me fabriquer une raison de devoir lui présenter des excuses, ce n'était pas une manière convenable de procéder.

J'aurais voulu savoir ce que Fuku-chan en pensait. Cependant, s'il s'agissait du projet de fin de collège, Fuku-chan n'était pas dans la même classe qu'Oreki et Toba-san. Et si Oreki cherchait à cacher quelque chose, et que je l'obtenais par l'entremise de Fuku-chan, ce serait une bassesse de ma part. Pour l'instant, il me faudrait prendre sur moi. Prendre sur moi, oui.

Il restait un peu de temps avant la fermeture du collège Kaburaya.

Il y avait des tas d'endroits où les lycéens ne pouvaient pas aller. Des lieux interdits par la loi, par le règlement, ou par les règles de l'établissement. Bien des endroits où l'entrée nous était défendue. À l'inverse, il y avait des lieux sans aucune de ces barrières, et où pourtant personne n'avait jamais envie d'aller. Par exemple, son ancien collège. C'était mon cas.

Quand j'atteignis le portail du collège Kaburaya, je contemplai les œillets d'Inde et les azalées épanouis dans le parterre devant l'entrée et sentis mes joues s'empourprer sous la chaleur. Sur le terrain, l'équipe d'athlétisme et l'équipe de base-ball s'entraînaient, et j'entendais à peine la fanfare du collège répéter. Tout cela ne différait pas tant du lycée Kamiyama. Alors pourquoi m'était-il si difficile d'entrer dans le collège Kaburaya ?

La raison était claire. J'avais quitté cette école avec mes sourires et mes larmes. On ne pouvait pas y retourner. On ne pouvait pas revenir en arrière.

J'examinai ma tenue.

Tout le monde, dans cette rue, reconnaîtrait l'uniforme du lycée Kamiyama. Devrais-je rentrer d'abord pour enfiler mon uniforme de collégienne ? Heureusement, ou plutôt malheureusement, je n'avais pas grandi d'un pouce depuis. J'avais bien grandi, mais le chiffre inscrit sur le mur des mesures ne me permettait plus de le nier. En uniforme de collégienne, on ne me ferait sûrement pas la différence, n'est-ce pas ?

Je secouai la tête. Qu'est-ce qui me prenait ? Ce ne serait rien d'autre qu'un cosplay. À ressasser une idée pareille, autant me trahir maintenant. Même si cela me mettait un peu mal à l'aise, je n'allais qu'entrer dans un collège. Rien qui réclame du courage.

Très bien, on y va.

En passant le portail, je remarquai que je longeais le bord.

Il y avait en tout trois accès, un pour les élèves, un pour le personnel et un pour les visiteurs. Aller jusqu'à l'entrée des visiteurs me paraissait superflu, alors j'envisageai de me faufiler par le passage des élèves. Mais, ce faisant, je ne pourrais pas circuler à l'intérieur et il n'y aurait pas de chaussures d'intérieur pour les externes à l'entrée des élèves. Ainsi, bien que je ne sois pas une véritable externe, je me résolus à gagner l'entrée des visiteurs.

S'il y avait au moins un petit bureau d'accueil. « Je suis Ibara, ancienne élève. Pourrais-je entrer dans l'établissement un moment ? » « Bien sûr ! » Dans ce cas, j'aurais pu entrer sans m'inquiéter. Cependant, la grande porte des visiteurs du collège Kaburaya était grande ouverte, et il n'y avait personne. C'était comme si elle disait : « Seuls ceux qui n'ont rien de suspect oseront passer par ici. »

Même si j'avais étudié dans ces couloirs, difficile de ne pas me tendre.

Je pénétrai rapidement dans le bâtiment, retirai mes chaussures et pris dans le casier une paire de chaussures d'intérieur vertes marquées « Collège Kaburaya ».

Ce miroir s'appelait « Le Miroir des souvenirs ». Même si c'était un peu plat, c'était toujours mieux qu'un nom bizarre.

J'étais encore élève ici quand on l'avait accroché, je savais donc où il se trouvait : au bas de deux volées d'escaliers, sur le mur d'en face. J'avais peur d'être prise, mais j'avançais d'un pas assuré.

Il restait trente minutes avant la fermeture de l'établissement. J'entendais des gens ailleurs dans l'école, mais je ne croisai personne dans le couloir que je parcourais. Si j'avais croisé une fille en uniforme à col marin, j'aurais pu me rappeler l'endroit où j'étais deux ans plus tôt et me laisser aller à la tiédeur des souvenirs. Mais il n'y avait personne dans le couloir, alors je repassai les mots de Toba-san du début à la fin. « Une malédiction déjà levée ».

Qu'est-ce que cela voulait dire ? S'il était question d'un miroir maudit, alors, Blanche-Neige ? Ce serait un miroir magique. Un miroir à deux faces qui donnerait des reflets différents la nuit entrerait-il dans la catégorie des miroirs maudits ? Mais « Le Miroir des souvenirs » n'avait qu'une seule face. Et que signifiait donc « une malédiction déjà levée » ?

À ces pensées, j'arrivai devant « Le Miroir des souvenirs » sans croiser âme qui vive.

— ...Était-il toujours aussi petit ?

C'est la première chose qui me vint à l'esprit.

Si j'étais encore à l'école primaire, je serais surprise de voir combien il paraît grand à quelqu'un d'aussi petit. J'ai beaucoup grandi depuis. Mais je n'avais pas grandi d'un pouce depuis la dernière fois que j'avais vu « Le Miroir des souvenirs ». Malgré cela, le miroir au mur me parut décevant de petitesse.

En réalité, non. Je pouvais m'y voir en pied, et il restait de la marge. Il devait faire dans les deux mètres de haut. On pouvait le considérer comme grand. Autrement dit, depuis un an environ, c'était l'image que je me faisais du miroir qui avait grandi.

— Ça fait nostalgique. Évidemment.

J'étendis la main.

Tous les élèves de la promotion, en théorie, du moins, avaient sculpté le cadre de ce miroir. Je n'y attachais pas tant d'importance. Mais j'avais été là quand on avait assemblé le cadre et, même si c'était le professeur qui avait le plus travaillé, j'avais ressenti un fort sentiment d'accomplissement. L'oiseau qui picore les grappes sur le côté gauche du miroir avait bien sûr été sculpté par Mishima et moi. À le regarder maintenant, notre « hirondelle » était bel et bien un colibri. Si je l'avais su à l'époque, j'aurais davantage soigné le colibri.

Sous le miroir se trouvait une plaque nominative en plastique. « Le Miroir des souvenirs (Conception : Ami Takasu) » y était écrit. Notre année de promotion y figurait aussi.

— Le nom de Takasu-san est resté, hein.

Je n'avais pas remarqué cette plaque lorsque j'étais encore élève ici. J'enviais que le nom de Takasu-san demeure à jamais dans cette école, mais j'étais aussi soulagée que ce ne soit pas le mien.

Il y avait encore une chose qui différait de l'image que j'avais en tête, les vrilles qui entouraient le miroir étaient très finee. Dans mon souvenir, les vrilles occupaient toute la largeur des dix centimètres de bois. En réalité, la vrille la plus épaisse semblait n'avoir que deux centimètres de large. L'espace supplémentaire était rempli par des vrilles qui s'enroulaient et se torsadaient.

Je me surpris à murmurer.

— J'en donnerais environ 60 points.

En troisième année de collège, j'avais trouvé ce dessin presque parfait.

Mais à présent, en le revoyant, c'était inutilement chargé.

C'était le plus évident au bas du cadre. Le détail y était beaucoup trop minutieux. Les vrilles partaient dans tous les sens, montantes et descendantes, jusqu'à faire des cercles. Cela rendait la chose complexe et, en tenant compte de toutes les branches et des nombreux insectes volants, l'ensemble paraissait brouillon.

Mais, même si la partie inférieure était plus complexe, ce n'était pas si terrible. Les images de la partie supérieure du miroir étaient simplement bien plus réussies.

Ensuite...

Je reculai d'un pas et considérai le miroir sur toute sa hauteur.

Je m'étais concentrée à l'instant sur le cadre, et j'avais ignoré mon reflet dans la glace.

Mon reflet fronça les sourcils et croisa les bras.

— ... Alors, un miroir maudit...

Le miroir en lui-même était un modèle ordinaire, acheté par un professeur. Peut-être que Fuku-chan serait capable d'expliquer les principes du sténopé, mais je ne pensais pas que cela ait le moindre rapport avec la malédiction.

Ce qui était maudit, c'était probablement le cadre que nous avions sculpté.

— Mais elle a dit qu'il que la malédiction était déjà levée.

J'hésitais à me dire que celui qui avait brisé la malédiction, c'était Oreki.

Comment dire ? Au milieu de tous les enchevêtrements autour du miroir, il y avait une ligne horizontale. Mon regard s'y attira. Cette tige bien droite. La sculpture d'Oreki.

La malédiction.

— Hm...

Qu'avait dit Toba-san ? Oreki était un héros. Si elle le croisait, elle en serait écœurée, alors elle ne voulait pas rencontrer son héros. Et...

Je ne comprendrais pas. Elle avait dit que si je faisais que rester là, je ne comprendrais pas : « Cela dit, tu ne comprendras pas en te contentant de te placer devant ».

— Attends, ce n'est pas ça.

Ce n'était pas ça. Ça ne l'était pas. À cet instant, je me dis qu'il y avait autre chose dans les mots de Toba-san.

Ce que Toba-san voulait dire par « Tu ne comprendras pas si tu te contentes de te placer devant », ce n'était pas que je ne comprendrais jamais la vérité. Elle voulait dire que je ne comprendrais pas si je me contentais de me placer normalement. Je ne pouvais pas seulement rester debout. Il fallait que...

Le poirier[2].

— ...Mais je vais finir par exhiber ma culotte...

Si Fuku-chan était là, il pourrait me tenir la jupe.

Donc je devais faire le poirier, ou trouver un moyen d'être à l'envers.

— Hm, essayons comme ça...

Je sortis mon téléphone portable de ma poche.

Après avoir lancé l'application appareil photo, je pointai l'objectif vers le miroir. Dans le miroir, mon reflet levait elle aussi son téléphone.

J'avais réglé le son du déclencheur sur un simple « clic ».

Le soir s'insinuait lentement dans les couloirs du collège. Je murmurai pour moi-même.

— ...Voilà donc toute l'histoire.

[2] En japonais, la phrase que Toba prononce est (1) « Si tu ne fais pas le poirier, tu ne pourras pas comprendre. » Mais Mayaka l'entend de travers et comprend plutôt (2) « Quoi que tu fasses, tu ne pourras pas comprendre. » Ce tour repose sur le mot « poirier » qui, en japonais, peut être « toritsu ». Toba emploie le mot « toritsu » dans (1). Cependant Mayaka entend « toritsu » comme « toriaezu » dans (2). « Toriaezu » veut dire quelque chose comme « de toute façon... » ou « pour l'instant ». C'est un mot très dépendant du contexte. En somme, Toba a donné la réponse du mystère à Mayaka, mais elle l'a mal entendue... probablement à cause de la structure entière de la phrase originale en japonais.

6

Nous étions en salle de géologie.

Chi-chan n'était pas là aujourd'hui. Oreki, Fuku-chan et moi étions dans la salle du club.

Fuku-chan parlait de quelque chose. Je l'avais probablement déjà entendu. Oreki était assis à sa place attitrée, et je posai sans un mot devant lui toutes les photos que j'avais imprimées.

Oreki réagit avec stupeur. C'était naturel. Si quelqu'un posait une grosse pile de photos devant moi, je serais moi aussi déconcertée. Il ne parla pas avant que j'aie fini d'étaler toutes les photos, et Fuku-chan non plus.

Les photos représentaient la partie inférieure du cadre du « Miroir des souvenirs ». Il y en avait quinze, y compris celle où figurait la sculpture « à l'arrache » d'Oreki. À force d'en avoir tiré quinze, mon imprimante était à court d'encre. Je n'aurais plus qu'à emmener Fuku-chan en racheter dimanche prochain.

Voyant que je m'étais arrêtée, Oreki demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

Jusqu'au bout, il faisait l'innocent.

— Notre projet commémoratif de fin de collège.

— Oh. Vraiment.

— Ton ton désinvolte m'agace prodigieusement.

Oreki se gratta la joue.

— Je suis allée voir Toba-san hier. Oreki, tu savais que Toba-san est dans notre lycée ?

Même si j'avais posé la question, ce n'était pas nécessaire. Ils fréquentaient la même école depuis plus d'un an. Il était difficile de croire qu'ils ne s'étaient jamais croisés.

Cependant, Oreki était insondable.

— Non. J'en entends parler pour la première fois.

— Ah ?

— Elle va bien ?

Est-ce qu'on pouvait appeler cela « aller bien » ? Elle avait cette barrière qui repoussait quiconque tentait de s'approcher. Je voyais néanmoins pourquoi elle était comme ça.

— Plutôt bien, je suppose.

— C'est bon à savoir.

— Elle m'a dit de faire le poirier devant le miroir.

Puis, je retournai les quinze photos. À côté d'Oreki, Fuku-chan ne dit pas un mot. Ce silence signifiait une chose : Satoshi Fukube savait ce qui s'était passé entre Oreki, Asami Toba et ce projet de fin de collège.

Au premier coup d'œil, les photos montraient un chaos de vrilles. Mais, si on les retournait, on voyait une image complètement différente.

Une vrille en cercle, une fois renversé, devenait un « e ».

L'entrelacs de vrilles, renversé, ressemblait à un « W ».

Ici un « h », là un « A ». Comme c'étaient des lettres manuscrites latine, il m'avait fallu du temps pour les déchiffrer.

Les quinze photos composaient une phrase :

« We hate A ami T. »

— « On déteste Ami. » C'est horrible. Le cadre commémoratif de fin de collège cachait en réalité ce message.

Oreki avait renoncé à jouer la comédie. Il acquiesça légèrement et dit :

— Oui. Je partage ce sentiment.

— Mais il y a un problème avec la phrase.

— Exact.

— Il manque une lettre.

— Oui.

— Et c'est dans la partie que tu as sculptée, n'est-ce pas ?

Je pointai l'espace entre le « A » et le « a ». Oreki inclina la tête sans un mot.

Je n'avais pas besoin qu'il confirme le reste. Oreki savait probablement très bien ce que j'avais découvert.

Le message que devaient dissimuler les vrilles enroulées était sans doute « We hate Asami T ». Mais, parce qu'Oreki avait laissé de côté une des lettres, la phrase avait changé.

La malédiction destinée à Asami Toba avait été levée

À ce stade, je regardai Fuku-chan.

— Dis, Fuku-chan, je suis retournée au collège Kaburaya hier.

— Ah... Tout le monde va bien ?

— Aucune idée. Je n'ai vu personne. Mais j'ai vu la plaque sous le miroir, celle qui disait qu'Ami Takasu en était la conceptrice.

— Oh, je vois.

— Fuku-chan, c'est toi qui as demandé qu'on fasse ça, n'est-ce pas ?

Fuku-chan et Oreki échangèrent un regard.

Pourquoi ne me l'avaient-ils pas dit ? Même en me le cachant, j'aurais été capable de deviner qu'il se tramait quelque chose en coulisses. Les garçons sont bizarres. Non, je dirais plutôt tordus.

Ami Takasu et sa bande avaient voulu terroriser et écraser Asami Toba. Si le conflit avait été assez sérieux, toutes les autres classes en auraient été informées. Pourtant, je ne me souvenais pas que cela se soit produit. Il semblait donc que tout cela avait couvé juste sous la surface. Peut-être que cette haine avait commencé dans des cours de soutiens scolaire à l'extérieur du lycée ou quelque chose du genre.

Ami Takasu avait été la conceptrice du projet commémoratif de fin de collège et, dedans, elle avait glissé sa manœuvre finale. Ce devait être un message présenté comme venant de toute la promotion à l'adresse d'Asami Toba, un message qui continuerait à se transmettre au collège Kaburaya : « We hate Asami Toba ».

Malheureusement pour elle, Oreki l'avait découvert. La partie dont il avait la charge était censée dissimuler la lettre « s » une fois renversée. Mais, avec cela seul, il n'aurait pas pu connaître le message entier. Chaque groupe n'avait reçu qu'un schéma de sa portion du motif. Pris d'un soupçon, Oreki s'était probablement tourné vers Fuku-chan. Fuku-chan avait été chargé de superviser le projet de fin de collège. Il devait avoir une copie du dessin complet.

Oreki et Fuku-chan avaient mis au jour le message entier après avoir consulté le plan d'ensemble. À ce moment-là, il était trop tard pour arrêter le projet. La seule chose possible était de modifier le message.

Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Takasu-san ait pleuré si fort dans le froid du gymnase le jour où nous avions assemblé le cadre du miroir. Le message destiné à tourmenter « Asami T » était d'une manière ou d'une autre devenu un tourment pour « ami T ».

— Toba-san dit qu'elle te considère comme son héros, dis-je à Oreki.

Je le scrutai.

Comme prévu. Le visage d'Oreki était rouge. Une fois le message caché découvert, je compris aussi la raison pour laquelle Oreki fuyait et cachait ce qui s'était passé. Il avait sauvé Toba-san.

À cause de cela, Oreki se sentait embarrassé. Celui qui ne jurait que par la « conservation d'énergie » avait, sur un coup de tête, sauvé une fille. Il ne voulait sans doute pas que cela se sache.

À quel point pouvait-il être stupide ?

— Je ne pensais pas que la vérité verrait le jour aujourd'hui. On dirait que j'ai sous-estimé Mayaka, hein ? dit Fuku-chan d'un ton enjoué et taquin.

Après avoir poussé un soupir, Oreki se tourna vers Fuku-chan et dit :

— À l'époque, je me demandais si je devais transformer la vrille en un « t ».

— Vraiment ? C'était pas une mauvaise idée.

Si la partie d'Oreki était un « t », alors ça deviendrait... « We hate Atami T ».

— Mais tu sais, je ne déteste pas vraiment la mer d'Atami.

Je n'en revenais pas qu'ils utilisent de si petites ruses pour me répondre. Je les connaissais depuis si longtemps que je savais lire leurs petites manœuvres. Oreki et Fuku-chan se servaient de plaisanteries pour classer l'incident comme une affaire déjà close. Je savais ce qu'ils faisaient dès le départ.

Pour ne pas les laisser faire, j'élevai la voix.

— Je suis désolée, Oreki. Je n'aurais jamais pensé que tu ferais ce genre de chose et je t'ai prise de haut. Je suis vraiment, vraiment désolée.

Oreki était si déconcerté que ses yeux se mirent à courir partout dans la pièce. Avisant le livre de poche sur la table, il le saisit avec soulagement. C'était comme s'il brandissait un talisman. Puis, jetant un coup d'œil de côté, il dit :

— D'accord d'accord d'accord d'accord d'accord, range les photos. Ça me déconcentre...

Si seulement j'avais eu un miroir. Je voulais montrer à Oreki la tête qu'il faisait.

Chapitre 3

Fait-il beau dans les montagnes ?

Un hélicoptère nous passa au-dessus après les cours.

Le bruit haché des rotors se rapprochait, presque étonnamment proche, et ne semblait pas vouloir s'éloigner. Il est resté si longtemps juste au-dessus de nous que j'ai fini par me demander s'il n'allait pas se poser dans la cour du lycée. Il disparut finalement au loin.

Nous étions quatre dans la salle de cours de géologie, la salle du club de littérature classique. Je lisais un livre, faisait je ne sais quel devoir, et Chitanda et Ibara, dans un coin, bavardaient et gloussaient à propos de je ne sais quoi.

Avec le vacarme de l'hélicoptère, l'atmosphère dans la salle s'était presque figée. Une fois le bruit dissipé, un silence partagé tomba. C'était un peu étrange. Sans chercher spécialement à rompre le silence, je me suis surpris à dire :

— Un hélicoptère, hein ?

J'en avais déjà entendu des quantités d'autres, mais cette fois, cela me rappela quelque chose.

— Ogi aimait les hélicoptères, non ?

J'avais adressé la remarque à Satoshi et à Ibara, mais c'est Chitanda qui répondit à la place.

— Ogi-san ? Tu parles de Takahiro Ogi de la 1ère B ?

— Qui ?

— De la 1ère B, comme je viens de le dire.

Comment est-ce que moi, un élève de seconde qui n'avait jamais pris part à la moindre activité scolaire en dehors du club de Llittérature classique, j'aurais pu connaître le nom d'un élève de première ?

Je refermai le livre que j'avais en mains.

— Tu ne connais pas l'« Ogi » dont je parle. C'était un professeur d'anglais dans notre collège. Satoshi, tu t'en souviens, hein ?

À ma question, Satoshi posa son porte-mine sur le bureau. Il inclina la tête, visiblement dans une certaine hésitation.

— Bien sûr que je me souviens de M. Ogi. C'était mon professeur principal en dernière année de collège. Simplement, je n'avais aucune idée qu'il aimait les hélicoptères.

À mon tour d'être pris de court. Satoshi était d'ordinaire celui qui était pourvu de toutes sortes de connaissances détaillées sur une myriade de sujets.

— Je croyais que c'était notoire. Qu'il aime les hélicoptères, je veux dire.

En disant cela, je jetai un coup d'œil à Ibara. Je me disais qu'au moins elle, elle saurait. Tous les trois, Satoshi, Ibara et moi, venions du collège Kaburaya à notre arrivée au lycée Kamiyama. Seule Chitanda était différente. Même si Ibara avait bien remarqué que je la regardais, son regard était braqué tout à fait ailleurs. Elle se contenta d'un « D'accord ».

Quelque chose clochait. Satoshi et Ibara n'en savaient vraiment rien ? Je n'étais pas du genre à m'intéresser de près au corps enseignant. Le fait que quelqu'un comme moi soit au courant alors qu'eux ne l'étaient pas avait de quoi laisser dubitatif.

Sans compter qu'Ibara et moi avions toujours été dans la même classe, à l'époque. Impossible qu'elle ne soit pas au courant.

— Tu ne te souviens pas de ce qui s'est passé, Ibara ? Je ne sais plus quand c'était, mais un hélicoptère a survolé Kaburaya, un jour.

— Oui, et combien de fois, à ton avis ?

Il n'y avait pas une once de chaleur dans sa réplique.

Je ne crois pas avoir jamais vu à quoi ressemblait une Ibara aimable.

— Je parle d'un moment précis. Ogi s'est arrêté d'enseigner d'un coup et il a marché jusqu'à la fenêtre pour lever les yeux vers le ciel. Il est

resté là tout le temps, depuis l'approche jusqu'à la disparition de l'appareil, puis il a fait comme si de rien n'était en riant, en disant un truc du genre « J'aime les hélicoptères », et il a repris son cours.

— Hum, fit Ibara en plissant le visage, fouillant ses souvenirs. — Maintenant que tu le dis, tu as sans doute raison. Il me semble bien que c'est arrivé. C'était vraiment Ogi ?

— Oui, c'était lui.

Ouf. Ce n'était donc pas qu'un produit de mon imagination. En revanche, Satoshi continuait d'incliner la tête, à gauche, à droite.

Un exercice pour se délier les épaules, peut-être ?

Il s'arrêta net et finit par intervenir.

— Il y a quelque chose qui cloche.

— Cloche ou pas, je me souviens très bien que c'est arrivé.

— Mais il y a eu une fois où tout un groupe d'hélicoptères des Forces d'autodéfense a survolé notre école en escadrille. C'était un sacré spectacle, et pourtant je ne me souviens pas que M. Ogi ait réagi.

J'avais deux questions.

— Qu'entends-tu par « en escadrille » ?

— En formation.

— Et comment savais-tu que c'étaient les FJA[1] ?

— J'ai du mal à imaginer qui d'autre volerait en formation en V comme ça avec une flopée d'hélicos.

Ça se tient. Il me restait une question.

— Tu es absolument sûr qu'Ogi était là, à ce moment-là ?

[1] Forces japonaises d'autodéfense (FJA) ou sous le terme anglais « JSDF ».

— Je crois que c'était lui, en tout cas. Je me souviens avoir cherché « ATM » dans le dictionnaire quand j'ai vu les hélicoptères et fait le rapprochement... ce qui veut dire que j'étais en cours d'anglais, et que le prof, c'était M. Ogi. Je ne l'avais qu'en anglais.

Je parierais qu'Ibara et Chitanda essayaient de comprendre ce que les hélicoptères pouvaient avoir en commun avec les distributeurs automatiques de billets[2]. Ici, ATM est l'abréviation anglaise de « Anti-Tank missiles », dont sont souvent équipés les hélicoptères militaires. Mais je m'égare.

— Tu n'as pas tort. Si un truc pareil avait survolé l'école, j'imagine bien Ogi courir dehors et danser dans la cour.

— Je ne pense pas qu'il se serait mis à danser, cela dit.

C'était une image.

On voyait qu'Ibara s'efforçait elle aussi de se rappeler ce qu'elle pouvait.

— Oui, je suis presque sûre que c'est M. Ogi qui s'est tout réjoui en voyant l'hélicoptère. Ça remonte... probablement juste après le début de notre première année là-bas.

— Maintenant que tu le dis, je me souviens m'être dit : « Cette école a des profs vraiment bizarres », quand c'est arrivé, commentai-je.

— Mais, comme l'a dit Fuku-chan, je ne me souviens pas qu'il ait réagi à d'autres hélicoptères ensuite.

Juste après le début de notre première année, hein ? Mes souvenirs étaient flous, mais Ibara devait avoir raison. Je ne me rappelais rien de tel par la suite.

Satoshi sembla lui aussi se rappeler quelque chose.

— Tu sais, pourtant, s'il s'agit de M. Ogi, il y a bien plus intéressant : la Légende foudroyante d'Ogi !

— Arrête d'inventer.

[2] DAB (distributeur automatique de billets en français) ou ATM en anglais (Automated Teller Machine).

Je m'étais dit que Satoshi allait nous sortir une histoire à dormir debout, mais, contre toute attente, il avait l'air étonnamment sérieux.

— Non, je suis sérieux. Je n'invente rien. C'est lui qui nous l'a dit.

Il a toujours adoré raconter. Je me tus, et, en retour, il sourit jusqu'aux oreilles et se mit en scène comme s'il s'apprêtait à débiter une épopée.

— Ce qu'il y a avec M. Ogi, voyez-vous... Au début, je n'y ai pas cru non plus. Je ne suis pas sûr que vous réussirez tous à l'admettre même si je vous le dis. Ce n'est pas impossible, mais...

— Viens-en au fait.

— D'après ses propres dires, il a été frappé par la foudre trois fois dans sa vie, à ce jour.

Pour Chitanda, Ogi n'était qu'un inconnu qui adorait les hélicoptères et retirer de l'argent aux distributeurs. Elle avait beau être d'une curiosité sans bornes, il n'y avait aucune raison qu'elle s'enthousiasme pour ça. Elle n'ajouta pas grand-chose à la conversation, mais prit la parole malgré tout.

— Ah bon ? Tu veux dire la foudre, la vraie ? demanda-t-elle en pointant le doigt vers le plafond.

Satoshi acquiesça.

— Oui. Le tonnerre !

Je n'avais jamais entendu cette histoire. Je me tournai en silence vers Ibara. À la manière dont elle secoua légèrement la tête, j'en conclus qu'elle non plus. Les sourcils de Chitanda commencèrent à se froncer de plus en plus.

Allons, tu ne le connais même pas...

— Et à trois reprises, en plus. C'est un miracle qu'il s'en soit sorti, dit-elle. — Le tonnerre lui est tombé dessus comme ça, quand même !

Quel malheur. J'aurais mieux fait de faire comme si je n'avais rien entendu.

— Ce n'est pas comme s'il avait été frappé de plein fouet, mais il a dit que ça l'avait bien amoché. Il a dit qu'une fois, il avait perdu connaissance, je crois. Il en riait, en disant qu'il a encore la cicatrice de brûlure pour le prouver, expliqua Satoshi.

— Je vois... Mais au moins, il est encore en vie. C'est le bon côté, répondit Chitanda.

C'est vrai, être frappé par la foudre peut bel et bien entraîner la mort dans beaucoup de cas. Chez Ogi, je n'avais rien remarqué d'évident. Il était plutôt petit, mais paraissait en pleine forme. Pour quelqu'un qui avait été foudroyé trois fois, parler de « bon côté » relevait de l'euphémisme.

Ça commençait pourtant à me titiller. Foudroyé ? Et, en plus, trois fois ? Est-ce seulement possible ?

La ville de Kamiyama n'était pas connue pour ses orages fréquents, et il n'y avait qu'Ogi qui se serait fait toucher trois fois ? Je n'étais pas en train de traiter Satoshi de menteur. Certes, il enjolivait l'histoire de temps en temps, mais jamais il ne les avait précédées d'un « Je n'invente rien ! »

Alors, c'était Ogi qui mentait ? Peu probable, là encore. Il y a bien des gens qui aimaient exagérer leur malchance, mais dire « J'ai été frappé par la foudre trois fois », c'est... je ne sais pas, trop gros pour être un mensonge.

Une ébauche d'idée commença à se former à force de chercher une explication. Pas une bien réjouissante.

— Satoshi, est-ce qu'il y a de vieux journaux à la bibliothèque ? demandai-je.

Satoshi parut un peu contrarié par ce brusque changement de sujet, mais il répondit tout de même.

— Oui. Il y en a aussi à la bibliothèque du lycée.

— Mhm, mais chez nous, on n'a que des coupures en rapport avec l'établissement, ajouta Ibara.

Ah oui, c'est vrai. J'avais presque oublié qu'Ibara travaillait à la bibliothèque. Quand j'y passais à l'occasion, je la voyais d'ordinaire derrière le comptoir.

Cela n'avait rien à voir avec le lycée Kamiyama, il n'y aurait sans doute pas assez d'informations. Je saisis mon sac.

— J'y vais. Je passe à la bibliothèque. Tu viens ?

Comme je disais cela à Satoshi, il me répondit par un regard méfiant.

— Qu'est-ce qui se passe ? On dirait presque que tu commences à te motiver.

Est-ce que je me motivais ? Je n'irais pas jusque-là. Ça me trottait sérieusement dans la tête, je ne pouvais pas m'empêcher de me sentir...

— Je suis curieux.

À l'instant où je marmonnai cela, j'eus l'impression que l'atmosphère autour de moi changeait. Non, elle avait bel et bien changé. Satoshi se couvrit la bouche des mains, et Ibara fit une tête comme si elle venait d'avaler quelque chose de trop acide.

Satoshi se mit à gesticuler et lança :

— Houtarou ? C'est bien toi ? Oreki Houtarou ? Tu n'as pas été pris par des extraterrestres, hein ? Ou bien Chitanda t'aurait-elle possédé ?

— Je suis juste là, vous savez, intervint Chitanda.

— À ta place, je rentrerais tout de suite, Oreki. File droit chez toi et repose-toi. Enveloppe-toi bien au chaud et je suis sûre que demain ça ira mieux, enchaîna Ibara.

...C'était donc si étrange, que je fasse quelque chose d'aussi spontané ? Je dirais que c'était aussi spontané que la respiration spontanée, honnêtement. Je n'avais aucune idée de l'heure de fermeture de la bibliothèque, mais j'avais des doutes quant à une ouverture 24 heures sur 24. Ce serait ennuyeux si elle était fermée à mon arrivée. Je vais me passer d'inviter cette bande d'impolis et régler ça rapidement.

Alors que je me levais pour faire exactement cela, quelqu'un d'autre se leva au même instant. C'était Chitanda.

— Oreki-san, tu es curieux, n'est-ce pas ?!

— On peut dire ça, oui.

— Tu vas essayer de trouver la réponse ?

— Il y a une chance de ne rien dénicher, mais c'est sans doute notre meilleure piste.

— Je suis curieuse, moi aussi !

M...mais qu'est-ce que...?

Chitanda se rua en bousculant tables et chaises pour me rejoindre à toute vitesse. Elle s'arrêta à un mètre de moi environ, et ses yeux noirs se plantèrent dans les miens.

— Penser qu'il existe quelque chose capable de piquer ton intérêt, Oreki-san... Je veux savoir ce que c'est ! Je suis curieuse !

Oh.

J'oubliais à quel point c'était une plaie celle-là.

Apparemment, Satoshi devait finir ses devoirs, il ne se joignit pas à nous. Cela dit, ce n'est pas comme si j'allais m'en trouver dévasté s'il n'avait pas pu venir de toute façon. Honnêtement, ç'aurait été d'une grande aide si Ibara avait pu venir, puisqu'elle travaillait au sein de la bibliothèque du lycée, mais nous n'étions pas assez proches pour nous demander ce genre de service.

Il n'y avait donc que Chitanda qui attendait près du portail du lycée.

C'était le moment où la plupart des élèves achevaient leurs activités de club. En uniforme, ils s'entassaient devant l'entrée, s'écoulant vers le dehors depuis ce lycée saturé de clubs, et la file n'en finissait pas.

Les membres des clubs sportifs étaient encore sur le terrain, mais on aurait dit que, pour l'essentiel, les choses touchaient à leur terme. Je voyais des filles du club d'athlétisme portant des haies sur l'épaule et des garçons de l'équipe de base-ball ramasser les différentes bases en faisant le tour du diamant.

J'allais toujours au lycée à pied, mais Chitanda avait un vélo. À proprement parler, elle n'attendait pas : je la vis pédaler nonchalamment depuis le parking à vélos derrière le bâtiment.

— On y va, alors ?

En l'entendant, quelque chose me frappa.

À cette heure, des élèves rentraient chez eux dans un flux qui s'étendait à perte de vue tout autour de nous. Pour que Chitanda et moi allions ensemble à la bibliothèque, elle devrait descendre de vélo et le pousser au milieu de la foule. J'imaginai la scène. Ce serait probablement impossible. Rien d'étonnant.

— Passe devant.

Chitanda me jeta un coup d'œil.

— Tu peux monter... dit-elle.

Moi, assis derrière Chitanda pendant qu'elle pédale... J'imaginai la scène.

Là, c'était absolument impossible.

À bien y réfléchir, elle n'avait aucune raison d'attendre ici au départ. Si elle voulait savoir ce que j'allais chercher, mieux valait se retrouver directement à la bibliothèque. Plutôt que de me contenter de lui redire de passer devant, j'allais lui donner de quoi commencer. Elle se mit à pédaler. Je réfléchis un instant, puis l'appelai :

— Hé, Chitanda.

— Oui ?

Toujours droite sur le vélo, elle s'immobilisa et tourna les épaules pour me regarder.

— Quand tu seras à la bibliothèque, vérifie si on peut rechercher les vieux journaux de façon électronique. Si oui, tu peux chercher des articles qui mentionnent le nom de Masakiyo Ogi ?

— Compris. À tout à l'heure, alors.

Je la regardai s'éloigner en pédalant, et je ne pus m'empêcher de me dire que le vélo ne lui allait pas vraiment. Cela dit, aussi féminine soit-elle, ce n'est pas pour autant que je l'imaginais en calèche ou en pousse-pousse...

Je me fondis à nouveau dans le flot des élèves qui quittaient l'école. Si je marchais trop lentement, je ferais attendre Chitanda. Courir jusque-là irait bien sûr à l'encontre de ma politique d'économie d'énergie, mais hâter un peu le pas ne pouvait pas faire de mal.

Je baissai les yeux vers mes pieds en accélérant. La bibliothèque municipale n'était pas très loin de mon itinéraire habituel : il me suffisait d'un petit détour. C'était un chemin auquel j'étais déjà bien accoutumé, le long de la rivière. Parfois, les jours de pluie, je contournai pour passer par la rue commerçante couverte, mais la plupart du temps, j'allais et venais par cette voie. La foule qui s'était d'abord formée à la sortie du lycée s'éclaircissait peu à peu. Certains rentraient chez eux, d'autres allaient au cours du soir, et ainsi de suite. Finalement, je fus le seul élève de Kamiyama en train de longer la rivière.

Un peu fatigué d'avoir marché si vite, je relevai le menton. J'aperçus une petite voiture qui arrivait derrière moi et me décalai sur le bord de la route. En regardant enfin devant, je vis, comme toujours, la silhouette familière de la chaîne enneigée des Kamikakiuchi, dressée au loin en une longue ligne.

La ville de Kamiyama se trouvait au pied de cette chaîne de montagnes. Quand on quitte la ville, en voyage scolaire, par exemple, on se rend compte que les montagnes se prolongent comme un écran immense, et cela inspire à la fois un sentiment de liberté et une certaine inquiétude. La chaîne, avec sa crête la plus élevée culminant à trois mille mètres, empêche même l'atmosphère de passer, et le temps de part et d'autre s'en trouve complètement différent.

Il paraît en tout cas. Je ne l'ai jamais constaté par moi-même. C'est ce qui était écrit dans un manuel que j'ai lu un jour, et ma sœur en disait autant.

Ma sœur aussi, du genre à parcourir tout le Japon et le monde en lançant un simple « je sors un moment », s'était rendue d'innombrables fois dans la chaîne qui se dressait devant moi. Parmi les nombreuses choses qu'était Tomoe Oreki, la randonneuse n'en faisait apparemment pas partie. Je suis à peu près sûr qu'elle s'était contentée de vaincre la moitié la plus facile de la chaîne, avec des altitudes pour débutants autour de deux mille mètres.

On m'y avait emmené une fois également, à l'école primaire. Inutile de dire que la randonnée est l'antithèse de ma politique d'économie d'énergie. Je ne remettrai sans doute jamais les pieds sur une montagne.

Il restait encore un peu de temps avant le soir. Ce n'est pas que j'avais oublié Chitanda, mais je pris une seconde pour contempler la ligne montagneuse dont j'aurais dû être las depuis longtemps.

Ce n'était pas un hasard si j'avais l'esprit tourné vers la chaîne des Kamikakiuchi. Me remarquant en entrant dans la bibliothèque, Chitanda s'approcha sur la pointe des pieds et me tendit une feuille imprimée.

— J'ai trouvé des informations sur Ogi-san.

Elle n'avait pas vraiment besoin de me l'imprimer. Je crois que les copies coûtaient 10 yens la page, alors je pêchai une pièce de 10 yens dans mon portefeuille et la lui tendis.

Elle l'accepta en silence.

Ce que Chitanda avait trouvé, c'était un article de journal de l'an dernier.

« Embellissement des sentiers de la chaîne des Kamikakiuchi »

L'embellissement du sentier du mont Abumi, organisé par le club de randonnée de Kamiyama, a commencé le 26. Onze membres, dont des bénévoles, ont participé au ramassage des déchets sur le sentier et dans les environs.

Masakiyo Ogi (39 ans), président du club de randonnée de Kamiyama, a commenté : « Avec la popularité croissante de la randonnée ces dernières années, de plus en plus de marcheurs ne prêtent pas attention à la manière dont ils traitent leur environnement. J'aimerais que chacun se rende compte de l'impact de ses mauvaises manières sur la montagne. »

— Je vois que M. Ogi était un randonneur, dit Chitanda.

Mon expression s'assombrit sans doute un peu, car elle me dévisagea avant de reprendre :

— Hum... quelque chose ne va pas ?

— Pas vraiment. Tu as fouillé tous les vieux articles ?

— Je n'ai pas pu remonter au-delà de cinq ans, mais on peut en faire la demande au guichet, là-bas.

En disant cela, elle paraissait un peu moins sûre de ma réaction.

Apprendre qu'il avait été frappé trois fois par la foudre m'avait fait réfléchir... Était-ce seulement possible que cela arrive sur terrain plat ?

J'imagine, oui. On entend des histoires de gens, un peu partout dans le monde, ayant survécu après avoir été frappés des dizaines de fois. J'ai pourtant suivi une autre piste de réflexion, et il semble que j'aie visé juste. Cela dit, j'aurais vraiment préféré me tromper. Tout en pensant cela, je m'approchai du guichet.

— Excusez-moi, je cherche un article de journal, demandai-je à la jeune femme aux lunettes à monture argentée assise là, devant un ordinateur.

— Très bien. Que cherchez-vous ?

Je demandai un article de l'année où j'étais entré au collège, quelque part entre avril et mai. Le cliquetis des touches se poursuivit sans interruption un moment. Sans regarder ni le clavier ni l'écran, elle gardait les yeux tournés vers moi en tapant.

— Vous avez des mots-clés ?

Je réfléchis une seconde.

— Essayez « bloqués ».

Sans demander pourquoi ni changer d'expression, elle entra le terme dans l'ordinateur.

Je me demandai si elle était bibliothécaire. Avant, je pensais que tous ceux qui travaillaient dans une bibliothèque l'étaient. Il y a quelque temps, pour une raison quelconque, Ibara découvrit cette façon de voir les choses et s'en est moquée. Qu'elle fût bibliothécaire ou vacataire, en tout cas, elle était efficace. Presque aussitôt, elle avait une liste d'articles correspondant à ma demande.

— Il y en a douze. Voulez-vous affiner la recherche ?

— Ce n'est pas énorme. Pourriez-vous simplement me les montrer, s'il vous plaît ?

La jeune femme tourna l'écran vers moi. La base de données ne contenait manifestement pas les articles eux-mêmes, mais servait seulement à les retrouver. Seuls les titres s'affichaient, mais, parmi eux, je repérai des mots qui confirmaient mes soupçons.

— « Des randonneurs bloqués dans la chaîne des Kamikakuchi, recherches au point mort »

— ...Ça date du 9 mai. Le journal est indiqué juste ici. Allons le chercher, dit Chitanda.

Sa voix n'avait rien de léger.

Chitanda n'avait jamais été douée pour comprendre. Même si moi je comprenais, même si Ibara comprenait, même si Satoshi comprenait, il arrivait bien trop souvent que Chitanda reste dans le vague. D'après son ton, toutefois, on pouvait sans doute supposer qu'elle avait déjà compris ce qui s'était passé. Je la suivis en silence, la laissant ouvrir la marche.

Même sans aide, chercher un article ne prenait pas très longtemps quand on connaissait la date. À peine une minute plus tard, nous l'avions trouvé. C'était l'édition du matin du vendredi 9 mai.

La raison pour laquelle le professeur d'anglais du collège Kabuyara, M. Ogi, avait dit qu'il aimait les hélicoptères venait probablement de ce qui s'était passé ce jour-là.

L'article disait ceci :

Deux membres du club de randonnées de Kamiyama signalés bloqués
Le 8, les autorités de Kamiyama ont été informées que Kouichi Tawarada (43 ans) et Isao Muraji (40 ans) ne sont pas revenus de leur randonnée à l'heure annoncée prévue. Tous deux sont membres du club de randonnée de Kamiyama et seraient partis sur le mont Shikoro, dans la chaîne des Kamikakiuchi. Une équipe de secours a été dépêchée, mais les recherches sont au point mort en raison du mauvais temps dans la zone. Les autorités préfectorales ont mis à la disposition de la police locale un hélicoptère de secours, et une reconnaissance aérienne est prévue dès amélioration des conditions météorologiques.

— Ce qui veut dire... quoi ?

Chitanda savait sans doute déjà l'essentiel. Elle ne voulait juste pas avoir à le dire. Tout cela venait de moi, alors je me devais de répondre.

— Qu'en réalité, Ogi n'aimait pas particulièrement les hélicos.

Il y avait plus de monde que je ne l'aurais cru à la bibliothèque, en début de soirée. Je voyais des enfants et des personnes âgées, des élèves de Kamiyama en uniforme comme nous, et même des jeunes qui semblaient venir d'autres établissements. Dans une bibliothèque, parler doucement est de mise. Je baissai donc un peu la voix.

— Ogi a été frappé trois fois par la foudre. C'est sans doute vrai, mais je ne voyais pas bien comment c'était arrivé, puisqu'il n'était qu'un professeur d'anglais de collège. Alors j'ai réfléchi autrement : et s'il allait souvent dans des endroits où la foudre tombe plus fréquemment ?

— À la montagne, tu veux dire, répondit Chitanda.

— Oui. Je me suis dit : et si Ogi n'était pas seulement professeur, mais aussi randonneur ? C'est là que j'ai tout de suite fait le lien et compris le sens de ce « j'aime les hélicoptères » l'autre jour. Je n'avais pas envie d'y croire, c'est pour ça que je suis venu vérifier.

Et nous avons maintenant sous les yeux un article d'époque, un article sur deux membres de son club de randonnées bloqués.

— Pourquoi Ogi s'est-il avancé jusqu'à la fenêtre pour regarder l'hélicoptère, ce jour-là ? Parce que cet hélicoptère avait une signification particulière. Je me suis dit que l'appareil qui survolait la ville comptait d'une façon ou d'une autre pour lui. Pour préciser, il avait absolument besoin de savoir si l'hélicoptère pouvait voler ou non. C'est pour ça que, lorsqu'il a entendu le bruit de l'appareil, il est allé le voir lui-même, immédiatement, sans même réfléchir.

Il était impossible de tirer quoi que ce soit du simple fait qu'un professeur d'anglais s'intéressait aux hélicoptères.

Si, en revanche, on remplaçait « professeur d'anglais » par « randonneur », les hypothèses se multipliaient. Sans compter que la ville de Kamiyama abritait la chaîne des Kamikakiuchi, dont l'arête maîtresse culminait à trois mille mètres. Si l'on se demandait pourquoi un randonneur se soucierait à ce point de savoir si un hélicoptère pouvait voler, n'importe qui aurait vite des idées. Ce qui reliait la randonnée et les hélicoptères, c'était la prise de vues aériennes et le transport. Si ce n'était ni l'un ni l'autre... il ne restait que les secours.

La voix de Chitanda n'était elle aussi qu'un chuchotement, même si j'avais le sentiment que ce n'était pas uniquement parce que nous étions dans une bibliothèque.

— Cet article dit que le 8, le temps était exécrable, donc les hélicoptères n'auraient pas pu voler.

— C'est ça.

Je ne dis rien de plus. Elle l'avait sans doute compris elle aussi. Je n'allais pas dire des banalités.

Ce qu'Ogi voulait savoir, c'était probablement si l'hélicoptère en alerte de la police de la ville de Kamiyama avait pu décoller jusque-là-bas. En classe, tandis qu'il apprenait l'alphabet à des élèves de cinquième, il se demandait si, là-bas, au loin, la chaîne des Kamikakiuchi s'était dégagée. Si le temps s'éclaircissait, l'hélicoptère volerait. S'il volait, alors les deux personnes coincées auraient davantage de chances d'être sauvées.

— Ce qu'il a dû ressentir...

Quand Chitanda murmura cela, je me revis, une fois encore, trois ans plus tôt.

Ogi s'était précipité à la fenêtre, et lorsque le bruit de l'hélicoptère s'était enfin éteint au loin, il était revenu à son bureau. « J'aime les hélicoptères », avait-il prétexté. Je crois me souvenir de l'expression qu'il avait alors. Peut-être que ma mémoire me trompe.

— Je ne sais pas ce qu'il ressentait, mais je suis presque sûr qu'il souriait.

C'était peut-être seulement parce qu'il se trouvait devant ses élèves.

Dans le journal paru deux jours après celui-là, on annonçait que l'on avait enfin retrouvé les dépouilles des deux membres portés disparus.

C'est l'hélicoptère de la police qui les avait découverts.

Quand nous avons quitté la bibliothèque, le soleil se couchait déjà, sans surprise. Ce n'avait été qu'un léger détour pour moi, mais Chitanda et moi habitions à des endroits opposés. Nous sortîmes par l'entrée, et alors que je me préparais à lui dire au revoir, Chitanda se décida soudain à parler.

— Euh...

— Hmm ?

Elle se tourna vers moi.

Sa tête semblait s'abaisser, presque imperceptiblement.

— Puis-je te demander quelque chose ?

— Vas-y.

— Pourquoi étais-tu curieux ?

Ça, hein ? Je souris malgré moi d'un air un peu amer.

— C'est si étrange que je fasse preuve de spontanéité, comme ça ?

— Je suppose que oui, dit Chitanda en souriant. — Ce n'est pas ton genre.

— Disons que, « si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas », après tout.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire.

Elle venait d'écarter net ma devise habituelle. Elle continua, un peu incertaine :

— Oreki-san, tu fais tant de choses pour les autres. Tu m'as aidée d'innombrables fois aussi. Mais tu ne t'inquiètes jamais des choses qui te concernent. Alors pourquoi, aujourd'hui précisément, as-tu voulu éclaircir un doute te concernant... ? Je suis désolée, je ne peux pas m'en empêcher. Je suis tellement curieuse.

J'ai eu l'impression qu'elle se trompait sur un point, et lourdement.

Mais j'avais aussi le sentiment qu'il me faudrait un moment pour dissiper ce malentendu. Il commençait à faire nuit. Je choisis de faire simple et de répondre seulement à sa question.

— Quand j'ai entendu l'histoire de la foudre, j'ai fait dans ma tête une déduction malheureuse.

— Oui, c'est ce que tu m'as dit.

— Si cette déduction était juste, je devais, à partir de là, faire plus attention. C'est pour ça que je suis venu vérifier ici.

S'il s'était agi d'une enquête compliquée sur une semaine, ç'aurait été autre chose. Mais si la réponse tenait à fouiller de vieux journaux, ce n'était pas vraiment un problème. Et j'avais même eu de l'aide.

Chitanda paraissait toujours ne pas bien comprendre.

— Faire attention ?

— Maintenant que je connais l'incident, je ne peux pas raconter n'importe quoi sur le fait qu'Ogi aime les hélicoptères. Ce serait déplacé. Donc oui, je dois faire plus attention, répondis-je d'un ton détaché.

Pourtant, sans raison apparente, les grands yeux de Chitanda s'ouvrirent tout ronds. On aurait dit qu'elle était totalement saisie. Par réflexe, je me demandai si je n'avais pas laissé échapper une bêtise. J'essayai de préciser ma pensée.

— Par « déplacé », je veux dire qu'on risquerait de parler sans connaître toute l'histoire. Mais je ne reverrai sans doute jamais Ogi... alors, en vérité, c'est moi qui ne sais pas ce que je raconte.

— Oreki-san, c'est tellement... lâcha soudain Chitanda.

Ses lèvres se mouvèrent comme si les mots s'emmêlaient puis elle me fixa d'un air absent. Ce qui finit par sortir se réduisit à une seule phrase.

— Je n'arrive pas vraiment à le dire.

Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle essayait de me dire. Enfin, si elle ne parvenait pas à l'exprimer, je ne pouvais pas l'entendre non plus.

— Bon, à plus. Merci pour ton aide.

— Je t'en prie. Au revoir.

L'échange fut bref. La maison de Chitanda était loin. Même avec un vélo, il ferait nuit noire quand elle arriverait. C'était elle qui avait voulu venir, mais malgré tout, je me sentais un peu coupable. Je lui devais en devait une.

Sur le chemin du retour, je levai soudain les yeux devant moi.

La chaîne des Kamikakiuchi était déjà entièrement engloutie par l'obscurité.

Chapitre 4

Notre titre légendaire

1

Quel a bien pu être le premier manga que j'ai lu ? C'était à un âge si tendre que je n'en serai jamais certaine, quels que soient les titres qui me reviennent. Tout ce dont je me souviens avec chaleur, c'est à quel point j'étais absorbée.

Dans le séjour de la maison, il n'y avait qu'une seule étagère, et sur cette étagère ne reposaient que des encyclopédies et des anthologies littéraires couvertes de poussière, que je ne me souviens pas avoir jamais vues hors de leurs boîtiers. Aucun manga. Ma première expérience, je la dois à ma tante, la sœur de ma mère. Elle vivait dans une maison de tôle sommaire, aussi grossière qu'inhospitalière, mais où s'alignaient des bibliothèques vertigineuses, pleines à craquer de livres, dont la moitié, à peu près, étaient des volumes de manga de toutes époques.

C'était devenu mon rituel quotidien. Après l'école primaire, je déposais mon petit cartable à la maison et je filais aussitôt chez ma tante, où je lisais des mangas jusqu'à l'heure du dîner. Chaque fois que je venais, ma tante, l'exact opposé de ma mère, me souriait, me tapotait la tête en disant : « l'accro aux mangas Maya-chan est encore là ! », puis me laissait à mes occupations. Avec le recul, elle avait sans doute relégué tout en haut, hors de portée des bras d'une écolière, les mangas aux scènes peu convenables.

Le tournant est venu en troisième année de primaire. Autant que je m'en souvienne... je venais d'achever « Phénix », d'Osamu Tezuka. C'était peut-être en fait « Wild 7 » ou « Avaler la Terre », mais en tout cas, je lisais, les yeux rivés aux pages, comme toujours, quand ma tante entra à l'improviste et me proposa une collation.

Enfant, je mangeais peu, aussi s'abstenait-elle d'ordinaire de me donner quoi que ce soit qui puisse me couper l'appétit pour le dîner. Mais ce jour-là, on lui avait offert une pastèque de belle qualité et elle voulait visiblement que j'y goûte moi aussi.

« Prends de la pastèque, toi aussi, Maya-chan », me dit-elle. J'ai honte de le dire, mais je n'en ai gardé aucun souvenir de goût. Ce qui m'est resté, en revanche, c'est une phrase qu'elle a prononcée, l'air de rien, pendant que nous grignotions.

« Les livres, sont une chose étrange, tu ne trouves pas ? Peu importe qui nous sommes, n'importe qui peut en écrire... »

Je n'ai aucune idée de ce qui lui avait inspiré cette réflexion. Peut-être parlait-elle du fait que, quand conduire une voiture ou manier des machines exige un permis, écrire un livre, lui, est à la portée de tous. Mais avec cette seule phrase, quelque chose d'incroyable me frappa.

Je vois... Rien n'empêche quelqu'un comme moi de dessiner des mangas.

À peine l'avais-je compris que les vannes s'ouvrirent : dès le soir même, je me suis mise à dessiner. Je n'avais jamais eu d'aversion pour le dessin en soi et, qui plus est, j'obtenais souvent la note maximale au cours d'arts plastiques. J'en étais certaine : moi aussi, je pouvais dessiner des mangas ! Combien de temps a-t-il fallu pour que cette confiance s'effondre ? Dix minutes ? Quinze ? Quand je revois aujourd'hui les horreurs que je traçais alors, j'en pleurerais.

Sur le moment, c'était si frustrant, si pathétique... Les mots « Ce n'était pas censé être comme ça » se formaient derrière mes dents serrées. Je me maudissais à demi-mot tandis que des larmes tombaient sur la feuille, et, pour finir, ma résolution se durcit dans un dernier sanglot de rage.

Depuis ce jour, je n'ai cessé de dessiner, sans relâche.

Le magazine mensuel de manga La Shin était à l'origine vendu comme un supplément de son homologue, Shin Soh.

Son nom venait, paraît-il, d'une onomatopée japonaise évoquant un grand silence, mais le contenu s'en est finalement beaucoup écarté. À la différence de Shin Soh, essentiellement shônen, La Shin était plus neutre, ou, pour le dire autrement, c'était un magazine qui semblait accueillir quiconque aimait les mangas, quel que fût son âge. Il existe pas mal de magazines que je n'hésiterais pas à estampiller « Pour tous les amateurs de manga ! », mais La Shin, en particulier, ne visait pas un créneau précis, je suppose, et elle ne publiait en général rien de trop difficile à adopter pour le lecteur moyen. Même si je n'avais ni l'argent de poche ni le temps pour lire tous les magazines de prépublication de manga à leur sortie, je veillais au moins à acheter sans faute, chaque mois, le dernier numéro de La Shin, le jour de parution, le 18.

Comme beaucoup d'autres, La Shin acceptait les envois de manuscrits et décernait un prix de découverte appelé le Prix du Nouveau Monde. Il était attribué quatre fois par an et, en plus de l'œuvre sélectionnée, publiée dans le numéro du mois, une vingtaine de candidats retenus voyaient leur titre mentionné à l'honneur, assorti d'un bref commentaire.

Le dimanche 18 février était d'un froid mordant. Il neigeait sans relâche au point que la ville s'en trouva ensevelie. L'écharpe rabattue sur les oreilles et couverte de la tête aux pieds de vêtements contre le froid, je me dirigeai vers la librairie Kobundo, au bord de la nationale. Même moi, je n'avais pas vraiment envie de mettre le nez dehors un jour à risques pareil, mais c'était pour le dernier numéro de La Shin, après tout. Cela dit, ce n'est pas parce que j'achetais le magazine tous les mois que je devais forcément l'obtenir le jour même de sa sortie. Sauf que le numéro de mars, aujourd'hui, c'était une autre affaire.

J'avançai à pas pesants dans la neige jusqu'aux chevilles, et, quand j'atteignis Kobundo, le trajet m'avait pris cinq fois plus de temps que d'ordinaire, je m'accordai une seconde pour inspirer à fond l'air tiède de l'intérieur. J'époussetai soigneusement chaque pan de mes vêtements pour en ôter la neige et, certaine de ne mouiller aucun livre par mégarde, je me dirigeai vers le présentoir des magazines de prépublication. Du point de vue du résultat, tous mes efforts furent vains.

Le dernier numéro de La Shin n'était pas encore arrivé.

D'après un employé du magasin, les livraisons étaient parfois avancées ou retardées d'un jour si la date de sortie officielle tombait un dimanche. Je n'y pouvais rien, il ne me restait qu'à rentrer chez moi en traînant les pieds.

Le lendemain après les cours, j'avais réussi à me faire remplacer à la bibliothèque par un de mes amis et j'avais quitté le campus au plus vite, sans passer ni par le club de manga ni par le club de littérature classique. Je courus aussi vite que je pus le long des trottoirs déneigés et finis par me précipiter au Kobundo. Je saisis un numéro de La Shin, ficelé avec une cordelette en plastique pour empêcher qu'on le lise avant achat, le serrai contre ma poitrine qui battait la chamade et me dirigeai vers la caisse. J'avais déjà vu la fille derrière le comptoir et, de sa voix douce habituelle, elle me demanda :

— Voulez-vous un sac ?

— Oui, s'il vous plaît, répondis-je en avalant péniblement ma salive.

— Voulez-vous que je vous coupe la ficelle ?

Les joues en feu, je me demandai ce qu'elle pouvait bien penser de moi. Son expression n'ayant pourtant rien d'inhabituel, je répondis :

— Oui.

Elle prit alors des ciseaux et coupa la ficelle.

Je sortis avec le sac et en tirai aussitôt le magazine. Peu de gens devaient commencer à lire leur achat sitôt sortis de la boutique. Un peu inquiète à l'idée d'être vue par une connaissance, je feuilletai les pages.

Lauréat du 14e Prix Nouveau Monde : « Contre-attaque des tanuki », de Mamoru Mamiana.

Je n'avais jamais entendu ce nom. J'espère que c'est bien.

Je regardai les autres sélections remarquables. Chacune avait droit à une case reproduite dans le magazine, mais pas celle que je cherchais… Autrement dit, la mienne n'avait pas été retenue.

Je levai les yeux vers le ciel d'hiver sans nuages. Le souffle de mon long soupir blanchit dans l'air.

Les prix de participation revenaient à... Ichitarou Tasaka, MILULU, Kinsuke Shôda, Satô Georgia, Kaoru Yajima, Kazuru Ihara, Enma Haru...

— Attends, mais...

Un son étrange s'échappa de ma bouche. Un homme qui entrait dans la boutique me jeta un coup d'œil en coin, mais je n'éprouvai pas la moindre gêne.

— C'est... pas vrai...

Kazuru Ihara[1] ! « L'Île et la Tour ! »

C'était publié ! Mon histoire avec mes dessins était publiée sous mon nom de plume dans le numéro de mars de La Shin.

Je refermai le magazine puis, tremblante, l'ouvris une seconde fois. C'était peut-être une erreur, me dis-je. Peut-être qu'en l'ouvrant de nouveau, le contenu changerait.

Mais non.

[1] Kazuru Ihara » est une référence au célèbre poète et romancier de l'époque d'Edo, Saikaku Ihara (1642-1693), qui partage son nom de famille, bien que la prononciation soit différente.

2

C'était un lundi ensoleillé de mai, et je me rendis à la bibliothèque du lycée après la fin de l'appel. J'appartenais au club de manga, au club de littérature classique et au Comité de bibliothèque, et même si d'ordinaire je n'y travaillais que le vendredi, le lundi était consacré à la formation des nouveaux arrivés en avril. Je me dis donc que m'occuper des retours était la moindre des choses. J'avais tout rangé sans encombre, mais il restait encore un peu de temps dans la journée. Je pensai aller faire un tour du côté du club de manga, puis, finalement, je gagnai l'extrémité du quatrième étage du bâtiment spécial, vers le club de littérature classique.

En faisant coulisser la porte de la salle de cours de géologie, je fus immédiatement accueillie par des voix familières et enjouées.

— Hé, Mayaka ! Parfait timing. Viens voir ça.

En voyant Fuku-chan au centre de la pièce me faire signe de la main, je sentis ma bouche se courber d'elle-même en un sourire.

Tous les élèves de première étaient là, mais on dirait que les seconde ne s'étaient pas montrés aujourd'hui. Satoshi Fukube et Eru Chitanda (Fuku-chan et Chi-chan) étaient assis côte à côte, penchés sur une sorte de brochure dépliée sur leurs tables. Oreki occupait une place un peu à l'écart, le regard perdu vers la fenêtre, l'air renfrogné.

— Oui ? Qu'est-ce que c'est ?

Je posai mon sac sur une table voisine et les rejoignis.

Chitanda me présenta la brochure, le visage illuminé d'un large sourire.

Sur la couverture, on lisait « Résultats du concours des fiches de lecture de la ville de Kamiyama ».

— Ça date d'il y a quatre ans, mais je suis tombée dessus en rangeant ma chambre hier. Je l'ai ouvert par curiosité et j'y ai vu un nom auquel je ne m'attendais pas, dit Chi-chan.

Elle ouvrit les pages de ses doigts fins, et je regardai le contenu :

1er prix : « Mes impressions sur l'Oiseau bleu, par Ami Kojima »

2e prix : « Mes impressions sur Salamandre, par Jirô Miyama »

3e prix : « Mes impressions sur « Cours, Melos ![2] » par Houtarou Oreki »

Quatre ans plus tôt, cela signifiait que nous étions en première année de collège à l'époque.

— Mayaka-san, tu étais dans la même classe qu'Oreki-san, non ? demanda Chi-chan.

Oui. Aussi regrettable que ce fût, j'avais été dans la même classe que lui tout le primaire et le collège, et je me souvenais vaguement qu'il avait reçu un prix à un concours de lecture. Je n'avais toutefois jamais lu sa copie. J'ignorais que cela avait été consigné dans une brochure.

— Melos, hein. On ne dirait pas un sujet qu'Oreki choisirait.

— Allons, Mayaka. Tu penses vraiment qu'Oreki choisirait de lui-même une histoire d'amitié pareille ? C'était sans doute un sujet imposé, dit Satoshi.

Chitanda réfléchit un instant, puis se mit à parler.

— En deuxième année de collège, je suis presque sûre qu'on m'a fait lire « Le petit roi Décembre » d'Alex Hacke pour la fiche de lecture des vacances d'été.

Maintenant qu'elle le disait, j'avais l'impression d'avoir dû lire le même.

Nous posâmes tous les trois nos yeux sur Oreki en même temps.

[2] C'est une nouvelle extrêmement célèbre du tout aussi renommé Osamu Dazai (1909-1948)

Il détourna le regard, puis, cédant au silence, poussa un léger soupir avant de se retourner vers nous.

— C'était un des livres recommandés à la bibliothèque... Et puis, il était court.

Ah. Ça se tenait si c'était pour ça.

Fuku-chan sourit avec délice, visiblement aux anges.

— Enfin bref, Mayaka. Cette fiche de lecture est une petite merveille, tu vois. Ça m'a presque tiré des larmes. On imagine très bien le petit Houtarou en train de l'écrire.

— J'ai été, moi aussi, très fascinée, ajouta Chi-chan en opinant. — Je ne pourrais jamais écrire quelque chose comme ça.

À les entendre à ce point, la curiosité me prit un peu, mais je me dis que j'allais au moins en parler à Oreki d'abord.

— Je peux ?

Il me regarda avec la mine sombre, quelque peu contrarié, mais répondit :

— Ce n'est pas comme si cette brochure m'appartenait.

Au lieu de répondre simplement « Je ne veux pas », il fit valoir que c'était une information publique, même si ça ne lui plaisait pas, et laissa entendre qu'il ne pouvait pas dire non... Décidément, il n'avait pas changé. Je remerciai Chi-chan et pris la brochure avec joie.

L'original devait être manuscrit, mais il avait été composé en caractères d'imprimerie pour la brochure.

Mes impressions sur « Cours, Melos ! »

Houtarou Oreki

J'ai lu « Cours, Melos ! ». C'était intéressant. J'ai été content que Melos puisse sauver Selinuntius. J'ai aussi été content que le roi Dionys change d'avis. J'ai pensé qu'il serait bien que ce changement dure longtemps.

À l'origine, Melos n'avait nul besoin de courir. Son village et le château n'étaient séparés que de dix lis chinois, soit quarante kilomètres à l'échelle d'aujourd'hui, donc même à pied, cela ne lui aurait pris qu'une dizaine d'heures. S'il avait couru au début, c'était pour se forcer à couper les liens avec sa maison. En étant assez éloigné du village, il se remit à marcher normalement.

En revanche, à la fin de l'histoire, il dut courir de toutes ses forces pour deux raisons. La première, parce que le pont fut emporté par les fortes pluies de la veille. La seconde, plus pressante, parce qu'il fut attaqué par des bandits. Bien qu'entièrement encerclé, il réussit à en terrasser au moins quatre et à s'échapper. Je l'ai trouvé très fort. Une personne ordinaire n'en serait pas capable. Mais à cause de l'épuisement, il s'endormit. Melos dut ainsi courir pour arriver à temps.

Melos n'avait rien de précieux sur lui. Non seulement il dit dès le début : « Je n'ai rien sur moi, à part ma vie », mais cela devait se voir à l'œil nu. Que cherchaient donc les bandits ? Ils y répondirent eux-mêmes. Quand Melos leur dit : « Je n'ai rien sur moi, à part ma vie », ils répliquèrent : « C'est justement cette vie que nous voulons ! » Ce n'étaient, à proprement parler, pas des bandits, mais des assassins. Des assassins faibles, certes. Quant à savoir qui avait commandité l'assassinat, Melos dit lui-même : « Dans ce cas, c'est le roi qui a dû l'ordonner », et les assassins ne répondirent pas. Je trouvai très bien de leur part de ne pas trahir leur commanditaire.

La question est la suivante : Melos avait-il raison de supposer que c'était le roi qui avait lancé des assassins à ses trousses ?

Je ne le pense pas. Quel que soit celui qu'on imagine vouloir la mort de Melos, la seule personne que cela ne pouvait absolument pas être, c'est le roi.

Le roi Dionys n'avait foi en personne, il ne croyait donc pas du tout que Melos reviendrait. C'est précisément parce qu'il pensait que cela n'arriverait pas que le choc de voir Melos revenir provoqua chez lui un tel revirement. Il n'y a pas de monde où quelqu'un persuadé que Melos ne reviendra pas, enverrait en plus des assassins pour empêcher ce retour.

Qui les a donc envoyés ? Qui se serait réjoui de voir les assassins réussir à tuer Melos ?

Essayons d'imaginer ce qui se serait passé si l'assassinat avait réussi. Sans l'arrivée de Melos avant le coucher du soleil, Selinuntius aurait été exécuté, et le roi, l'air attristé, se serait exclamé : « Voilà exactement pourquoi on ne peut pas faire confiance aux gens. »

Si l'on avait découvert ensuite le cadavre de Melos, on aurait appris que le roi avait exécuté un homme alors même que celui qui devait arriver avait été tué par des brigands de grand chemin. Les sujets du roi auraient beau le craindre, au fond, ils auraient blâmé sa décision. Si, au contraire, le corps de Melos avait été dissimulé avec soin et n'avait jamais été retrouvé, le roi aurait continué de croire, comme il s'y attendait, que Melos s'était enfui. Il aurait perdu l'occasion de croire en autrui et poursuivi les exécutions, détruisant la nation un peu plus de l'intérieur.

En somme, si Melos avait été assassiné, le pays en aurait pâti, quoi qu'il se fût passé ensuite. Vu sous cet angle, celui qui a envoyé les assassins devait être quelqu'un qui ne voulait à aucun prix que le roi se réforme grâce au retour de Melos, et gagne ainsi l'appui du peuple. Lorsque Melos revint bel et bien, je parie qu'il dut hurler intérieurement.

Par ailleurs, alors que Melos courait vers le château, il rencontra un certain Philostratos, disciple de Selinuntius. Bien que Selinuntius n'eût pas encore été exécuté, celui-ci dit à Melos : « Tu arrives trop tard ! S'il te plaît, arrête de courir ! » Philostratos n'avait pas du tout l'air de vouloir sauver Selinuntius. N'était-il pas son disciple ?

Il est probable qu'il ait été envoyé par le même commanditaire que les assassins, afin de tenter au moins de dissuader Melos avant qu'il n'arrive au château.

Dans le livre, il est écrit que « le roi Dionys ne pouvait faire confiance à personne ». Je pense que cette méfiance était fondée. Le roi avait des ennemis. Or désormais, à cause de l'affaire Melos, il lui sera d'autant plus difficile d'identifier ces ennemis. Afin d'opposer le roi à son peuple, celui qui a visé Melos continuera vraisemblablement à tout faire pour exploiter sa défiance.

J'ai été content que le roi Dionys change d'avis. Cependant, après avoir fini « Cours, Melos ! », j'ai pensé que ce changement ne durerait peut-être pas si longtemps.

Je portai la paume à mon front.

— Oreki...

Je n'avais aucune idée qu'il avait rendu une fiche de lecture pareille. Je me retournai vers lui et le vis de nouveau tourné de l'autre côté. J'imaginai ô combien cela devait être pénible de se faire lire à côté quelque chose qu'on a écrit soi-même quatre ans plus tôt.

Fuku-chan, qui s'était faufilé à côté de moi à un moment donné, s'exclama avec excitation :

— Ce qui m'impressionne surtout, c'est que ça a représenté le collège Kaburaya au concours et que ça a même reçu un prix, même si ce n'était que la troisième place. Franchement, quand on te donne une fiche de lecture à faire, je me figurais que tout le monde écrivait ce qui, à son avis, plairait le plus au professeur, pas ce qu'il pensait vraiment. J'ai compris mon erreur ! Ce genre de chose est très bien aussi !

— Je suis presque sûre que, d'ordinaire, ça ne se passe pas comme ça. En deuxième année de collège, notre prof de japonais, c'était M. Hanashima, non ? Il était un peu... spécial, répondis-je.

Je me le rappelais encore très bien. Il insistait toujours pour dire : « Pas la peine de réfléchir à l'intention de l'auteur ».

Il avait ensuite enchaîné comme ça de mémoire : « Ils pensaient probablement à quelque chose de peu avouable, de toute façon. Même s'ils se disaient en écrivant qu'ils avaient juste envie de se saouler et d'aller dormir, on peut tout de même analyser leurs phrases et en tirer du sens. C'est ça, le langage.

Par exemple, Matsuo Bashô[3] a écrit : « Mois et jours sont passants perpétuels, les ans qui se relaient, pareillement sont voyageurs ». Si l'on examine ce passage avec honnêteté et sans idées préconçues, on constate que Bashô ne considère pas les années comme quelque chose qui se contente de passer, mais comme quelque chose qui vient et repart. Autrement dit… cela signifierait que Bashô était un voyageur temporel. »

... Oui, c'était vraiment un professeur spécial. S'il s'agissait de M. Hanashima, je n'aurais eu aucun mal à croire qu'il ait soumis celui d'Oreki.

— Je me demande ce qu'il est arrivé au roi Dionys ensuite. Qu'en penses-tu, Oreki-san ? demanda Chi-chan.

— Qui sait, répondit Oreki brièvement, les joues un peu colorées.

Je retournai la brochure et remarquai quelque chose.

— Dis, Oreki. Tes impressions étaient assez longues, non ?

— Hm ?

Pris de court, il jeta un regard de mon côté.

— Les autres sont un peu plus courtes. La tienne n'atteint-elle pas la limite maximale ?

— Ah, ça...

Un léger sourire inquiet passa sur le visage maussade d'Oreki.

[3] Matsuo Bashô (1644-1694) est considéré comme le père du haïku. Ce passage constitue la phrase d'ouverture de son ouvrage *La Sente étroite du Bout-du-Monde*, recueil extrêmement influent mêlant récits et poèmes, dans lequel il relate son célèbre voyage à travers le Japon.

— J'ai cru lire qu'il fallait que mes impressions fassent plus de cinq pages, alors j'ai fait exactement cinq pages. En fait, c'était « pas plus de cinq pages ». C'est rageant. À vouloir me contenter du strict minimum, j'en ai fait plus que nécessaire. Je pensais couper des passages après coup.

— Couper des choses une fois que c'est fini, ça ne ressemble pas vraiment à faire « le strict minimum », dis-je, résignée.

Satoshi opina profondément.

— Je comprends ce que tu veux dire, ceci dit. À ta place, j'aurais peut-être coupé des morceaux, moi aussi.

Ne pas bâcler pour pouvoir bâcler ? Ça a un sens pour vous ? Cette question se lut sur mon visage lorsque je me tournai vers Chi-chan, mais elle avait l'air tout aussi perdue. Ce n'était pas étonnant. Qui pourrait bien comprendre de quoi ils parlaient ? Nos garçons étaient spéciaux, chacun à sa manière. Nous échangeâmes un regard et nous étouffâmes un rire.

Bon... Je consultai ma montre puis me levai de ma chaise. Je ne pouvais pas passer trop de temps ici.

— Tu rentres, Mayaka ? demanda Satoshi.

— Non, je dois aller au club de manga. Ces derniers temps, je n'y ai pas beaucoup mis les pieds.

En disant cela, je remarquai que l'expression de Fuku-chan s'était un peu rembrunie. Je hochai la tête, pour lui montrer du mieux que je pouvais que ça irait, et pris mon sac.

Depuis le Festival Culturel de l'an dernier, le club de manga du lycée Kamiyama était à la dérive. À cause d'une série d'incidents survenus autour du festival, les deux factions du club, celles qui voulaient s'essayer au dessin de manga, expérience ou non, et celles qui ne voulaient pas dessiner, se contentant de lire, avaient commencé à se considérer comme des ennemies.

À mes yeux, c'était pourtant simple : si tu veux dessiner, tu dessines. Si tu veux seulement lire, tu lis. Mais, à ce stade, plus aucune des deux factions ne se souciait du manga. Et rien n'annonçait la fin de cette guerre.

J'y étais pour partie responsable. Avant, la faction Lecture était beaucoup, beaucoup plus nombreuse, et la faction Dessin n'avait pas d'autre choix que de rester dans l'ombre. Pendant le Festival Culturel, cependant, une fille de la faction Lecture m'avait renversé de l'eau mêlée à de la peinture dessus, moi qui appartenais à la faction Dessin, et cela avait fait sortir les membres de mon camp de leur réserve, fustigeant la faction adverse en leur disant que c'était parti trop loin. Certes, la fille ne m'aimait peut-être pas, mais je pense personnellement que ce n'était qu'un accident. Bien sûr, à ce moment-là, mon avis n'avait plus aucune importance.

Avec le nouveau trimestre et la fin de la période de recrutement, un événement vint ensuite influer sur la situation entre les deux factions. Kouchi-senpai, la véritable cheffe de la faction Lecture, alors même qu'elle dessinait elle-même de merveilleux mangas sans en parler aux autres, quitta le club plus tôt que les autres terminale ne le font habituellement. La faction Dessin y vit d'abord un signe de victoire, mais il devint vite clair que la présence de Kouchi-senpai agissait comme un barrage : rien de bon n'arriva après son départ.

Du temps où elle était encore là, il arrivait souvent que les camps se lancent des piques ou n'en suggèrent que l'insulte. Désormais, à mesure que nous entrions dans le mois de mai, les joutes verbales malveillantes devinrent un spectacle familier. J'aurais encore pu l'accepter si cela découlait d'un débat sur le manga, mais ça commençait toujours par des phrases du genre « tu es insupportable » ou « arrête de nous prendre de haut ».

Dans la salle de préparation n°1 du club de manga, la faction Lecture se regroupait vers le devant tandis que la faction Dessin occupait le fond. Comme il y avait une porte de chaque côté de la pièce, celles-ci s'étaient elles aussi vues attribuer un camp. Je savais que tous me voyaient comme la cheffe des dessinateurs, mais tout cela me paraissait tellement ridicule.

Ainsi, j'utilisais indifféremment la porte la plus proche à chaque fois. J'imagine que ça passait aussi pour une provocation envers l'autre côté.

Ce lundi-là, après les cours, je m'assis à ma place habituelle près de la fenêtre et me mis à griffonner dans mon carnet des idées pour mon prochain manga. Ces derniers temps, je n'écrivais que des histoires se passant dans le Japon contemporain. Ce n'était sans doute pas une mauvaise idée de changer un peu et d'imaginer quelque chose que je ne vivais pas d'ordinaire. Partant de là, je notai des mots au hasard, au fil de ce qui me venait, des choses comme « ordinateur à vapeur », « grande horloge (vraiment grande) », « cuiseur automatique d'œufs utilisé par toute la ville », et ainsi de suite. Une ombre tomba soudain sur la page. Je levai les yeux et me retrouvai face à Asanuma-san, une élève de ma promo, debout devant moi.

— Tu as une minute ?

Je ne cachais pas que j'étais en train de préparer un nouveau manga, vu que j'étais en salle du club, mais je refermai quand même le carnet par habitude.

— Oui. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Voilà. Je voulais te parler de quelque chose, dit-elle d'une voix un peu étouffée.

Asanuma-san avait le visage fin, les yeux étroits, et une voix un peu aiguë. Elle dessinait aussi des mangas, sans doute depuis longtemps : ses traits étaient rapides et assurés, comme si elle en avait l'habitude. J'en étais parfois jalouse, tant j'étais lente en comparaison. D'un autre côté, je me disais que les mangas eux-mêmes s'en porteraient peut-être mieux si elle y mettait un peu plus de soin.

Même si je m'étais heurtée à Kouchi-senpai pendant le Festival Culturel, c'est Asanuma-san qui prit les rênes de la faction Dessin ensuite. À vue de nez, c'était parce qu'elle voulait transformer le club de manga, un endroit où le simple fait de prendre un stylo vous valait une volée de regards glacés, en un environnement où, à terme, chacun pourrait dessiner des mangas à son gré.

Ce n'était pas quelque chose que je pouvais faire, moi qui évitais autant que possible d'avoir affaire à ce genre de dynamique et préférais créer mes mangas selon mes propres règles. Je ne pouvais qu'admirer sa détermination.

Asanuma-san alla droit au but.

— Je vais auto-éditer un manga. Je voulais te demander ton aide.

Je balayai aussitôt la salle du regard pour voir si quelqu'un était à portée d'oreille, mais personne ne semblait faire attention. L'idée ne m'avait même pas traversé l'esprit. Certes, j'avais déjà auto-édité des mangas moi-même, mais je n'avais encore jamais fait équipe avec Asanuma-san.

— Un manga... de quel genre ?

Asanuma-san jeta elle aussi un regard furtif autour de la salle de préparation, puis répondit d'un ton amer :

— À ce rythme, on va encore se retrouver, pour le Festival Culturel de cette année, avec seulement des articles d'opinion. Entrer de manga et ne pas pouvoir faire de manga, c'est complètement idiot, quel que soit l'angle. À ce stade, autant en faire un nous-mêmes. Tu ne trouves pas ?

— Tu veux dire créer un club à part ?

Elle secoua la tête.

— Ce n'est pas ça. Ça ne servirait à rien... Ce que je dis, c'est qu'on ferait un volume en secret, sous l'étiquette du club de manga du lycée Kamiyama, et qu'on le vendrait pendant les vacances d'été. Avec ça, on pourrait montrer qu'il est possible de faire du manga au sein du... Non, mieux : montrer que le club est fondamentalement fait pour créer du manga.

Je n'arrivais pas à me défaire de l'impression qu'elle avançait là quelque chose de dangereux. Si elle utilisait cette attaque surprise pour imposer son opinion au club, en l'exploitant comme avantage pour la faction Dessin, n'était-ce pas, au fond, un coup d'État ?

Même si, c'est vrai, la triste condition du club durait jour et nuit. Il ne m'avait jamais effleuré l'esprit que le simple fait de dessiner son propre manga puisse servir d'attaque contre la faction Lecture. En y réfléchissant mieux, je pouvais comprendre à quel point, dans l'état actuel du club, le seul acte de créer un manga aurait l'air d'une attaque... Qui voulais-je tromper en fait ? Dire « je pourrais comprendre » est l'euphémisme du siècle. C'est évidemment ainsi que ça apparaîtrait. J'avais peut-être été naïve jusqu'à présent.

— Qui d'autre est de la partie ? demandai-je.

Elle énuméra des noms, repliant un doigt à chaque mention.

— Moi, Tai, Nichiyama, Harigaya, et puis toi. Je n'ai pas encore demandé aux autres, cela dit.

Toutes des membres de la faction Dessin, certes, mais pour autant que je sache, Asanuma-san était la seule à avoir réellement produit quelque chose de consistant. Tai était nouvelle, je ne la connaissais pas bien, mais je me souvenais qu'elle avait dit n'avoir encore jamais dessiné de manga et vouloir s'exercer au club. Nishiyama-san et Harigaya-san étaient toutes deux en première, et j'étais presque sûre qu'aucune des deux n'avait dessiné quoi que ce soit au-delà d'une case ou deux.

— Elles vont vraiment pouvoir faire quelque chose d'un peu long ? demandai-je.

Asanuma-san eut un petit rire.

— J'en doute, mais il n'a pas besoin d'être long. Quatre ou cinq pages suffisent. Tu sais, même une double page, ça va. L'important, c'est d'impliquer le plus de monde possible.

C'était assez impoli de supposer que Nishiyama-san et Harigaya-san ne savaient pas dessiner au seul motif qu'elles ne produisaient presque rien pour le club. J'avais très envie que la réponse soit qu'elles y arriveraient. Ce que me disait pourtant Asanuma-san montrait que, pour elle, qu'elles le puissent ou non importait peu. Pour quelqu'un qui ne pensait qu'au résultat, je suppose que ce n'était pas si surprenant...

La voix d'Asanuma-san se fit plus douce, peut-être parce qu'elle remarquait à quel point j'étais mal à l'aise.

— Je ne vais pas te demander de tout faire toi-même. Le thème est déjà décidé, alors compose ce que tu peux.

Même si c'était peut-être prématuré, pour une amatrice comme moi, de tirer fierté de mon travail, j'avais envie de lui dire que lorsque je suis sur un manga, je ne fais pas du « compose comme je peux » comme ça. Qu'une personne comme Asanuma-san, qui le savait sans doute, l'ait formulé ainsi en disait long sur son degré de désespoir.

Je me dis que je pouvais au moins demander :

— C'est quoi, le thème ?

— « Club de manga ».

Je ne pus m'empêcher de grommeler un peu. Asanuma-san reprit d'une voix plus assurée :

— Si on ne fait pas quelque chose comme ça, on ne pourra pas sortir le manga. Je ne vais pas mentir en prétendant que ce qu'on fait est sans utilité immédiate, mais si on est diplômées avant d'avoir saisi l'occasion de porter comme il se doit le nom du club de manga du lycée Kamiyama et de le faire connaître, on ne la rattrapera jamais. Rien que d'y penser, je ne le supporte pas. Tu ne te sens pas pareil, Ibara ?

Je n'étais pas franchement partante pour porter l'héritage du club, ou quoi que ce soit du genre, mais si je pouvais ne serait-ce que faire lire mon travail à une ou deux personnes... je suppose que ça me rendrait heureuse.

— Alors ? Qu'est-ce que tu en dis ?

Mon cœur était tiraillé. Je n'aimais pas du tout l'idée que mon manga devienne un outil dans la guerre de factions du club, mais, au fond, tout se résumait à mon envie de dessiner un manga et qu'il soit lu. À bien y penser, les circonstances m'importeraient peut-être peu, pourvu qu'au final on le lise.

Voyant peut-être dans mon hésitation une lueur d'espoir, Asanuma-san poursuivit sur un ton plus détendu.

— Si tu acceptes, dis-moi à l'avance combien de pages tu vas dessiner.

— Hein ? Tu veux que je décide du nombre de pages avant même de te donner ma réponse ?

Je ne m'y attendais pas. Je n'avais pas beaucoup d'expérience en travail d'équipe, mais c'était bien plus courant que les groupes décident d'abord du nombre de participantes avant de fixer un nombre de pages, et parfois, ils ne se donnaient même pas la peine de le faire. C'était la première fois, en tout cas pour moi, que j'entendais parler d'un groupe qui voulait d'abord et avant tout déterminer le nombre de pages.

— Oui. Il me faut une estimation pour le formulaire de dépenses du club, après tout.

— Les dépenses du club ? On ne va pas payer de notre poche ?

— Ça ne servirait à rien si on payait de notre poche. J'irai en parler au Comité d'organisation et j'obtiendrai ce qu'il faut sur le budget du club, quitte à forcer un peu. À ce moment-là, il me faudra des chiffres précis.

Est-ce que c'était vraiment permis, cela dit ? Le budget, c'était celui de tout le club, donc tout le monde, ou du moins la présidente, Yuasa-senpai, devrait être d'accord, sinon ce serait à peu près détourner des fonds. Et puis je ne crois même pas que le Comité d'organisation soit l'instance qui distribue les budgets des clubs, à la base.

— Tu vas évidemment en parler à la présidente. N'est-ce pas ?

Yuasa-senpai n'avait quasiment rien à voir avec l'animosité qui régnait au club de manga. Elle s'occupait impeccablement des tâches banales nécessaires à la vie du club, comme remplir les formulaires de recrutement et de dépenses. Le plan d'Asanuma-san me paraissait pour le moins bancal. Mais c'était une bonne idée d'impliquer aussi la présidente, histoire de ne pas empirer encore la situation du club.

— Oui... je suppose. Il faudra bien que je la prévienne, murmura-t-elle d'un air contrarié, les lèvres presque fermées.

Tout ça avait quelque chose d'inquiétant, mais autant lui laisser la main. Je devais, moi, me mettre à penser à mon propre manga.

— D'accord, je ne peux pas décider tout de suite du nombre de pages. Je suis contente de l'occasion, mais avec un thème comme « Club de manga », je ne sais même pas quelle direction prendre, alors encore moins sur combien de pages ça tiendra. Je vais commencer par un brouillon et m'en servirai pour estimer la pagination, alors tu pourrais attendre un peu ?

Une petite moue plissa ses lèvres.

— Ça se tient, j'imagine. Tu as besoin de combien de temps ?

On était le 14, et je devais encore chercher des idées et construire l'intrigue. Si c'était seulement pour jauger la pagination, le brouillon n'avait pas besoin d'être très détaillé, ce qui voulait dire...

— Vendredi, peut-être ?

— D'accord. D'ici là, je chercherai d'autres filles prêtes à dessiner.

— On garde ça pour nous, d'accord ?

3

Mes parents ne me disaient pas grand-chose au sujet du fait que je dessinais des mangas. Ils ne désapprouvaient ni ne soutenaient. Tant que j'étudiais sérieusement, ils me laissaient faire ce que je voulais sur mon temps libre. Le « tant que j'étudiais sérieusement » impliquait que je n'étais libre de dessiner des mangas que les week-ends et les jours fériés. Mon père et ma mère affichaient toujours un petit air inquiet quand ils me voyaient dessiner en semaine, alors j'avais arrêté. J'avais évidemment d'autres projets, les jours de repos, si bien que je me retrouvais souvent terriblement à court de temps.

Asanuma-san m'avait parlé de ses projets lundi, et je devais lui donner ma réponse pour vendredi. Même si, en vérité, je n'avais encore rien dessiné, je ne voulais pas rompre la promesse tacite faite à mes parents de ne pas dessiner à la maison en semaine, aussi décidai-je d'y travailler à l'école.

Le problème était l'endroit. Je devais garder le plan d'Asanuma secret, donc pas question de faire quoi que ce soit en rapport avec ça dans la salle du club de manga. J'aurais bien aimé utiliser la salle de géologie, où se réunissait le club de littérature classique, mais je ne voulais pas les entraîner dans l'imbroglio qu'étaient les problèmes du club de manga. Je n'étais pas non plus à l'aise à l'idée d'utiliser la salle réservée pour les membres de la bibliothèque, pour quelque chose de totalement sans rapport. Toutes ces options barrées, il ne m'en restait qu'une. Je décidai d'ouvrir mon cahier dans ma salle de classe de première C.

Je ne parlerai pas pour les autres, mais personnellement, dessiner un manga avec du monde autour est très difficile. À l'école, entourée de camarades, c'était hors de question. À ce stade, je ne faisais que jeter des idées, donc, vu de côté, ça ne pouvait pas ressembler à autre chose qu'à du travail scolaire acharné. Pour parfaire le camouflage, j'avais même ouvert un manuel. Un déguisement si parfait que ni le divin ni Oreki ne l'auraient percé à jour.

Après les cours, mardi, je me tenais bien droite à mon bureau, toujours dans ma salle de classe. J'ouvris mon manuel d'histoire mondiale et me mis à noter des idées. C'était la première fois que j'utilisais un thème imposé par quelqu'un d'autre, alors j'étais sans doute un peu hésitante, mais je restais convaincue que ce n'était pas impossible.

Asanuma-san a bien dit que le thème était « club de manga », mais elle n'avait pas précisé que ça devait se passer dans celui du lycée Kamiyama. Un groupe qui étudie[4] le manga... Voyons voir. Et si l'histoire se passait dans le futur ? Dans un monde où la civilisation s'est effondrée, un groupe tombe sur les ruines d'un club de manga et essaie de comprendre ce que c'était exactement. Ce ne serait pas trop tiré par les cheveux ?

Je griffonnais ces idées au porte-mine dans mon cahier, mais mes pensées se mirent à se disperser et je n'arrivais plus à me concentrer, la faute à deux filles restées en classe. L'une d'elles était Maki Hani, un nom qui coulait si bien à la bouche que j'avais toujours envie de le prononcer en entier quand je l'appelais. Elle avait l'air bienveillante malgré ses choix de cosplay audacieux pendant le Festival Culturel, et elle semblait assez futée. Qui plus est, elle faisait partie du club de manga. En ce moment, elle bavardait joyeusement avec d'autres filles de leurs vacances d'été.

D'ordinaire, je ne cherchais pas à tout savoir dans les moindres détails au sujet du conflit du club, mais rien qu'en observant, je pouvais dire que Hani-san était techniquement du côté de la soi-disant faction Lecture. Cela dit, il était clair qu'elle ne les soutenait jamais activement, et quand les deux factions se mettaient à s'insulter, elle se taisait toujours, même si elle s'asseyait avec la faction Lecture. Peut-être qu'elle était comme moi, embarquée dans un camp tout en trouvant tout cette histoire stupide. Je ne lui parlais jamais en salle du club, mais en classe nous échangions assez normalement.

J'étais presque sûre que Hani-san ne dirait rien à personne, même si elle apprenait d'une manière ou d'une autre le plan d'Asanuma-san.

[4] On a simplifié avec « club de manga » comme dans l'animé, mais par rapport au sens japonais ce serait plus « club d'études/de recherches de mangas ».

Mais elle pourrait deviner, en jetant un œil à mes notes, que j'esquissais l'intrigue d'un manga. Ce serait plus embarrassant que tout, alors je restai en alerte constante.

Je me faisais peut-être des idées, mais qui pouvait l'affirmer ? Je me cassais la tête sur mes notes, écrivant et raturant sans cesse, puis levai soudain les yeux. Hani-san me tournait le dos, parlant aussi librement que lorsque j'avais commencé.

— Quoi, mais non ! Notre équipe de baseball est vraiment nulle.

L'entendre dire ça, entre autres, signifiait au moins qu'elle participait à la conversation, j'imagine. Mais alors pourquoi n'arrivais-je pas à me défaire de cette impression d'être observée ? Et même si elle devinait d'une façon ou d'une autre que j'étais en train de mettre au point l'intrigue d'un manga, quel intérêt aurait-elle à me surveiller de loin ?

...Cela dit, quelque chose chez Hani-san me chiffonnait.

Elle était en très bons termes avec Kouchi-senpai, qui avait quitté le club. Ce n'était pas la relation senpai-kôhai qu'on voit d'ordinaire dans la plupart des clubs. Je les avais vus de nombreuses fois parler très naturellement, comme de vieilles amies. Kouchi-senpai était aussi très populaire auprès des autres filles, si bien que leur relation revenait assez souvent dans les conversations. D'après ce que j'en avais retenu par bribes, elles habitaient tout près l'une de l'autre et avaient beaucoup joué ensemble enfants. Peut-être qu'elle m'observait, moi, possible instigatrice d'un coup d'État de la faction Dessin, en tant que proche et amie du leader de la faction Lecture ? Je ne pouvais pas complètement l'exclure, mais ça sonnait vraiment comme tout droit sorti d'un manga. Si ce n'était pas ça, alors je séchais. Pourquoi me regarder ?

Tandis que ces idées me traversaient l'esprit, Hani-san jeta un œil à son téléphone portable puis se leva d'un bond pour quitter la salle. C'était donc bien dans ma tête, pensai-je, un peu honteuse. Le lendemain, pourtant, Hani-san resta de nouveau en classe après la fin des cours et, au moment où je commençais à m'en étonner, elle se mit à me regarder.

Il n'y avait plus que trois garçons parlant de foot, Hani-san et moi. Je me concentrai sur mes notes pendant qu'elle lisait en silence un livre. Ça devenait ardu, mais il me fallait vite boucler le brouillon, sinon je ne tiendrais pas l'échéance.

Cela différait peut-être un peu des autres, mais quand je dessine un manga, je commence par écrire les dialogues. Je suis obligée de commencer par là pour bien sentir la manière dont chacun parle et ce qu'il dirait dans chaque situation. Je ne suis pas sûre que ce soit efficace. En fait, je devais généralement raccourcir les répliques au moment de les mettre pour la première fois dans les bulles, on pouvait donc sans doute dire que ça ne l'était pas... Mais on n'y pouvait rien. Dessiner le brouillon à l'école serait bien trop embarrassant si j'y ajoutais déjà les dialogues. Je dus donc recourir à des mesures désespérées.

J'inscrivis dans mon cahier la première réplique, mûrie avec soin pendant ces deux jours. Le thème choisi ne me réjouissait pas outre mesure, mais à mesure que j'écrivais, l'histoire se mit à avancer étonnamment bien.

Je repensai aux critiques reçues dans La Shin. Un mangaka professionnel participe au processus de sélection pour le Prix Nouveau Monde et rédige même de brèves remarques pour les lauréats d'un prix de participation et au-delà. Celui qui s'en était chargé cette fois était Yutaka Niiro, et ses remarques à mon égard disaient ceci :

« Point fort : La montée en tension. Point moyen : dessin. (Tu peux y arriver !) Point faible : les répliques étaient trop longues. Tu t'améliores de plus en plus, alors bon courage pour ton prochain envoi de manuscrit ! »

Je n'avais jamais entendu parler de Niiro avant ses commentaires, mais dès le lendemain, je dépensai tout mon argent de poche pour aller acheter une pile de ses volumes. Avant même qu'il le mentionne, je savais vaguement que les répliques trop longues étaient mon talon d'Achille.

J'avais donc pris un soin méticuleux à déterminer quels mots couper et lesquels gardaient leur efficacité, en noircissant le cahier.

Alors que j'étais toute à cela, une voix m'interpela soudain.

— Maya-cchi

C'était Hani-san. Je levai les yeux et remarquai que les garçons avaient disparu je ne sais quand, ne laissant plus qu'elle et moi dans la salle. Elle ne me regardait pas, mais fixait le téléphone dans sa main. Je répondis en refermant l'air de rien le cahier.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle releva la tête vers moi, le visage absolument impassible.

— Ils ont découvert le plan d'Asanuma.

Il n'y avait aucune raison de jouer les étonnées, et ce n'était pas si surprenant non plus. Asanuma-san disait que c'était un secret, mais elle paraissait bien décidée à solliciter toute personne qui semblait à la hauteur pour l'aider sur le projet. Je m'étais donc dit que ce n'était qu'une question de temps avant que la vérité ne fuite. En gardant cela à l'esprit, je m'étais dit que Hani-san m'observait bel et bien.

— Je vois.

Puisque nous étions percées à jour, il n'y avait probablement plus moyen de continuer à dessiner le manga en utilisant le budget du club. D'ailleurs, dès le départ, notre idée d'aller parler à la présidente pour obtenir les fonds de cette manière posait problème. Sortir le manga en mettant en commun l'argent des personnes impliquées était sans doute l'approche la plus lucide. Ç'aurait peut-être été une bonne idée de s'en tenir à cela dès le début.

Hani-san poussa un soupir résigné en me regardant.

— Maya-cchi, tu n'es pas un peu trop calme ? Ça s'annonce assez moche.

Je jetai un coup d'œil au téléphone dans sa main.

J'imaginais que quelqu'un venait de lui envoyer un message. Quelque chose de « moche »... Je voyais de quoi elle parlait.

— Il s'est passé quelque chose au club de manga ?

Elle acquiesça, et son visage se crispa par l'exaspération.

— On dirait qu'ils en font baver à Asanuma. Enfin, c'était assez évident que ça arriverait...

Quand elle disait « évident », parlait-elle du résultat évident pour quelqu'un qui avait essayé de manœuvrer en douce dans le dos de tout le monde, ou bien éprouvait-elle de la sympathie pour la détermination d'Asanuma tout en sachant que la faction Lecture se mettrait forcément en colère ? Impossible à savoir. Je ne savais même pas ce que j'en pensais moi-même.

— Oui, sans doute, acquiesçai-je en commençant à ranger le cahier sur mon bureau.

Hani-san parut un peu surprise.

— Tu y vas ? Tu ferais mieux de rester à l'écart...

Ça me faisait plaisir de voir Hani-san se soucier à ce point de moi, alors que nous ne parlions pas tant que ça, mais bon... Que faire d'autre ?

— Ce n'est pas comme si j'avais déjà décidé de l'aider pour son projet, mais je ne peux pas non plus faire comme si de rien n'était.

Hani-san laissa échapper un léger rire et répondit :

— Ça marche. Mais je viens avec toi.

Le fait que Hani-san, membre de la faction Lecture, décide de venir signifiait qu'elle ne voulait pas que j'empire la situation et bouleverse l'équilibre actuel. Son « désolée » devait aller en ce sens.

— Maya-cchi, échangeons nos coordonnées. S'il se passe quoi que ce soit, je t'enverrai un message.

J'acquiesçai et sortis mon téléphone de mon sac.

La salle du club de manga se trouvait au deuxième étage du bâtiment principal, dans la première salle de préparation, et ma classe était dans le même bâtiment, au troisième. Le trajet n'était pas long, mais, à vrai dire, je pris mon temps pour y aller. Était-il seulement possible de me presser vers un endroit où je savais qu'on allait me crier dessus ? Dans cet état, Hani-san me suivait de près.

Nous arrivâmes enfin devant la salle du club et, en faisant coulisser la porte, je commençai à regretter de ne pas avoir couru. Un seul coup d'œil suffisait pour comprendre que tout était déjà terminé. Asanuma-san, Harigaya-san et Tai étaient encerclées par un demi-cercle de filles. Tai sanglotait misérablement et Asanuma-san fixait ses pieds, encaissant en silence. Juste en face des trois se trouvait l'élève de seconde, Shinohara-san. Les bras croisés, elle leva les yeux vers moi à mon entrée et ricana.

— Ibara, hein ? Tu attendais qu'on ait fini pour venir ? Plutôt sournoise, non ?

— Ce n'est pas ça. Je n'étais au courant de rien, c'est tout.

— Mais bien sûr. Puisque tu arrives si tard, je vais tout te mettre noir sur blanc. On sait tout. Vous comptiez voler le budget du club pour faire votre manga, puis chasser tous ceux qui ne savent pas dessiner. Franchement, jusqu'où ira votre fourberie ?

Après le départ de Kouchi-senpai, Shinohara-san avait plus ou moins pris les rênes de la faction lecture. C'était peut-être ainsi qu'elle interprétait le plan, mais elle exagérait beaucoup trop.

— Tu te trompes complètement. Asanuma-san voulait juste créer un manga sans que le club ne lui mette des bâtons dans les roues. Elle comptait demander l'autorisation d'utiliser le budget du club à la présidente, Yuasa-senpai. Ne parle pas de vol, s'il te plaît.

— La présidente ? murmura Shinohara-san, et un large sourire se dessina sur son visage.

— Elle a déjà quitté le club. Il paraît qu'elle devait se concentrer sur les examens d'entrée à la fac. Tu n'étais pas au courant ?

— Quoi... ?

Je balayai la salle du regard à la recherche de Yuasa-senpai. Elle n'était nulle part. Non seulement elle, mais tous les terminale manquaient à l'appel.

— Donc c'était ça, soufflai-je pour moi seule.

Au moment même où Asanuma-san s'apprêtait à prendre l'initiative en lançant ce manga, Shinohara-san et les autres s'étaient arrangées pour pousser Yuasa-senpai, neutre jusque là, à quitter le club, laissant le poste de présidente vacant pour le remplir à leur guise. C'était la période où beaucoup de terminale quittaient leurs clubs. Rien d'étonnant à ce que cela arrive maintenant. Hier ou aujourd'hui, sans aucun doute, la présidente avait démissionné sans que je m'en aperçoive. Et moi, pendant ce temps, à me tracasser pour savoir si je dessinerais du manga en salle de club ou non alors que tout ça se passait... Mais qu'est-ce que je fichais, bon sang ?!

Voyant mon expression se troubler, Shinohara-san poursuivit sans la moindre hésitation.

— Comment ça « mettre des bâtons dans les roues » ? À t'écouter, on dirait plutôt que ça te décrit toi. Tu prends de grands airs, tu te moques de celles qui ne savent pas dessiner, mais qui veulent quand même rejoindre le club, et dès qu'on te demande d'arrêter ce genre d'initiatives prises de ton propre chef, tu joues les victimes. Arrête un peu. On veut juste profiter du club à notre façon. Rien que le fait de dire qu'on aime les mangas suffit pour que nos parents et nos profs nous prennent pour des idiotes, alors pourquoi faudrait-il subir ça ici aussi ?

À présent, toutes les membres qui entouraient Asanuma-san avaient les yeux braqués sur moi. Tous ces regards étaient d'une froideur amère. Dans le silence qui suivit, je sentis qu'elles approuvaient toutes les paroles de Shinohara-san et nous en voulaient, à Asanuma-san et à moi.

Je ne les avais jamais prises pour des idiotes.

Tout ce que je voulais, c'était dessiner du manga. Certes, je ne m'étais jamais excusée d'en être capable, mais je n'avais pas une seule fois méprisé celles qui ne le pouvaient pas. Mais était-ce vraiment le cas ?

Était-il possible que, sans même m'en rendre compte, une facette plus désagréable de moi ait refait surface et les ait blessées, par une remarque trop sèche, un ton agacé, ou quelque chose dans ce genre ?

Non, ressaisis-toi. Je n'ai jamais pensé comme ça. Savoir dessiner du manga n'est qu'un talent parmi d'autres. Ce n'est pas différent que de savoir virevolter à la barre fixe ou de retenir toutes les périodes de l'histoire du Japon. C'est peut-être important pour la personne elle-même, mais j'ai toujours trouvé complètement idiot de se vanter de ça devant les autres. Ne commence pas à douter de toi, Mayaka.

Je devais me retenir de me laisser emporter par ces regards glacials. Pour l'instant, il me fallait avancer doucement et comprendre ce qui allait se passer.

— Alors ? Qui est la nouvelle présidente ?

Les yeux de Shinohara s'agrandirent de surprise.

— Tu ne sais pas ?

Cette réaction signifiait sans doute que c'était quelqu'un que je connaissais. Ce n'était quand même pas Asanuma-san, si ? Shinohara-san leva le bras et me désigna du doigt.

— Moi ?

— Bien sûr que non. Derrière toi.

Je me retournai.

Là se tenait ma camarade de classe, une fille qui paraissait timide sans l'être, entrée dans la salle après moi. C'était Hani-san. Alors que je restais bouche bée, elle leva la main en signe d'excuse.

— Désolée, Maya-cchi. Ce n'était pas facile de te le dire.

Elle vint se placer aux côtés de Shinohara-san et demanda :

— Elles ont accepté ?

— Tout.

— Très bien. Explique à Maya-cchi, alors.

Elles parlaient probablement de quelque chose comme des conditions de capitulation. Plus posée qu'à l'instant, Shinohara-san se lança dans ses explications.

— Nous avons décidé de ça avant que tu n'arrives.

— J'imagine qu'on n'a pas le droit de dessiner du manga, dis-je.

— Si vous voulez le faire, on ne vous en empêchera pas.

Déconcertée par sa réponse, je me tournai malgré moi vers Asanuma-san. Mais son expression resta éteinte. Il devait y avoir autre chose dans leurs conditions.

— Le manga en question va de toute façon faire un flop. Vous avez peut-être la grosse tête, mais la seule à avoir réellement fait quelque chose, c'est Ibara. Faites ce que vous voulez, cela dit. On peut même vous aider à remplir aussi le formulaire de dépenses du club, si vous voulez. Si au final vous n'arrivez pas à le terminer, on aura toutes une bonne occasion de se moquer de vous. Et vous devrez assumer d'avoir gaspillé le budget du club et démissionner.

Elle replia alors son index et posa la paume sur sa poitrine.

— Dans l'hypothèse d'une sur un million où vous sortez quelque chose qui en vaille la peine... eh bien, tant mieux pour vous ! On vous laissera faire ce que vous voudrez du club. Et nous, on fondera le nôtre pour faire ce qu'on veut, nous aussi.

Donc c'était ça. Le moment était enfin venu.

Je le pressentais depuis un moment, mais il semblait que la fracture entre les deux factions avait déjà atteint un point de non-retour. En utilisant le budget pour faire son manga, le club se scinderait en deux.

Hani-san frappa dans ses mains pour me tirer de ma torpeur.

— Je pense que tu vois où ça mène, Maya-cchi. Désolée pour tout ça. Faisons maintenant ce qu'il y a à faire.

Shinohara-san sortit une feuille de papier et l'agita devant Asanuma-san.

— Pour le formulaire de dépenses du club, on en a déjà rempli un. Nous avons même déjà apposé notre signature et vu le professeur référent. À toi d'écrire le montant et l'objet, Asanuma-san.

En entendant son nom, Asanuma-san leva enfin les yeux et contempla d'un air las le formulaire, mais, au bout du compte, elle secoua lentement la tête.

— Je ne sais pas combien ça coûtera. On n'a même pas décidé du nombre de pages...

— Allez ! Ne t'en fais pas pour ça ! Si ce n'est pas suffisant, on en déposera un autre. Mettons 10 000 yens. Le plus important, c'est de commencer ! répondit Hani-san.

Comme attirée par cette voix enjouée, Asanuma-san s'approcha, chancelante, et prit la feuille. Shinohara-san avait même un stylo prêt, qu'elle lui tendit aussi. Asanuma-san contempla le stylo avec prudence, mais, au moment même où elle allait commencer à écrire, tout son corps se figea, comme retenu par quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu as la trouille ? lança Shinohara-san pour la piquer.

Il me sembla qu'un éclair de colère traversa le regard d'Asanuma-san. Elle se remit aussitôt à écrire.

Je ne fis que regarder, incapable de reprendre mes esprits. Je savais que quelque chose clochait dans tout ça, mais je n'arrivais plus à penser correctement. Il s'était peut-être passé trop de choses pour que je puisse tout digérer. Enfin, une question unique commença à prendre forme dans ma conscience : pourquoi Hani-san tenait-elle tant à remplir le formulaire de dépenses du club ? Qu'est-ce que cela changerait si on le remplissait ? On pourrait travailler sur notre manga ? Non, ce n'était pas la question...

Qu'est-ce que disait Shinohara-san, tout à l'heure ? Je me creusai la tête, l'esprit embrouillé, pour retrouver ses mots. Je suis presque sûr que c'était à peu près ça. « ...Et vous devrez assumer d'avoir gaspillé le budget du club et démissionner ».

— Attends !

Je lâchai ça à toute vitesse pour arrêter Asanuma-san, mais elle avait déjà fini de remplir le formulaire comme on le lui avait demandé. En m'entendant, elle se retourna, décontenancée, mais Hani-san retira aussitôt la feuille de sous sa paume.

Il n'y avait qu'un moyen d'empêcher le club de manga de se scinder en deux. Il nous faudrait renoncer à notre projet de manga, encore à l'état de brouillon et promettre aux autres que nous ne ferions plus cavalier seul à l'avenir pour ce genre de choses, en nous réconciliant au passage. Mais à partir du moment où un formulaire de dépenses du club entrait en jeu, nous ne pourrions plus invoquer l'excuse que le manga n'était même pas commencé. Même sans dépenser un seul yen, ils pourraient toujours nous accuser d'« avoir gaspillé les fonds du club » et bloquer toute réconciliation.

Je n'avais jamais vraiment détesté la faction Lecture. À vrai dire, je ne me considérais même pas comme un membre à part entière de la faction Dessin. Pourtant, leurs méthodes, cette fois, étaient d'une cruauté insensée. S'ils avaient voulu scinder le club dès le départ, ils n'avaient qu'à partir en silence, ou même nous dire carrément, à Asanuma-san et à moi, de démissionner. Et malgré tout, ils faisaient tout cela pour nous humilier autant que possible. Je lançai un regard noir à Hani-san, mais elle ne me faisait déjà plus face. Elle rangea soigneusement la feuille dans son sac et quitta la salle.

— Très bien, bon courage pour tout, d'accord ? Je vais chercher la signature du professeur.

Si je la poursuivais maintenant, si je lui claquais la joue et arrachais la feuille de son sac, est-ce que je pourrais sauver le club ?

... Ce ne serait que pire, j'imagine.

Dans la salle soudain redevenue silencieuse, je n'entendais que les sanglots étouffés de l'élève de seconde, Tai, jusqu'à ce qu'elle finisse par parler, oubliant qui se trouvait autour d'elle.

— Je suis vraiment désolée, senpai. Je suis vraiment désolée !

4

Pourquoi est-ce que je dessinais des mangas, déjà ?

Après les cours, le mercredi, même si Asanuma-san était acculée par Shinohara-san et les autres et paraissait presque sans vie, quand je lui demandai si elle voulait abandonner le projet, elle répondit d'un ton net :

— Non.

— Si on termine le manga, Shinohara-san quittera le club. Ça te va ?

La question n'avait pas grand intérêt. Si on ne le terminait pas, c'est nous qu'on forcerait à partir. Dans tous les cas, on y perdait. En m'écoutant, Asanuma-san se mit à sourire, crispée, et répondit :

— Parfait pour moi. Si elle est prête à nous mettre à la porte, je veux bien lui rendre la pareille.

Je ne dessinais pas des mangas pour faire partir Shinohara-san du club de manga. Cela dit, si vous me demandiez pourquoi je le faisais, je serais incapable de répondre correctement.

C'est étrange. Jusqu'à hier, je croyais savoir pourquoi.

Et malgré tout, les préparatifs du manga suivirent leur cours.

L'histoire était quasiment bouclée, et pour l'essentiel les dialogues aussi, mais j'avais beau la relire autant de fois que je voulais, je n'arrivais pas à en être satisfait. Elle me donnait une étrange impression de déjà-vu — sans doute parce que l'histoire parlait en substance de moi, et j'avais le sentiment de ne pas prendre plaisir au processus de création. Bien sûr, si je refusais de dessiner tant que je n'aurais pas ciselé l'histoire ultime, j'en aurais pour dix ans. Je n'avais d'autre choix que de jouer les cartes que j'avais en main.

Je commençai le brouillon du manga jeudi après les cours.

Même si le budget était à peu près fixé, on ne faisait pas un manga avec seulement 10 000 yens, donc le plan initial consistant à fixer à l'avance le nombre de pages ne changea pas. Plus exactement, Asanuma-san détestait l'idée d'ajuster son plan initial à la situation que Hani-san lui imposait. Et, honnêtement, je n'étais même pas sûr de pouvoir écrire quelque chose d'assez bon pour figurer dans le livre d'Asanuma-san tant que je n'aurais pas fait le brouillon.

Même si c'était un peu brouillon, les préparatifs consistaient à diviser les pages en cases puis à placer les bulles avant de commencer à dessiner les images. À ce stade, ma salle de classe comme la bibliothèque étaient exclues, et je ne voulais pas non plus inquiéter mes parents en le faisant à la maison. Le dessiner dans la salle du club de manga passerait presque à coup sûr pour une provocation envers la faction Lecture. Il ne me restait donc que la salle de géologie du club de littérature classique. Je voulais autant que possible laisser le club de littérature classique en dehors des histoires de celui de manga, mais, bon, ce n'était pas la première fois que j'utilisais la salle pour dessiner.

Fuku-chan fut le seul à se montrer cette fois. Normalement, j'en aurais été aux anges, mais j'avais une mission aujourd'hui, et il semblait lui aussi occupé par ses propres affaires.

— Yo !

— Salut !

Cet échange souriant fut à peu près tout, et je m'assis à un bureau un peu à l'écart pour sortir mon cahier. Faire le brouillon sur du papier à manuscrit pour manga aurait été l'idéal, parce que cela rend la réalisation beaucoup plus facile, mais comme ce papier est encombrant, difficile à transporter discrètement et, surtout, cher, je me rabattis sur un cahier ordinaire.

Il était temps de commencer. Comme si chaque trait était une prière, je traçai avec soin les cases : *Soit intéressant, je t'en supplie. Je sais que je suis encore novice, mais je fais de mon mieux. Tant de mangas que j'ai lus avant toi étaient si intéressants. Tu devrais pouvoir devenir pareil. S'il te plaît...*

Les saisons poursuivaient leur lente transition du printemps vers l'été. Une brise paisible entrait par la fenêtre grande ouverte. Les lignes que je traçais sans règle étaient droites, et les cercles que je faisais sans compas étaient nets. Avec l'apparence simple des personnages de l'histoire, chacun avec de simples yeux ronds en forme de teru teru bôzu[5], il m'appartenait maintenant de décider de tout le déroulement.

J'avais quand même commis une petite erreur. Sans réfléchir, j'avais commencé le brouillon dans le même cahier que celui où j'avais noté les dialogues plus tôt. J'avais tendance à tout faire tenir dans un seul cahier, car je détestais en transporter une pile à l'école. Au début, ça ne m'avait pas trop gêné, parce que j'avais une idée claire de la manière dont je voulais commencer l'histoire, mais arrivé aux troisième et quatrième pages, je me mis à feuilleter le cahier de plus en plus pour vérifier les dialogues. Ça devenait vraiment pénible. Il fallait veiller la prochaine fois à séparer le brouillon et la préparation dans des cahiers différents.

Mon erreur m'avait fait un peu ralentir l'allure, mais j'avançais tout de même. Malheureusement, à mesure que je progressais, le malaise que j'avais ressenti quand Asanuma-san m'avait d'abord donné le thème vague « club de manga » grandissait, prenait corps à chaque page. Pourtant, l'idée que cette histoire puisse servir à évincer Shinohara-san du club ne m'avait pas effleuré. Quand j'en étais là, je ne pensais plus à rien d'autre qu'au manga. Tout me reviendrait sans doute en bloc dès que ma main s'arrêterait, cela dit.

Je continuai à dessiner, je feuilletai mes notes pour vérifier les dialogues et encore plus pour vérifier l'histoire, puis je me remis à dessiner. Depuis combien de temps étais-je ainsi, au juste ?

Ma main s'arrêta quand j'entendis une légère vibration.

Quelqu'un m'avait envoyé un message.

[5] Le teru teru bôzu est une petite poupée artisanale fabriquée avec du papier ou du tissu blanc que l'on accroche aux fenêtres des maisons avec une corde les jours de pluie au Japon en chantant une comptine traditionnelle qui tient lieu de prière.

J'ouvris mon sac et regardai mon téléphone. C'était de la part de Hani-san, étonnamment, et son message ne comportait qu'une courte phrase :

— *Viens le plus vite possible.*

Si c'était Hani-san qui l'envoyait, c'est que quelque chose s'était sans doute produit dans la salle du club de manga, et elle voulait que je m'y rende. Les hypothèses possibles ne manquaient pas, et aucune n'était bonne. Je ne pouvais pas m'empêcher d'imaginer qu'une bagarre avait éclaté et que quelqu'un s'était blessé. Je me levai aussitôt, la chaise raclant bruyamment en arrière.

— Ah ! Tu m'as fait peur ! entendis-je de l'autre côté de la salle.

Il n'était pas le seul surpris. J'avais complètement oublié sa présence.

— Désolé, j'ai reçu un message, dis-je, embarrassé, comme si c'était une excuse valable.

Je refermai vite le cahier sur mon bureau et, me disant qu'on n'était jamais trop prudent, j'ajoutai :

— Tu me gardes ça.

Il me dévisagea, l'air perplexe.

— Je le garde… ou je regarde ce qu'il y a dedans ?

Bah oui, tiens !

— Non, je veux dire, tu le gardes à l'œil.

— Ah… surveiller, donc ?

J'imagine que c'était une requête déroutante, lâchée comme ça. Ma formulation n'était sans doute pas la meilleure, mais je n'avais pas une seconde à perdre. Je sortis de la salle de géologie aussi vite que je pus.

J'atteignis vite la salle de préparation n°1, mais il n'y avait rien d'anormal.

La faction Lecture était assise au premier rang comme d'habitude, et la faction Dessin était rassemblée au fond, chacun lisant un manga ou discutant. L'ambiance n'était pas fameuse, mais au moins rien de grave ne semblait s'être produit.

Shinohara-san était assise à un bureau au centre de la faction Lecture, riant avec ses amies. Asanuma-san, en revanche, était introuvable. Peut-être ne s'était-elle pas encore remise de ce qu'elle avait vécu hier, ou bien avait-elle quelque chose à faire. Je n'en savais rien. Le reste de la faction Dessin n'avait pas l'air si abattu, donc il était peu probable qu'on l'ait chassée de la salle.

Je devais d'abord trouver Hani-san. Après avoir balisé la pièce du regard, je finis par réaliser qu'elle n'était pas là. Shinohara-san me remarqua en train de chercher et demanda :

— Tu cherches quelqu'un ?

— Ah, oui.

— Asanuma n'est pas là.

Une des seconde à proximité ricana :

— Elle est probablement partie pleurer quelque part.

Mais Shinohara-san ne se retourna pas pour relever la remarque. Je cherchais Hani-san, mais ce n'était peut-être pas une bonne idée de le dire maintenant. Autant jouer le jeu.

— Je vois. Merci.

Je me retournai et entendis des gloussements derrière moi. Je n'en étais pas certain, mais il ne me sembla pas que Shinohara-san s'y était jointe.

Si Hani-san n'était pas dans la salle du club, la seule autre possibilité qui me venait était notre salle de classe. Nous étions dans la même classe, après tout. J'aurais dû commencer par là. Par précaution, je lui envoyai un texto :

— Je suis allé au club de manga par erreur. Je vais où ?

Je m'éloignai un peu de la salle de préparation n°1 et attendis deux minutes une réponse, mais rien ne vint. Je me dis qu'il serait plus rapide d'aller vérifier moi-même, montai les escaliers et me dirigeai vers la salle.

Quand j'arrivai, pourtant, je ne la trouvai toujours pas. Il y avait cinq élèves environ, dont certains d'autres classes, mais chacun était assis à un bureau. Des filles discutaient près de l'entrée, alors je leur demandai :

— Dites, vous avez vu Hani-san ?

— Honey ? On est là depuis un moment, et on ne l'a pas vue.

J'ignorais qu'on l'appelait Honey. Franchement, je ne trouvais pas que ça collait à son allure réservée.

Mais bref, quelque chose clochait. Si elle n'était ni au club de manga ni dans notre salle, je n'avais aucune idée de l'endroit où elle voulait que j'aille. La bibliothèque peut-être, vu que j'étais membre du personnel, mais j'en doutais.

— Tu cherches Honey ?

— Pas vraiment. C'est elle qui m'a appelé.

— Pour venir ici ?

— Je ne sais pas trop. Ce n'est pas grave, je vais regarder ailleurs. Merci.

Je quittai la salle de classe et baissai les yeux sur mon portable. Toujours rien. J'étais vraiment curieuse de savoir ce qui s'était passé, mais si je n'arrivais pas à la joindre, je ne pouvais probablement rien faire de plus. J'aurais dû prendre son adresse[6].

— Autant avancer mon brouillon, je suppose.

Je me dirigeai, complètement à court d'idées, vers la salle du club de Littérature Classique.

De retour dans la salle de géologie, je poussai un petit cri.

[6] Nous avons adapté ici, mais même si la pratique a globalement changé, au Japon auparavant, on ne s'échangeait pas des numéros pour s'envoyer des messages, mais des adresses mails fournies par un opérateur.

— Où est mon cahier ?!

Le carnet que j'avais laissé posé sur mon bureau avait disparu. *C'est complètement ridicule ! Où est-ce qu'il a bien pu passer ?!*

Fuku-chan était toujours assis à son bureau, penché sur son travail, mais il laissa tomber le porte-mine qu'il tenait en entendant ma voix.

— Tu... tu m'as fait peur. Qu'est-ce qui ne va pas encore ?

Avant de partir, j'avais demandé à Fuku-chan de garder un œil sur mon cahier, mais ma formulation n'avait pas été parfaite. Il avait compris que je l'autorisais à le consulter. Je suis presque sûre de m'être reprise, mais il a pu rester un malentendu.

— Dis, Fuku-chan. Tu as le cahier que j'ai laissé ici ?

— Non, je ne l'ai pas.

— Alors où est-il ? C'est bizarre.

Comme je commençais à fouiller mon sac, il parla d'une voix un peu inquiète.

— Euh... est-ce que, par hasard, ce n'était pas toi qui avais demandé ce cahier ?

Je me sentis blêmir. Je relevai la tête, abattue. Rien, dans son expression, ne laissait penser qu'il plaisantait.

— Ce n'était pas moi.

— ... Oh.

Il baissa brusquement la tête.

— C'est ma faute. Une fille est venue et a pris le cahier en disant que tu lui avais demandé de venir le chercher pour toi. Tu m'avais même dit de le garder à l'œil, mais je n'étais pas sur mes gardes.

Donc quelqu'un l'avait volé ?

— C'était quand ?

— J'étais concentré sur ça, alors je ne suis pas très sûr... Je crois que ce n'était pas très longtemps après ton départ.

— Qui ferait un truc pareil ?!

— Je ne l'ai pas très bien vue, mais c'était quelqu'un que je ne connaissais pas. Elle est arrivée en coup de vent et m'a demandé si tes notes étaient là.

C'était Hani-san. Sans aucun doute. Elle m'avait envoyé un message pour m'attirer dehors, puis l'avait pris pendant mon absence. L'idée qu'elle puisse en vouloir à mon cahier ne m'avait même pas effleurée, et je l'avais laissé là, facile à prendre.

— C'était une fille à l'aura bienveillante. Je me suis dit qu'il avait dû arriver quelque chose, alors j'ai montré ton bureau du doigt. J'ai été idiot.

Ce n'était pas sa faute... Personne n'aurait pu prévoir ça. Il y avait bien eu cette fois où on m'avait volé mon chocolat, mais on avait rapidement trouvé qui l'avait pris et pourquoi, donc ce n'avait pas été un gros choc. Et puis il s'était rattrapé après. Cette fois, c'était différent, pourtant. Je secouai la tête avec force.

— Ce n'est pas ta faute, Fuku-chan. Au contraire, je te suis reconnaissante d'être resté là, parce que maintenant, je sais qui l'a pris. Désolée d'avoir crié en entrant.

Je tirai la chaise à côté de moi et m'assis en chancelant.

Hani-san était dans la faction Lecture, donc nous n'étions même pas du même camp, mais en classe, on discutait toujours normalement. Ce n'est pas comme si je lui faisais confiance, « faire confiance » est un mot trop fort pour décrire notre relation. Elle ne m'avait même pas dit qu'elle avait été choisie pour être la prochaine présidente du club, alors elle devait ressentir la même chose.

Et pourtant, elle avait fait ça. Pour me faire sortir de la salle, elle avait besoin de mon adresse de messagerie.

Je la lui avais donnée hier, après qu'elle m'eut raconté ce qui se passait en salle du club de manga et proposé qu'on échange nos coordonnées. En gros, et si, depuis ce moment-là, elle m'avait observée et préparé son coup pour s'emparer de mon cahier ?

Mais pourquoi ? Pourquoi avait-elle dû voler mon cahier ?

Je ne voyais qu'une raison. Hani-san voulait saboter le manga d'Asanuma-san. Elle m'avait tendu un piège, dupant Fuku-chan pour m'empêcher de le finir !

Tout se mit à tourner dans ma tête, le conflit sans intérêt entre les deux factions, le manga instrumentalisé, le coup d'État à la présidence du club, et maintenant ce vol. Pourquoi ? Pourquoi tout avait fini ainsi ? Pourquoi avait-on dû m'embarquer au milieu de tout ça ? Perdre le cahier en soi n'était pas si grave. Je pouvais tout réécrire. Ce qui me faisait le plus mal, c'était que ce soit Hani-san qui l'ait pris. Ce n'est pas que je lui faisais confiance. Nous n'étions pas si proches. Mais les mensonges !

— Mayaka. Mayaka !

Je revins à moi. Fuku-chan s'était penché sur mon bureau et me fixait.

— Ça va ? demanda-t-il.

J'avais envie de pleurer. J'avais envie d'éclater en sanglots et qu'il me réconforte, mais il était trop tôt pour abandonner.

J'inspirai profondément et relâchai lentement l'air. Mon esprit fiévreux essayait de se persuader que tout cela n'était qu'un mensonge, un rêve ou un malentendu, mais je savais bien que ce n'était pas le cas.

— On dirait que ce cahier comptait vraiment pour toi, dit Fuku-chan d'un air grave.

— Le cahier en lui-même, pas vraiment... J'y dessinais un manga, alors c'est juste que je ne voulais pas que quelqu'un d'autre le voie.

— Elle a volé un manga ?

Je secouai la tête.

Ce n'était pas un manga de volé. Il n'y avait que les répliques, des points de l'histoire et une partie du brouillon, mais comment lui expliquer ? Comme je gardais le silence, Fuku-chan se redressa et posa la main sur la table.

— Je vais aller te le récupérer. Tu as une idée de qui elle est ?

— Je suis sûre que c'est quelqu'un que je connais, mais... ça ira.

— Je ne vais pas dire que je me sens responsable, mais ça me travaille, et je ne peux pas laisser passer ça. C'est qui ?

Je secouai doucement la tête.

— Ce n'est pas ta faute, et ça pourrait mal tourner si les autres l'apprennent... Je n'ai pas envie de t'embarquer là-dedans.

Je n'aurais vraiment pas dû travailler sur le manga dans la salle de géologie. Il n'y a qu'à voir ce que ça a donné. Alors que je fixais le sol, il finit par dire :

— Mayaka... J'ai envie d'être impliqué, pourtant.

— Je sais...

Fuku-chan fixa intensément le vide, puis dit finalement :

— Je sais que je ne serai peut-être pas d'une grande aide, mais s'il te plaît, dis-moi ce qui se passe. Je comprends qu'il ne vaut mieux pas aller la voir de front maintenant, mais laisse-moi réfléchir avec toi à trouver une autre manière de le récupérer.

J'esquissai alors un léger sourire triste.

— Tu te sens vraiment responsable, pas vrai ?

— Ouais, je crois bien. Même si j'étais parfaitement au courant du bazar du club de manga, je me suis quand même laissé avoir comme ça.

Je n'avais pas vraiment l'intention de lui parler de l'état actuel du club de manga. Je ne voulais pas l'inquiéter. Assez curieusement, pourtant, maintenant que je n'avais plus vraiment le choix et que je devais tout lui raconter, je me sentais étrangement apaisée.

5

Là-dessus, je lui racontai l'essentiel de ce qui s'était passé jusqu'à présent. Comment, lundi dernier, Asanuma-san m'avait demandé de rejoindre son projet. Comment son manga allait être utilisé comme un outil dans la guerre des factions du club de manga. Comment, pour déterminer le nombre de pages, j'avais demandé un peu de temps pour faire mes calculs.

Je lui racontai comment, mardi, j'avais eu l'impression que Hani-san me surveillait pendant que je travaillais dans mon cahier, en classe.

Comment, mercredi, j'avais appris que le plan d'Asanuma-san avait été découvert. Comment Hani-san était devenue présidente du club sans que je m'en rende compte.

Et aujourd'hui, comment j'avais quitté la classe à cause du message de Hani-san, ce qui avait conduit au vol de mon cahier pendant mon absence.

Quand j'eus fini, Fuku-chan resta silencieux, plongé dans ses pensées. Même moi, en lui racontant, j'essayais de remettre de l'ordre dans tout ça. Finalement, il eut un sourire amer et dit :

— J'imagine qu'on t'a suivie, hein.

Je le pense aussi. Jusqu'à hier, je préparais le manga dans ma salle de classe, et pourtant, même en m'étant déplacée aujourd'hui dans la salle de géologie, comment avait-elle réussi à me retrouver ? La seule explication à laquelle je pouvais penser, c'est qu'elle m'avait pris en filature.

— Si j'avais continué à travailler dessus en classe, ça ne serait sans doute pas arrivé.

— Je n'en suis pas si sûr, dit Fuku-chan, les bras croisés.

Il retourna l'idée dans sa tête un moment, puis reprit :

— Tu as dit que mercredi aussi, tu avais suivi ce que disait Hani-san, non ?

— Oui. Elle m'avait dit qu'Asanuma-san était acculée par les autres, alors je suis allée au club de manga. Elle disait la vérité à ce moment-là.

— Et là, j'imagine que tu avais laissé ton cahier en classe, non ?

Ah bon ? J'essayai de me souvenir.

Même si je n'avais encore rien dessiné, je n'aurais pas laissé, comme ça, sur mon bureau, mon cahier avec l'histoire du manga. Il me semble bien me rappeler l'avoir mis dans mon sac. Après ça, j'ai dû emmener le sac avec moi à la salle du club.

Attends, non. J'avais prévu de revenir en classe, donc ce n'est pas ce qui s'est passé.

— J'ai mis le cahier dans mon sac, mais j'ai laissé mon sac en classe.

— Ça veut dire qu'elle avait déjà l'occasion de le voler hier.

Je vois. Je n'y avais pas pensé, mais il avait bien raison. En plus, nous n'étions que tous les deux en classe à ce moment-là. Il lui suffisait d'attendre un peu après mon départ pour le club de manga, et voler mon cahier devenait un jeu d'enfant.

Sans m'en rendre compte, je marmonnai :

— Alors pourquoi...

Fuku-chan hocha profondément la tête.

— C'est exactement ça. « Pourquoi ». Pourquoi a-t-elle dû voler ton cahier aujourd'hui ?

— Pour saboter le manga d'Asanuma-san, non ? Pourquoi d'autre ferait-elle ça ? répondis-je avec un peu de dépit.

Fuku-chan, pourtant, secoua la tête.

— Je n'en suis pas si sûr. J'ai commencé à réfléchir à un truc pendant que tu parlais. Ça ne te rappelle pas un peu ce que racontait Houtarou y'a pas longtemps ? dit-il doucement.

Oreki ?

Qu'est-ce qu'il entend par « y'a pas longtemps » ? Fuku-chan et Chi-chan... ah oui, on lisait la fiche de lecture d'Oreki. C'était plutôt amusant. J'ai l'impression que ça remonte déjà.

Si je me souvenais bien, c'était sur « Cours, Melos ! », et ça parlait de qui essayait d'empêcher Melos d'atteindre la ville. Je ne voyais pas du tout en quoi ça ressemblait à ma situation, toutefois.

— Qu'est-ce qui est pareil, exactement ? demandai-je.

— Le passage sur Dionysos et les bandits.

— Dionysos est le dieu du vin.

— Ah, oui. Je veux dire Dunamis[7]... enfin non, ça, c'est un ange.

— Vraiment ?

— Je crois que c'est un ange de la puissance ? Bref, appelons-le le roi. Quand j'ai entendu ton récit, ça m'a rappelé le passage, dans la fiche de lecture de Houtarou, sur le roi et les bandits.

Dans son analyse, je suis presque sûre qu'Oreki n'était pas d'accord avec la théorie de Melos selon laquelle c'était le roi qui avait engagé les bandits pour le tuer et entraver sa progression vers le royaume.

— Quel rapport avec moi ?

— Tu te souviens de son raisonnement ? Houtarou écrivait que, parce que le roi croyait sincèrement que Melos ne reviendrait pas, il n'avait aucune raison d'essayer d'empêcher son retour. Ce genre de logique, c'est tout lui. Ça m'a vraiment fait sourire.

[7] Pour être exact, le terme grec *dunamis* (« puissance ») a été repris dans la théologie chrétienne pour désigner l'un des neuf chœurs angéliques, appelé les « Puissances ».

Je souris en retour. Il poursuivit :

— Voilà ce que je pense, personnellement. Même si Mélos parvenait jusqu'au royaume, le roi n'y perd rien. Mélos ne reviendrait sans doute pas, et même dans l'hypothèse, une sur un million, où il reviendrait, le roi ne serait pas réellement affecté. C'est pourquoi, même sous cet angle, il est clair que ce n'est pas le roi qui a engagé les bandits.

Je voyais bien en quoi cela se tenait. Si le roi avait voulu s'entêter à croire qu'« on ne peut faire confiance à personne » quoi qu'il arrive, et qu'il fût possible que Mélos vienne mettre cette conviction à l'épreuve, je pourrais comprendre que la donne change. Mais dans le récit, il me semble bien que ce n'était pas le cas.

— Maintenant, pour la situation, dit Fuku-chan, — Hani-san a l'air de croire sincèrement qu'il n'y a aucune chance qu'Asanuma-san termine le manga. Et le fait est que, même s'il était mené à bien, je pense que ça ne la dérangerait pas du tout.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Si le manga aboutit, alors elle et les autres devront quitter le club.

— C'est Hani-san qui l'a proposé elle-même, non ?

Oui, mais...

Fuku-chan se gratta légèrement la joue.

— J'entends beaucoup d'histoires sur le club de manga. Maintenant que j'ai aussi entendu ta version, je commence à me dire qu'il n'y a plus moyen d'empêcher le club de se scinder. Ces histoires de filature, d'espions, de coup d'État... c'est manifestement bancal, même si on compare aux autres clubs étranges de ce lycée. À ma connaissance, le club de manga est un groupe assez massif avec plus de trente personnes, en comptant les seconde. Même en le scindant en deux, les deux groupes resteraient plus gros que la moyenne des clubs. Je pense que l'objectif de Hani-san, c'était de rendre cela possible et d'en faire deux clubs normaux... Qu'en penses-tu, Mayaka ? Je me trompe ?

Fuku-chan s'était toujours intéressé à mille choses Quel que soit le sujet, il dévorait tout ce qu'il pouvait. Depuis qu'il a rejoint le Comité d'organisation toutefois, j'ai l'impression qu'il était devenu de plus en plus pointu, surtout sur tout ce qui est procédures et organisation officielle, ainsi que sur les véritables intentions des gens. Prenons Oreki, par exemple. Il ne travaille pas bien avec les autres. S'il connaît les concepts, il ne saisit pas vraiment, au fond, des choses comme les façades émotionnelles et les justifications que les gens se fabriquent pour se protéger. Fuku-chan voit à travers tout cela, et pour autant, Il reste tel qu'il est, sans se travestir. Je trouvais ça vraiment admirable.

Si Fuku-chan disait qu'il n'y avait plus rien à faire pour le club de manga, il se pouvait qu'en effet il n'y eût plus aucun espoir. À vrai dire, les querelles internes avaient déjà dépassé le point de non-retour. Je n'avais jamais pensé une seule fois que le club se porterait mieux en se scindant en deux, mais je ne peux pas en dire autant de Hani-san. Peut-être qu'elle...

Non, attends, ça pose un problème.

> — Si c'était le cas, ne vaudrait-il pas mieux pour elle se contenter de quitter le club sans passer par tout ça ? Pourquoi ne se contente-t-elle pas d'utiliser le fait que nous projetions de faire un manga pour nous virer, sans toutes ces complications ?
>
> — Je n'en suis pas si sûr. Si elle partait sans un mot, ça donnerait l'impression qu'elle s'enfuit la queue entre les jambes, non ? Il faut sauver les apparences. À l'inverse, si elle voulait que vous quittiez le club, il lui serait quasiment impossible de forcer votre démission en se fondant uniquement sur le fait que vous vouliez dessiner un manga. S'ils allaient se plaindre auprès du professeur en charge du club, c'est eux qui se feraient remonter les bretelles, pas vous.

C'est vrai. Ce serait un motif bien insuffisant.

> — Je n'y connais pas grand-chose, poursuivit-il, — mais si votre condition à vous, c'est de faire n'importe quel genre de manga, ça a l'air d'une tâche plutôt facile, non ?

— Je suppose, oui. Ce serait facile s'il suffisait de l'imprimer sur n'importe quelle imprimante.

— Si le manga est mené à bien, alors Asanuma-san et les autres récupèrent l'honneur perdu et tout le monde se sépare en bons termes. Si le livre ne se termine pas, alors la faute retombe entièrement sur le groupe d'Asanuma-san, et cela devient une raison de leur demander de démissionner.

Je comprenais son raisonnement, mais je ne voyais pas ce qui venait derrière. Je haussai un peu la voix.

— Mais si c'est vrai, si Hani-san est comme le roi dans l'histoire de Mélos, alors ça veut dire qu'elle a volé mon cahier pour rien du tout, non ? Si elle l'a pris pour s'amuser, ça ne s'appelle rien d'autre que de l'intimidation, si ?

Je ne dis pas que ce serait acceptable si elle avait une raison, mais si c'était vraiment par pure malveillance, je ne pourrais pas rester sans rien faire.

Fuku-chan fixa le sol et marmonna doucement :

— Tu as raison. C'est la seule chose étrange. C'est vraiment frustrant... Si c'était Houtarou, il trouverait quelque chose, sans problème. Pourquoi a-t-elle fait ça ? Elle n'a rien à gagner à prendre ton cahier.

De temps en temps, Fuku-chan lâchait des choses ridicules du genre : « Une base de données ne peut pas conclure. » Il sait beaucoup de choses sur une foule de sujets et est toujours au courant des dernières rumeurs, mais il est convaincu que c'est précisément pour ça qu'il a du mal à trouver la vérité. Tout cela me donnait surtout l'impression qu'il avait déjà renoncé avant même d'essayer.

Là, toutefois, il essayait vraiment de tout démêler. Au lieu de réciter ses phrases toutes faites, du type « Je n'en ai aucune idée » ou « On n'y peut rien », Fuku-chan était parfaitement immobile, concentrant tous ses efforts pour trouver la réponse.

Je me creusais la tête avec lui, et en même temps, je ne pouvais m'empêcher de le regarder en silence. Finalement, il se décida à parler, les sourcils froncés d'une manière qui ne lui ressemblait pas.

— On va récupérer ton cahier, Mayaka, c'est sûr, mais, et je ne saurais pas exactement dire pourquoi je le sens comme ça, si on attendait un peu pour qu'elle fasse le premier pas ?

D'un point de vue réaliste, quels que fussent les efforts de Fuku-chan et l'incarnation de rage que j'étais sur le point de devenir, il n'y avait probablement aucun moyen de récupérer le cahier aujourd'hui, Hani-san étant sans doute déjà rentrée. Si elle l'avait volé juste pour me harceler, il devait être à l'heure qu'il est dans une poubelle, parti en fumée, ou dans la rivière en route vers la mer. Si ce n'était pas le cas, alors il restait une chance de le récupérer, mais Fuku-chan préférait pour l'instant rester en retrait.

— Je suis contente de te voir si confiant, mais pourquoi attendre ?

Fuku-chan était calamiteux pour faire passer clairement ses idées.

— Je t'ai déjà vue dessiner ton manga, et je suis presque sûr que ce n'est pas comme si tu ne pouvais plus continuer sans ce cahier, non ? Je comprends que tu sois furieuse, bien sûr. Moi non plus je ne peux pas laisser passer ça, mais si on prend les choses aussi objectivement que possible, tout ce qu'il te faut, c'est le temps de réécrire ce que tu as perdu.

Il n'avait pas tort. Ce cahier ne représentait qu'un travail préparatoire, et il ne m'avait demandé que trois jours. Si je mettais mes émotions de côté, je pouvais toujours rattraper ça en trois jours de plus.

— Si c'est le cas, alors l'objectif de Hani-san était peut-être de gagner du temps, tu ne penses pas ? Peut-être qu'elle veut faire quelque chose de ces trois jours. Réfléchis : dans les romans à suspense où quelqu'un se fait enlever, on finit toujours par attendre que le coupable se manifeste le premier. Essayons d'attendre encore un peu et d'observer comment les choses tournent avant de décider quoi faire.

— D’accord, mais j’ai l’impression qu’il vaudrait aussi mieux l’arrêter au plus vite au cas où elle planifierait quelque chose de terrible.

— Oui. Si ça arrive, je te protégerai.

... Je doutais qu’il en soit capable, mais, dans le même temps, il m’était tout aussi impossible de ne pas lui accorder une certaine confiance.

J’acquiesçai résolument.

— D’accord, je comprends. Je vais laisser un peu de temps. Tu penses qu’il vaut mieux que je ne dise rien à Hani-san demain ?

— Difficile à dire. J’ai le sentiment qu’elle te contactera si elle a des exigences, mais qui sait. Franchement. J’aimerais vraiment que Houtarou soit là, dans ce genre de moments.

Il est vrai que s’il avait été là, Oreki aurait sans doute su mieux que nous relier les points.

Pourtant, à aucun moment je n’ai souhaité qu’il le remplace. Merci.

6

Nous étions le vendredi 18 mai. Même si c'était une date que j'attendais autrefois, tout pesait bien trop lourd sur mon esprit.

En partant de la maison, j'avais oublié mon mouchoir et j'étais arrivée plus tard que d'habitude au lycée. Même si Hani-san était en classe lors de mon entrée, elle m'ignora avec désinvolture comme si j'étais une passante quelconque, alors même que nos regards s'étaient croisés. Je pourrais toujours la saisir par les épaules et la secouer en hurlant : « Rends-moi mon cahier ! », mais je décidai de faire confiance à Fuku-chan. En plus, si jamais je la blessais par inadvertance, les choses n'en seraient que pires, alors autant rester tranquille pour l'instant.

Informer Asanuma-san de mes progrès me mettait encore plus les nerfs que d'affronter Hani-san. Même si je lui avais dit que je déciderais pour vendredi si je participais et du nombre de pages que j'aurais, je n'avais pas tenu l'échéance. J'avais bien son adresse de messagerie, mais ce genre de choses se faisait en face, alors j'attendis l'heure du déjeuner et me rendis salle de première A pour lui parler.

Là, à peine deux ou trois élèves mangeaient encore. Les autres avaient déjà fini et faisaient autre chose. Ce fut un peu étrange : même si ce n'était pas interdit, je trouvais un peu inconfortable d'entrer dans une autre classe. Tandis que j'hésitais à la porte, une fille mince et jolie remarqua ma présence et m'interpella :

— Tu cherches quelqu'un ?

— Oui. Asanuma-san.

— Ah oui ? Je me demande si elle est là.

La fille jeta un rapide coup d'œil derrière elle et repéra Asanuma-san assise près de la fenêtre.

Elle alla vers elle et se mit à lui parler. Elle me désigna du doigt, sans doute pour lui dire que je la cherchais.

Dès qu'elle m'aperçut, l'expression d'Asanuma-san s'assombrit un peu, et elle se dirigea vers moi à pas lourds.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Sa voix était atone. Elle devait, elle aussi, être d'une humeur exécrable. La frapper ainsi quand elle était déjà à terre me donnait un sentiment affreux. Tout ce que cela faisait, c'était ranimer ma colère envers celle qui avait volé mon cahier.

— Je t'avais dit que je te donnerais ma réponse vendredi, n'est-ce pas ?

— Oui.

En répondant, Asanuma-san se mit à jeter des regards furtifs à gauche et à droite. Peut-être qu'elle n'était pas à l'aise à l'idée de parler du manga en classe, ou peut-être se méfiait-elle simplement des oreilles qui traînaient, après ce qui s'était passé quand ses plans avaient fuité. La voir ainsi me fit baisser la voix au même niveau.

— Désolée, mais tu peux attendre encore un peu ?

Ses sourcils se haussèrent.

— Comment ? Qu'est-ce que tu veux dire ? Ce n'est pas toi qui m'avais dit que ce serait pour aujourd'hui ?

Je savais bien qu'elle ne serait pas contente, mais je ne m'attendais pas à une réaction aussi vive.

J'avais déjà décidé que, quoi qu'il arrive, je ne lui parlerais pas du vol de mon cahier par Hani-san. Je n'avais aucune preuve, et si les autres apprenaient que c'était une possibilité, cela attiserait encore les flammes déjà vives du conflit entre factions. Bien sûr, si je ne récupérais pas le cahier à la fin, je déverserai un bidon d'essence sur ces flammes, mais pour l'instant, je me taisais.

— Je suis vraiment, vraiment désolée. Je pensais avoir fini d'ici là, mais le brouillon n'est pas terminé, et...

Elle poussa un grand soupir, volontairement sonore.

— D'accord. J'espère que tu n'envisages pas de nous laisser tomber.

Il y avait, à juste titre, pas mal de venin dans sa voix.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tai a fondu en larmes et s'est enfuie, et c'est Nishiyama, qui nous a trahies en révélant la chose à tout le monde. Et maintenant te voilà, qui me demandes d'attendre encore. Il est assez naturel que je me dise que tu essaies, toi aussi, d'abandonner le projet.

Bien qu'elle ait lancé toute l'affaire, je dois dire que j'éprouvai malgré tout un peu de pitié pour elle. Quoi qu'il en soit, le fait était que je n'avais pas tenu notre promesse, et c'était ma faute. Je baissai de nouveau la tête.

— Je suis désolée.

— Hé, tu vas le faire avec moi, n'est-ce pas ?

Je comprends qu'elle soit à cran, mais là, c'est un peu excessif.

— Je suis venue pour m'excuser. Tu ne me fais pas confiance ?

Elle soupira encore une fois, cette fois de façon bien plus naturelle.

— Désolée, je suis juste un peu tendue.

— Moi aussi. Ce n'est rien.

— Alors, de combien de temps as-tu besoin ?

J'en étais déjà à la moitié du brouillon. Si je parvenais à récupérer le cahier d'ici lundi, je pourrais sans doute terminer mardi. Si je ne le récupérais pas, en revanche, il me faudrait repartir de l'écriture des dialogues. Si j'y travaillais durant le week-end, en partant du principe que je ne remettrais pas la main sur le cahier...

— Mercredi... Oui, mercredi prochain.

Asanuma-san acquiesça, les yeux un peu baissés.

— D'accord. Désolée, Ibara. Désolée que tout cela soit devenu si compliqué...

C'est vrai que c'était elle qui avait organisé tout cela, mais moi aussi, j'avais été heureuse en apprenant que je pourrais dessiner. Elle n'avait aucune raison de s'excuser.

Sans rien dire de tout ça, toutefois, je me contentai de répondre :

— À plus tard.

Et je quittai la salle de classe.

Quand je revins dans ma classe, la pause de midi touchait presque à sa fin, et la plupart des élèves avaient déjà regagné leur place. La cinquième heure, c'était sport. Je retournai à mon bureau, presque reconnaissante d'aller me dégourdir les jambes, quand des pas s'approchèrent soudain de moi. Je me retournai et vis Hani-san, pas l'ombre d'un souci sur le visage. Elle se mit à parler d'une voix enjouée exactement comme à son habitude.

— Maya-cchi, tu es libre après les cours, aujourd'hui ?

Je me demandais comment j'aurais réagi si je ne m'étais pas préparée mentalement. Est-ce que je lui aurais lancé : « Ne te moque pas de moi ! » ? Ou aurais-je eu peur de ce qu'elle voulait dire par là ? En réalité, ce ne fut ni l'un ni l'autre. J'étais même un peu contente que ce que Fuku-chan avait prédit se réalise. Grâce à lui, je pus rester assez calme pour répondre :

— J'ai permanence à la bibliothèque jusqu'à cinq heures. Je suis libre après, si ça te va. Il y a un problème ?

Un bref instant, Hani-san me dévisagea, peut-être pensait-elle que je serais plus secouée, mais elle retrouva bien vite son sourire.

— Désolée, mais tu peux venir quelque part avec moi après les cours ?

Je penchai la tête avec un faux air perplexe et dis :

— Euh, je ne le sens pas trop aujourd'hui. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je voulais te rendre quelque chose, et je préfère le faire au plus vite.

Je n'étais vraiment pas douée pour ces petits détours. À chaque mot creux, je sentais mes joues s'échauffer, et je ne retenais ma colère qu'à grand-peine.

— Tu as raison. Le plus tôt sera le mieux. Je dois faire quoi, alors ?

Hani-san hocha la tête, satisfaite.

— Tu connais Byron ?

— La pâtisserie à côté du centre culturel ?

— Oui, celle-là. Ça ira vite, du coup. À l'intérieur, il y a un petit coin salon de thé. On peut s'y asseoir même si on ne commande qu'un thé, tu le savais ? Je voulais qu'on s'y retrouve à cinq heures et demie. Ça te va ?

Je me trompais peut-être, mais on eût dit qu'elle voulait organiser un échange d'otages avec le cahier. Elle présentait ça comme une discussion d'égal à égal, mais en réalité, j'étais complètement sans moyens. J'avais affreusement envie de lui renvoyer la balle et de refuser net, mais je me retins et répondis par un sourire.

— Bien sûr ! J'ai hâte.

— N'est-ce pas ? Alors, à cinq heures et demie.

Même si j'attendais cette journée avec impatience autrefois, j'avais bien trop de choses en tête. La sonnerie retentit, et toutes les filles de la classe se dirigèrent vers les vestiaires pour se changer.

Je quittai l'enceinte du lycée à cinq heures cinq et, tandis que je marchais d'un bon pas vers la pâtisserie, mille choses me tournaient dans la tête.

D'abord, le fait que Hani-san soit venue me voir la première, exactement comme Fuku-chan l'avait annoncé. Il m'avait dit d'attendre un peu, mais il n'avait fallu qu'une journée pour que la situation évolue de nouveau. Qu'est-ce qu'elle cherchait au juste ?

Avait-elle volé mon cahier pour s'en servir d'appât et me forcer à la rencontrer ? J'en doute. Nous n'étions pas spécialement proches, mais si elle avait voulu me parler, j'aurais accepté sans faire d'histoires. Il n'y avait aucune raison de voler quoi que ce soit.

Peut-être voulait-elle regarder dedans, voir quel genre de manga Asanuma-san était en train de faire ? Si Hani-san m'avait demandé de lui laisser consulter mon cahier, j'aurais sans doute trouvé je ne sais quelle raison pour refuser. C'est embarrassant, après tout. Le voler n'était-il pas le seul moyen pour elle d'y parvenir ?

Non, je ne crois pas que ce soit ça non plus. Ce n'est pas parce que j'étais certaine de camper sur mes positions que Hani-san en ferait autant. Pour elle, il serait plus logique de demander d'abord. Il n'y avait aucune raison d'employer une méthode aussi lourde dès le départ.

J'avais de plus en plus l'impression d'être enfermée dans une boîte à essayer de deviner ce que voulait Hani-san, aussi décidai-je de penser à autre chose. De toute façon, au moment où je m'assiérai pour lui parler chez Byron, je me sentirai probablement affreusement mal.

D'ailleurs, rien ne garantissait que nous serions seules. Je n'avais aucune idée de combien de personnes seraient là. Et si j'arrivais pour y trouver le reste de la faction Lecture m'attendant, battes cloutées à la main, en me lançant : « Alors t'es venue. On peut te féliciter pour ton courage avant de t'écrabouiller le crâne ! » ? Bon, probablement pas.

S'ils avaient voulu s'y mettre à plusieurs, ce serait sans doute plus simple de le faire au lycée, donc ce n'était probablement pas ça. Qu'il n'y ait pas que Hani-san restait toutefois possible. J'aurais aimé y aller avec quelqu'un, Fuku-chan, Chi-chan ou Asanuma-san, par exemple. *Non, c'était mon problème. Autant en faire le plus possible moi-même.*

Comme l'heure convenue tombait une demi-heure après la fin de ma permanence à la bibliothèque, je ne pouvais pas m'arrêter à la librairie en route.

J'attendais, ou plutôt je redoutais, ce moment depuis un temps déjà, mais je ne pouvais décemment demander à quelqu'un d'autre de s'en charger.

Je voulais vraiment régler ça au plus vite, mais cinq heures et demie, c'était un peu délicat pour moi. Ma mère ne dirait rien, même si je rentrais tard, mais elle prendrait cet air déçu qu'elle a toujours. Je lui avais envoyé un message disant que je rentrerais peut-être plus tard à cause de la permanence à la bibliothèque et d'une réunion de club, mais je tenais tout de même à être à la maison avant le dîner, si possible.

Le fait qu'elle ait choisi Byron ne me plaisait pas non plus. Kamiyama est une petite ville, il n'y a pas tant de pâtisseries occidentales que ça. Byron passe pour l'une des seules, et ses gâteaux font toujours parler d'eux. À l'école primaire, mes parents m'achetaient sans faute une pâtisserie de chez Byron pour mon anniversaire chaque année, et ce que nous avions apporté chez Chi-chan l'autre jour venait aussi de là. Dans le feu de l'instant, il m'était difficile de penser à une boutique que Hani-san et moi connaissions toutes deux et qui convienne à des lycéens, mais je n'avais pas envie d'avoir une conversation aussi déprimante dans un endroit auquel je n'attachais que de bons souvenirs.

Mais je suppose qu'on n'y pouvait rien. Le temps d'avoir pensé à tout ça, j'étais arrivée devant les murs blancs et les tuiles bleu marine qui distinguaient Byron. Je consultai ma montre. Il était cinq heures vingt-sept. Tout juste. Comme j'étais venue d'un pas vif, j'étais un peu essoufflée et j'avais l'impression de transpirer. Je pris deux grandes inspirations et tamponnai mon front et ma nuque avec mon mouchoir.

Bon, puisque j'en étais là, inutile de me monter la tête. Qu'il y ait des lions ou des tigres qui m'attendent, peu m'importe. Je leur réglerai leur compte, je récupérerai mon cahier et je rentrerai.

Je me donnai deux petites tapes sur les joues et entrai.

Des gâteaux aux couleurs variées étaient alignés dans les vitrines réfrigérées de la boutique. C'était la saison des pêches, et presque celle des fleurs de cerisier.

Mon regard passa sur les gâteaux à la fraise et au chocolat, sans que celam e mette l'eau à la bouche. L'uniforme de la vendeuse était une robe noire unie, à l'exception d'un liseré blanc au col, assortie d'un petit chapeau noir. Elle ressemblait presque à une nonne. D'une voix posée, avec le sourire, elle dit :

— Bienvenue.

— Euh, je voudrais aller au salon de thé.

— Bien sûr. C'est plus au fond.

Je n'étais encore jamais allée aussi loin, chez Byron. Je m'engageai dans un couloir étroit et faiblement éclairé dans la direction qu'elle indiquait, et débouchai soudain sur un grand espace.

Le plafond était haut, les fenêtres larges, et, sur le plancher de bois, une grande horloge comtoise se dressait près du mur. Hani-san avait parlé d'un petit coin, mais on eût dit plutôt une salle d'événements. Il devait être un peu tard pour le thé, car il n'y avait pratiquement personne. Il n'y avait qu'une cliente, une fille en uniforme marin, de dos. À mes pas, elle se retourna lentement.

— Ravie que tu sois venue, Ibara.

Tout mon corps se figea. Je ne pus rien dire.

Je disais ne pas me soucier qu'il y eût des lions ou des tigres, mais je ne m'attendais pas à voir celle-là. C'était une élève de terminale du lycée Kamiyama, ancienne membre du club de manga, Ayako Kouchi.

Elle sourit doucement et poursuivit :

— N'aie pas si peur. Hani ne t'a rien dit ? Oh, et ne t'en soucie pas. J'invite, je suis ta senpai, après tout !

Le conflit entre la faction Lecture et la faction Dessin avait débuté au Festival Culturel de l'an dernier, mais les choses s'étaient vraiment gâtées lorsque Kouchi-senpai, la cheffe de facto de la faction Lecture, avait décidé de quitter le club avant les autres terminale. Une fois disparue, celle qui contenait les tensions, le club avait commencé à se fissurer.

Et voilà que cette personne même se trouvait ici, mentionnant Hani. Je ne comprenais plus rien, et l'envie me prit soudain de faire demi-tour et de détaler vers la sortie. Kouchi-senpai me fit signe de venir de la main.

— Ne reste pas plantée là, la bouche ouverte. Viens t'asseoir, allez.

Ses mots étaient posés, mais je crus percevoir une légère tension dans sa voix. Elle ne semblait pas chercher la bagarre, mais je ne voyais pas d'où venait ce timbre tandis que j'approchais prudemment de sa table.

Devant elle se trouvaient une tasse de thé noir bien remplie, une théière fleurie, et un cahier. Sur la chaise vide à côté d'elle reposait un sac en papier contenant quelque chose de l'épaisseur d'un magazine de manga. Il n'y avait pas de carte sur la table ronde, mais la vendeuse à l'allure de nonne de tout à l'heure vint nous en apporter une à chacune.

Je n'avais pas d'appétit. Je commandai un thé noir.

Une fois qu'elle eut regagné le couloir, il ne resta plus que Kouchi-senpai et moi dans la salle. Je me rappelai soudain ce que Fuku-chan avait dit plus tôt, à savoir que ma situation ressemblait à celle d'Oreki. Cette fiche de lecture suggérait que celui qui tirait les ficelles n'était pas le roi, et, dans mon cas aussi, on aurait dit qu'un marionnettiste se cachait derrière Hani-san. Même si je savais que toutes les deux étaient très amies.

Kouchi-senpai porta sa tasse aux lèvres puis la reposa sur la soucoupe dans un léger cliquetis.

— Alors ? Comment se porte le club de manga, ces derniers temps ?

— C'est catastrophique.

Elle voulait peut-être détendre l'atmosphère avec un peu de banalités, mais la vérité m'échappa. Depuis combien de temps avais-je ça sur le cœur ?

— Tout le monde s'insulte et se harcèle. J'en ai par-dessus la tête. Pourquoi es-tu partie, senpai ?

Si seulement Kouchi-senpai avait repoussé un peu sa démission, le club aurait peut-être eu le temps de se remettre avant d'en arriver là.

Je ne lui en voulais pas. Chacun devrait être libre d'entrer ou de quitter son club quand il le voulait. C'était juste que je ne pouvais pas m'empêcher de penser que c'était son départ qui avait mené à ce chaos.

— Oui, eh bien... oui...

Elle traîna sa réponse, puis saisit sa tasse pour la remplir de thé noir, l'air d'esquiver le sujet.

Peu après, la serveuse ressortit et m'apporta mon propre thé noir.

— Je vous recommande d'attendre deux minutes avant de le boire. Voulez-vous du sucre ? demanda-t-elle.

D'ordinaire, je prenais mon café et mon thé avec du sucre, mais cette fois j'avais envie de quelque chose d'amer.

— Non, merci.

La serveuse quitta de nouveau la pièce. Je ne supportais pas le silence, alors je pris la parole la première.

— C'est toi qui as fait subtiliser mon cahier, senpai ?

Les yeux fixés sur sa tasse, elle répondit :

— Oui, en gros.

J'étais sur le point de lui demander pourquoi, mais il y avait quelque chose à faire avant.

— Rends-le-moi.

Avant toute chose, je refusais de poursuivre la conversation tant que je ne l'avais pas récupéré. Son expression était étrange, comme un petit sourire forcé, et elle répondit :

— Bien sûr.

Elle posa la main sur le cahier.

— Mais ne t'enfuis pas dès que tu l'auras.

— Tu comptes me forcer en le prenant en otage ?

— Je suppose que tu es en colère, finalement. Je ne peux pas t'en vouloir.

Elle lâcha sa tasse puis s'inclina lentement devant moi.

— Je suis désolée. Tout est de ma faute. Mais j'aimerais vraiment que tu m'écoutes.

Je n'avais pas l'intention de lui pardonner. Cela dit, je ne savais pour ainsi dire rien de ce que j'étais censée ne pas pardonner. Je durcis la voix et dis :

— D'accord. Je reste encore irritée, mais j'écouterai.

— Merci.

Elle poussa le cahier de mon côté de la table et ajouta :

— Je n'ai pas regardé dedans.

À peine le cahier entre les mains, je le serrai inconsciemment contre ma poitrine. J'avais envie de vérifier que tout allait bien à l'intérieur, mais le faire donnerait l'impression que je ne croyais pas Kouchi-senpai quand elle disait ne pas avoir regardé. Je décidai donc d'attendre. Il n'y avait là-dedans que quelques notes, rien d'irremplaçable, mais dès que je le glissai dans mon sac, le fait de l'avoir récupéré me parut enfin tangible, et je sentis la tension me quitter.

Il faudra que je dise à Fuku-chan, en rentrant, que je l'ai récupéré, pour qu'il ne s'inquiète pas.

Je versai du thé dans ma tasse et en bus une gorgée. Je l'avalai lentement.

La chaleur me remplit l'estomac d'une force tranquille, puis je regardai Kouchi-senpai droit dans les yeux.

— Alors ? De quoi voulais-tu me parler ?

— Oui.

Ses yeux retrouvèrent leur intensité en soutenant mon regard.

— Ibara.

— Oui ?

— Quitte le club de manga.

On en était donc là.

Je marquai quelques secondes de pause, puis répondis.

— Alors, tu as volé mon cahier pour une telle menace ?

— Une menace, hein ? Je suis en tort alors je ne vais pas te contredire.

Elle soupira et baissa légèrement la tête, un mince sourire aux lèvres.

— Mais tu te fais des idées. Ce n'est pas ça.

Je ne répondis pas. Elle releva de nouveau la tête.

— J'ai appris ce qui s'est passé avec Asanuma. L'une des filles à qui elle a demandé a perdu courage et a tout raconté à Hani. Hani m'a demandé conseil. C'est comme ça que j'ai su à peu près ce qui se tramait. Elle m'a aussi dit qu'Asanuma t'avait sollicitée également. Tu semblais plutôt partante.

Je ne dirais pas que « partante » soit le mot...

— Du moment que je peux dessiner du manga...

— Alors, peu t'importe où ? Tu devrais t'en soucier, pour l'amour du ciel.

Je me tus devant sa désapprobation ferme. Kouchi-senpai posa l'avant-bras droit sur la table et se pencha légèrement en avant.

— As-tu vraiment le temps de t'amuser avec ce genre de futilités ? Tout ce qu'Asanuma veut, c'est se battre pour le contrôle du club, tu t'en rends compte, n'est-ce pas ?

J'avais envie de répliquer qu'Asanuma-san, à sa manière, se souciait vraiment du manga, mais je n'y parvins pas. Je n'avais jamais lu ses mangas, je ne savais même pas quel genre elle aimait. À bien y penser, je ne crois pas avoir jamais eu avec elle une véritable discussion sur le manga, tout court. Sa façon de le dire me contrariait, pourtant.

— Pourquoi n'aurais-je pas le temps, alors ? Il y a autre chose que je devrais faire, à la place ?

— Tu dois faire progresser tes propres mangas. Si tu te plies au plan d'Asanuma pour travailler sur un projet idiot, tu perds ton temps, n'est-ce pas ?

J'en fus bouleversée. Je ne croyais pas que cela se soit lu sur mon visage, mais Kouchi-senpai poursuivit avec ferveur, comme si elle l'avait perçu.

— Il n'en sortira rien de bon si tu continues là-dessus.

— ...

— Le club de manga ne fait que te freiner.

Bien sûr que je voyais ce qui se passe. Il m'était arrivé d'imaginer toutes les histoires intéressantes que nous aurions pu créer si nous n'avions pas été constamment à couteaux tirés, non, je mentirais si je prétendais ne pas y penser à chaque seconde passée au club. Mais même en l'admettant, je ne croyais certainement pas qu'elles me freinaient, d'une quelconque manière.

Et pourtant, ma réponse fut d'une faiblesse pitoyable.

— Ce n'est... pas vrai.

Kouchi-senpai le remarqua aussi.

— Tu essaies de prendre la défense de tes amis ? Ou bien tu as l'impression que partir maintenant équivaudrait à abandonner en cours de route ? Alors permets-moi d'ajouter ceci : tout comme le club ne te fait aucun bien, tu n'en fais aucun au club. Tu n'es peut-être pas la cause de tout ce qui s'est passé, mais tu en fais certainement partie.

Elle parlait sans doute du moment où, au Festival Culturel, on m'avait renversé de l'eau servant pour le dessin dessus, conséquence de notre dispute. Bien sûr, cela avait encore creusé le fossé entre les deux factions, mais c'était un accident, et je n'y pouvais rien.

— Tu ne vois pas du tout de quoi je parle, n'est-ce pas. Notre équipe de baseball est assez faible. Tu es d'accord ?

Le sujet changea brusquement, et, un instant, je restai sans voix.

— Oui... il me semble avoir entendu quelque chose comme ça.

— Ce n'est pas étonnant, au fond. Le lycée Kamiyama n'est qu'un établissement de second rang, il est logique que notre équipe de baseball soit du même niveau. Ce genre de situation est assez typique. Alors, imaginons qu'un génie sportif qu'on ne voit qu'une fois par génération, du genre à s'imposer même dans les grandes écoles, rejoigne notre équipe. Qu'est-ce qui se passerait, d'après toi ?

Elle me laissa une seconde pour y réfléchir, puis poursuivit.

— Le reste de l'équipe s'en trouverait inspiré, s'entraînerait toujours plus jusqu'à devenir plus fort ? Laisse-moi rire. Ce genre de chose n'arrive que dans les mangas. Neuf fois sur dix, ils ont bien trop conscience de leurs limites, et, au mieux, ils ne seront qu'une épine dans le pied du génie.

Je supposai qu'elle parlait du club de manga actuel du lycée Kamiyama.

— Je... je suis loin d'être un génie qu'on ne voit qu'une fois par génération.

— Oui, je conviens que ce serait exagéré de t'appeler ainsi, approuva aussitôt Kouchi-senpai.

Elle ajouta cependant, rapidement :

— Mais tu as en toi la plus petite trace, la plus infime étincelle de génie. Au minimum, tu es aussi talentueuse que moi.

J'avais déjà lu le manga de Kouchi-senpai.

Il s'intitulait « Le Langage du Corps ». Je l'avais trouvé bon. Vraiment bon.

— Tu es bien meilleure que moi, dis-je.

— Eh bien, c'est parce que je suis ta senpai. Écoute, l'humilité, d'accord, mais tu dois commencer à te regarder objectivement.

Elle porta la tasse à ses lèvres et laissa échapper un léger son en contemplant le thé. La tasse trembla légèrement entre ses doigts, et, presque à voix basse, elle s'exclama :

— Je... veux devenir professionnelle. Je suis mauvaise, pour l'instant, mais je veux vraiment m'améliorer.

Entendre « je suis mauvaise » dans la bouche de Kouchi-senpai me déstabilisa. Il s'était passé beaucoup de choses entre elle et moi, mais cela ne m'avait jamais empêchée d'aimer ses mangas. Elle a un sens de l'humour incroyable : quand je les lis dans les moments difficiles, ils m'arrachent toujours un sourire, et, lorsque je les lis quand je suis heureuse, ils peuvent même me rendre triste.

— Je n'ai pas réussi à quitter le club de manga, dit-elle. — Et, comme toi, j'étais incapable de dessiner entourée de toutes ces disputes. Je ne pouvais pas m'empêcher d'avoir envie de rester, pour une raison que Dieu seul connaît. Je n'arrivais pas à tout laisser derrière moi.

Elle me regarda droit dans les yeux, comme pour me convaincre de quelque chose.

— Je le regrette vraiment. J'y ai laissé deux de mes trois années de lycée.

Dans le silence qui suivit, elle semblait marteler que, moi aussi, j'en avais déjà laissé passer une.

Sa main se serra en poing.

— J'avais besoin de dessiner davantage. C'est pour ça que je suis partie. Moi aussi, j'ai du talent, peut-être une minuscule, quasi dérisoire parcelle de talent, mais je devais le tenir pour sacré, malgré tout.

Tenir son talent pour sacré... C'est si difficile, pourtant, senpai. C'est terriblement effrayant de tourner le dos à ses amis comme ça et de placer toute sa confiance dans ce talent si peu fiable.

Est-ce bien ce qu'elle est en train de faire ? Est-ce c'est vraiment ce qu'elle veut que je fasse ? Soudain, la voix de Kouchi-senpai prit un ton curieusement enjoué.

— Toi aussi, tu devrais partir, Ibara.

— Mais...

— Quitte le club de manga et travailler avec moi.

Je restai sans voix. Avais-je bien entendu ? Elle continua sans se répéter.

— Tu te souviens de « Cendres au Crépuscule », n'est-ce pas ?

Comment l'oublier. Je l'avais acheté quand, collégienne, j'avais visité le Festival Culturel du lycée Kamiyama. Il comptait énormément pour moi. Découvrir qu'un lycéen pouvait créer quelque chose d'aussi incroyable m'avait transformée en profondeur, et, en entrant au lycée, j'avais rejoint le club de manga sans la moindre hésitation. Je sais à présent, bien sûr, que j'aurais dû y réfléchir à deux fois, puisque la personne derrière « Un cadavre au crépuscule » n'était pas, en réalité, au club.

Lorsque Kouchi-senpai l'évoqua, son expression sembla s'assombrir légèrement.

— C'était légendaire. Je n'ai même pas pu le lire, et toi aussi, il t'a illuminé. Maintenant, c'est mon tour. Le mien... et le tien.

Un frisson me parcourut l'échine.

Elle leva un doigt.

— Il en sortira deux choses. D'abord, contrairement au plan d'Asanuma, cela nous donnera à toutes les deux une expérience précieuse. D'après ce que j'ai vu, tes dialogues ont tendance à s'étirer parce que tu essaies de tout dire. Quant à moi, comment dire, mes mangas n'enthousiasment pas vraiment. J'ai de mauvaises habitudes. Toutes les deux, nous en tirerons forcément quelque chose.

Puis elle leva un deuxième doigt.

— Et puis, comme « Cendres au Crépuscule » l'a fait, cela inspirera de nouveaux élèves pendant des années. Le club de manga est dans un état lamentable en ce moment, mais c'est nous qui en transmettrons la tradition.

Est-elle sérieuse ?

— Tu comptes le vendre au Festival Culturel ?

Elle acquiesça.

— Exact.

Faire ça contrevenait sans doute au règlement de l'école, mais il y avait un problème bien plus grave.

— On se fera pas détester par tous les membres du club si on fait ça ?

Je n'avais jamais entendu dire qu'il y avait eu des ennuis parce que l'auteur de « Cendre au Crépuscule » n'était pas du club de manga, mais si, non content de quitter le club, je vendais aussi mon propre manga au Festival Culturel, ce serait pratiquement comme déclarer la guerre à tous les recueils en vente.

Elle garda son calme.

— C'est pour ça que je te dis de partir. Si tu continues à t'inquiéter pour eux, tu ne pourras jamais dessiner ce que tu veux. Bien sûr qu'ils nous détesteront. Et alors ? Ce n'est pas comme s'ils allaient nous passer à tabac. En fait... tu crois qu'ils pourraient ? Bah, un coup de poing, ça devrait aller.

— Tout ce que je veux, c'est dessiner des mangas, pourtant.

— C'est un peu tard pour ça. Rien que parce que tu veux dessiner des mangas, tu es déjà à part, et beaucoup de gens ne te supportent déjà pas. Si ça ne te plaît pas, tu n'as que deux options : soit tu renonces à dessiner, soit tu t'améliores et tu les fais taire.

Ce n'est pas que je ne comprenais pas. C'était juste difficile de l'entendre énoncer les choses aussi crûment.

— Et franchement, poursuivit-elle, — personne dans ce club n'a même lu les mangas dans lesquels tu as mis tout ton cœur, de toute façon. Ça ira. Oui, ça ira. Si on demande simplement à quelqu'un de le vendre pour nous, personne ne s'en apercevra.

Maintenant qu'elle en parlait, au club de manga, il y avait tout un tas de fanzines qui circulaient. Il restait quatre mois avant le Festival Culturel, et si je travaillais dessus avec Kouchi-senpai, le style graphique serait sans doute assez différent de ce que je faisais d'habitude aussi...

Alors je suppose... que ça pourrait aller ?

Je bus un peu de thé pour calmer mes nerfs.

— Mais ça veut dire qu'il faut que je dise à Asanuma-san que je ne l'aiderai pas... Je ne sais pas si...

— Si tu peux ? Désolée de te l'apprendre, mais quand elle essayait de recruter des gens pour son projet, elle leur disait que ce serait toi qui compilerais le tout.

C'est nouveau, ça.

— Écoute, on se sert de toi, tout simplement. Tu comptes encore rester fidèle à Asanuma après ça ?

Je suppose que je le savais aussi vaguement, mais en repensant à ce midi, je ne pouvais pas lui tourner le dos comme ça.

— J'ai demandé à Asanuma-san de m'attendre. Je ne peux absolument pas quitter le club et refuser de travailler avec elle après ça.

Elle poussa un profond soupir.

— Je suppose que je n'y peux rien. Tu as fait quatre pages pour le Festival Culturel l'an dernier, n'est-ce pas ? Tu les avais faites pour l'anthologie que nous n'avions finalement pas publiée à cause de ce qui s'était passé.

C'est vrai, maintenant qu'elle le disait.

J'avais dessiné un Yonkoma[8] qui présentait le club de manga, sans y être vraiment obligé, mais l'anthologie avait été abandonnée peu après à cause d'un désaccord, alors je les avais rangés.

— Donne-lui ça, poursuivit-elle. — Même si tu lui dis que tu l'as fait l'an dernier, je suis sûre qu'elle ne s'en plaindra pas.

Je vois… J'étais surpris qu'elle s'en souvienne. Moi-même, j'avais oublié. Avant de lui donner ma réponse, il y avait quelque chose que je devais demander.

Peut-être que Kouchi-senpai m'aidait parce que j'étais tellement empêtré dans ce qui se passait au club. Ou peut-être qu'elle voulait simplement faire du manga avec une kôhai comme moi à peine capable. L'un comme l'autre m'aurait fait plaisir, mais pour l'instant, je n'avais toujours rien trouvé qui me donne envie de lui pardonner.

Je remplis jusqu'au bord la tasse de thé désormais vide et la laissai un instant avant d'en prendre une gorgée. Après une profonde inspiration, je levai les yeux vers elle.

— D'accord, je comprends. Juste une question, senpai.

— Hm ?

— Alors pourquoi m'avoir volé mon cahier ?

En repensant à tout le tracas et à la colère que cette personne m'avait faits subir hier après les cours, j'avais de plus en plus de mal à lui faire confiance et à travailler avec elle. Les yeux de Kouchi-senpai se voilèrent.

— J'ai entendu dire que tu hésitais quand Asanuma t'a demandé de l'aider pour son manga, alors je me suis un peu inquiétée. Si tu finissais par accepter, je perdrais ma chance de te convaincre. Tu es tellement têtu. Tu aurais refusé de quitter le club et tu n'aurais pas fait équipe avec moi. C'est pour ça que j'ai demandé à Hani de faire quelque chose pour t'empêcher de donner ta réponse d'ici vendredi soir.

[8] C'est un type de manga en quatre cases disposées de manière verticale, à tendance le plus souvent humoristique. Il s'apparente au comic strip américain.

Elle poussa un léger soupir, puis reprit :

— Ne déteste pas Hani, s'il te plaît. Elle l'a fait parce que je le lui ai demandé. Et si ça peut te consoler, je n'avais pas non plus imaginé qu'elle ferait quelque chose comme ça. Si je lui avais mieux expliqué la situation, elle aurait peut-être fait quelque chose de moins radical, mais beaucoup de choses sont difficiles à lui dire...

Je suppose qu'elle n'avait rien dit à Hani-san au sujet de son envie de faire équipe avec moi pour sortir un manga au Festival Culturel. Si on devait le faire, il faudrait la jouer en douce. Moins elle en parlerait, mieux ce serait.

Je suivais assez bien les explications de Kouchi-senpai, mais il restait une chose qui n'était pas tout à fait claire.

— Pourquoi vendredi soir ?

Elle avait probablement entendu dire que je devais donner ma réponse à Asanuma-san vendredi après les cours, donc la seule manière de gagner du temps était de saboter mon brouillon. En mettant de côté ce que j'en pensais, son raisonnement tenait au moins la route. Ce que je ne comprenais pas, c'était pourquoi elle voulait repousser jusqu'à ce soir-là.

— C'est parce que, eh bien...

Kouchi-senpai cligna des yeux plusieurs fois, me regardant comme si je venais de poser la question la plus évidente du monde. Puis elle murmura « Ah, c'est vrai » et alla prendre ce qu'il y avait dans le sac en papier posé sur le siège vide à côté d'elle.

À cet instant, tout mon corps se figea. Dans sa main se trouvait le numéro de juin du mensuel de manga La Shin, dont la couverture était illustrée par Yutaka Niiro.

— Parce que c'est le jour de sortie.

C'était vrai : on était le 18 mai, le jour où La Shin sortait en kiosque. En plus, le numéro de juin était celui qui publiait les résultats du Prix Nouveau Monde.

Comme j'avais été très motivé par les résultats de la fois précédente, j'avais aussi envoyé quelque chose cette fois-ci, et j'attendais vraiment de l'avoir aujourd'hui. Et pourtant, pourquoi était-il devant moi maintenant ? Un petit sourire taquin effleura ses lèvres, elle devait sans doute prendre plaisir à me voir aussi décontenancé, et elle dit :

— Félicitations pour ton prix de participation la dernière fois, Kazuru Ihara.

Un petit cri m'échappa malgré moi. Elle continua, presque d'un ton las.

— Ne sois pas si surprise. Combien de fois as-tu envoyé des trucs sous ce nom ? Tu l'as même utilisé pour cet événement à Ôsu, non ? Moi aussi je lis La Shin, tu sais. Évidemment que je l'aurais remarqué.

Qui aurait imaginé qu'elle le découvrirait. Elle fixa la couverture de La Shin.

— J'ai vu ton nom apparaître dans le numéro de mars, et je me suis demandé ce que je fichais de ma vie. Enfin, tout le monde au club a commencé à s'écharper dès que je suis partie, donc on pourrait dire que j'étais assez importante pour maintenir la paix à ma façon, mais je n'avais pas le temps de faire ce genre de choses. Dès que je m'en suis rendu compte, j'ai démissionné.

Elle posa la main sur le magazine.

— Comme j'ai vu ce « bon courage pour ton prochain envoi de manuscrit ! » dans ton évaluation, il m'est apparu que tu envoyais probablement des manuscrits depuis longtemps. Alors je me suis dit, même si, honnêtement, je me doutais que les chances étaient minces, que si tu réussissais à décrocher le grand prix dans ce numéro, il n'y aurait aucune raison que tu perdes ton temps à faire équipe avec moi. Bien sûr que tu devrais essayer de devenir pro dès que possible. C'est pour ça que je voulais attendre le jour de la sortie pour en parler avec toi. Si on s'était mis d'accord plus tôt pour être partenaires et qu'il s'avérait que tu avais obtenu le grand prix, je me suis dit que tu essaierais probablement de rester avec moi par obligation.

Mes yeux restaient rivés sur le numéro de juin de La Shin devant moi. Je n'entendais presque plus ce qu'elle me disait. Elle esquissa un léger sourire et me poussa le magazine.

— J'imagine que tu es très curieuse. Tu veux le lire ?

— Oui, s'il te plaît.

— Je l'ai déjà lu.

— A-alors... c'était comment ?

Elle me rendit un sourire silencieux. Je pris l'exemplaire de La Shin et tournai à la dernière page pour consulter le sommaire. Incapable même de faire semblant d'être détendue, j'ouvris à la page où étaient annoncés les lauréats.

15e Prix Nouveau Monde : « Le Récit étrange de la mer froide », par Enma Haru

Je cherchai mon nom dans les finalistes... et il n'y avait rien.

Je regardai sous les mentions des prix de participation, et...

Je reposai le magazine sans un mot.

— C'est dur. Je sais, dit-elle d'une voix douce, comme seules en ont ceux qui sont passés par là. — Alors, tu fais équipe avec moi ?

— ...Oui.

— Bien.

Ayako Kouchi-senpai acquiesça fermement.

— Ibara, on va marquer l'histoire. On réalisera un titre légendaire qui perdurera au lycée Kamiyama. Et ensuite...

— On deviendra encore meilleures. N'est-ce pas ?

Le sourire qui fleurit sur son visage fut le plus beau qu'elle m'ait jamais montré.

C'est ainsi que je quittai le club de manga.

Chapitre 5

Les longues vacances

1

À mon regain de conscience, j'eus l'impression d'une chose étrange.

J'ouvris les yeux et me tournai vers le réveil posé près de mon oreiller. Il affichait 7h00 et, à côté, l'indicateur disait dimanche.

Je ne ressentais pas l'effet brouillard qui accompagnait d'ordinaire un réveil brutal. Il restait bien un soupçon de somnolence dans ma tête, mais je n'avais pas envie de me rendormir. Je me débattis lentement pour me retourner à plat ventre, avant de faire un semblant de pompe pour me redresser.

Ce qui fut étrange, c'est ce qui se produisit lorsque je laissai mes jambes pendre au bord du lit. Tandis que je regardais la lumière du matin filtrer entre les rideaux, je laissai échapper, incrédule, quelques mots pour moi-même.

— Je me sens bien.

Du corps comme de l'esprit, absolument rien ne clochait.

Ce n'est pas pour dire que j'étais habitué à me sentir en permanence patraque. En ce sens, plutôt que de dire que j'étais en forme, il serait sans doute plus juste de dire qu'aujourd'hui, je me sentais parfaitement plein d'énergie. À tel point qu'il m'avait même traversé l'esprit qu'il me faudrait peut-être faire quelque chose de totalement inutile pour faire redescendre mes réserves à un niveau normal. Ce genre de moment ne se présentait pas souvent.

Je me rendis à la cuisine pour ouvrir le réfrigérateur. Il y avait du bacon, des maitake (champignon) et du komatsuna (moutarde épinard). Je les sortis et coupai des gros morceaux. Je mis une tranche de pain dans le grille-pain, puis fis battre des œufs dans un petit bol. Au hasard, j'y ajoutai du fromage fondu, du lait et, un peu après, de la poudre de curry.

Des deux feux, j'en utilisai un pour faire sauter le mélange au bacon et l'autre pour les œufs. Ah... Je n'avais plus de place pour faire chauffer de l'eau, le café allait attendre donc.

J'apportai mon repas au salon. Sans rien y étaler, le toast était encore moelleux lorsque je le portai à ma bouche. J'entendis quelqu'un descendre l'escalier. Mes parents étant tous deux en déplacement professionnel, ce ne pouvait être que ma sœur aînée. Les pas se dirigèrent vers la cuisine.

— Oh, il y a du petit-déjeuner !

Elle déborde d'énergie, ce matin.

— C'est toi qui as fait ça, Houtarou ?

— Qui sait ? Pour ce qu'on en sait, c'est peut-être un cambrioleur.

— Et c'est encore chaud, en plus. Il ne doit pas être loin... Hé, ne fais pas le malin !

Sans répondre, je pris un peu du plat de bacon et le posai sur le toast. Ma sœur se remit à parler.

— Je peux en prendre ?

La bouche pleine, je fis un simple hochement de tête. Elle ne risquait pas de le voir depuis la cuisine, mais elle se serait servie même si j'avais dit non, alors ça ne servait à rien de demander. D'ailleurs, j'en avais fait assez pour deux.

— Hé, c'est pas mal du tout ! a-t-elle lancé.

Elle ne perdait jamais de temps, quand il s'agissait d'être désobligeante.

— Prends-toi une assiette.

— C'est quoi ce goût ? Tu as mis quelque chose là-dedans ?

Elle avait dû goûter aux œufs. Le pot de curry traînait sur le plan de travail ; j'avais assez confiance en elle pour qu'elle le devine toute seule, alors je continuai à manger sans rien dire. De fait...

— Ah, je vois ce que c'est. Bon la préparation n'a rien de complexe mais c'est quand même rare de te voir aussi actif. Qu'est-ce qui t'arrive, Houtarou ? Il s'est passé quelque chose ?

Futée, comme toujours.

Je bus une gorgée de lait et répondis :

— Je me sens bien.

Comme je m'y attendais, elle se contenta d'un « Quoi ? » dubitatif.

Après m'être levé et avoir pris le petit-déjeuner, j'avais fait un peu de ménage et de lessive. J'avais frotté la baignoire, puis fait bouillir des udon pour le déjeuner. Il était une heure. La journée allait être longue.

Je retournai dans ma chambre, m'installai sur mon lit et commençai à réfléchir.

Je fais quoi, maintenant ?

En jetant un coup d'œil par la fenêtre aux rideaux tirés, le ciel paraissait d'un bleu limpide. À cause d'un front stationnaire ces derniers jours, il avait plu et replu. Un tel soleil, ça faisait longtemps.

— Je suppose que je vais sortir...

J'enfilai un pantalon à poches profondes et glissai un petit livre de poche dans l'une d'elles. Je mis un polo et regardai de nouveau dehors. Un sourire s'était formé sur mon visage avant même que je ne m'en rende compte.

— Ce serait dommage de gâcher un temps pareil.

Penser que moi, Houtarou Oreki, de tous les gens, deviendrais réticent à passer une journée ensoleillée cloitré chez moi... Si Satoshi m'entendait dire ça, il accourrait probablement me prendre la température.

Je pris mon portefeuille, mais, sur un caprice, j'en tirai un seul billet de mille yens que je glissai dans une autre poche.

J'avais bien quitté la maison, mais je n'avais pas de projet précis en tête. Ce ne serait qu'une simple promenade de toute manière.

Mais je voulais tout de même avoir une destination.

— Alors, où est-ce que je pourrais aller ?

Je pensai à une librairie, mais pour diverses raisons, j'étais à court d'argent ce mois-ci. Et puis, mon livre de poche me ferait sans doute la journée.

Il me fallait donc trouver un endroit où lire. Je pensai aux berges de la rivière, mais on approchait de la saison où les insectes recommenceraient à sortir. Je ne le sentais guère, cette proximité de l'eau à cette période. De plus, la berge était à découvert, je serais facilement vu des passants. En général, être dévisagé ne me gênait pas outre mesure et j'avais une certaine tolérance pour ça, mais cela avait ses limites.

Il y avait un sanctuaire dédié à Hachiman[1] non loin d'ici. Ce serait calme, et il y avait aussi des rochers où s'asseoir. Pourquoi pas ? Tranquillisé par cette option, je pris la direction du lieu, mais quelque chose me retint. Le sanctuaire était trop près. Je me sentais trop bien, aujourd'hui. J'avais l'impression que mon énergie déborderait si je n'allais pas assez loin.

— Et si...

Je détournai les talons. Le sanctuaire Arekusu devait être suffisamment éloigné. Même si cela pouvait donner l'impression que je n'avais que les sanctuaires en tête, si j'avais pensé à Arekusu, c'était sans doute parce que j'avais d'abord considéré celui de Hachiman.

Je me mis en marche. Au début, je trouvais qu'il faisait un peu frais en simple polo, mais je me réchauffai vite avant d'atteindre un équilibre parfait. Évitant exprès la route que je prenais d'habitude pour aller au lycée, je préférai me faufiler par des ruelles inconnues. Le coin devait être un couloir de vent naturel car même entouré de clôtures des deux côtés, je sentais une brise fraîche me frapper. J'aperçus un chat assis au sommet d'une palissade. Rayé comme un tigre, semblant quelque peu contrarié.

[1] Pouvant aussi être lu *Yawata no kami*. Divinité shintô de la guerre et le protecteur divin du Japon et du peuple japonais. Son nom signifie « dieu aux huit banderoles ». Son animal symbolique et messager est le pigeon.

— Hé, ai-je dit en levant la main pour le saluer.

Sans doute surpris, le chat fila aussitôt. Je n'aurais pas dû le déranger.

Je poursuivis ma flânerie et m'approchai d'un pont. Avec la pluie d'hier, la rivière avait beaucoup monté. Je m'arrêtai un instant et contemplai l'eau trouble et grondante :

Le début

De la rivière Mogami

Recueillant la pluie de mai.[2]

Ce n'était pas vraiment la rivière Mogami, et la météo d'hier ne ressemblait pas non plus à de véritables pluies de mai. Si j'avais été plus cultivé, j'aurais sans doute trouvé un haïku mieux approprié, mais on ne peut pas offrir ce que l'on ne possède pas. Satoshi, lui, aurait sûrement su en tirer quelque chose de convaincant. À moins que ce ne soit plutôt le terrain de prédilection de Chitanda.

Je passai devant un petit stand de takoyaki. Une odeur légèrement sucrée flottait dans l'air. J'avais déjà pris mon petit déjeuner, et pourtant quelque chose, là-dedans, exerçait sur moi une étrange séduction. J'avais un billet de mille yens sur moi, de quoi m'offrir une portion sans difficulté. Peu à peu, la tentation me gagna.

Une minute… Du calme. Si j'en achetais maintenant, où m'assiérais-je pour les manger ?

Je parvins à y résister de justesse et, en m'éloignant, je sentis mon pas s'accélérer malgré moi. Je débouchai bientôt sur un espace dégagé.

C'était, si j'osais dire, remarquablement bien mené. Devant moi se dressait bel et bien le sanctuaire Arekusu.

[2] Un vers du plus célèbre poète japonais de haïku, Matsuo Bashô (1644-1694) : samidare o atsumete hayashi mogamigawa (五月雨を | あつめて早し | 最上川) ou en anglais : Summer rains | quickly gathered | Mogami River (traduction de Jane Reichold). Concernant la traduction française, nous avons opté pour celle-là car elle semble officielle. Nous nous excusons d'avance si c'est le mauvais haïku.

— Bon..., ai-je murmuré en levant les yeux vers le grand torii. — J'avais oublié ça.

Le sanctuaire était sur le flanc d'une colline. Ce qui voulait dire que, pour atteindre l'enceinte, il fallait gravir le long escalier qui y menait. J'avais beau me sentir bien aujourd'hui, possédé par une humeur étrange qui me poussait à vagabonder, je n'étais pas sûr d'avoir envie de ça. J'hésitai un instant, puis :

— Bah, ça ira.

Et je me lançai.

Je montai, marche après marche, en les comptant. Bientôt, de grands cèdres bordèrent le chemin des deux côtés, et l'air se rafraîchit peu à peu. Passée la trentième marche, je perdis le compte. Vingt-huit, vingt-neuf, trente... puis plus rien. Je ne m'étais jamais vraiment demandé quel métier je voudrais exercer plus tard, mais j'étais à peu près certain qu'un travail exigeant de compter ne serait pas fait pour moi.

Ma respiration s'accélérait. Il devenait difficile de lire mon livre. Devais-je m'asseoir sur les marches et commencer ici ? Non, non... J'en étais déjà à plus de la moitié. Encore un tout petit, tout petit effort. Je poursuivis mon ascension, le corps penché en avant.

Je dus gravir plus d'une centaine de marches, sans les avoir comptées, bien sûr. Enfin, j'atteignis le sommet et pris une grande inspiration. Mon regard se posa sur une petite construction abritant un bassin pour les ablutions. J'eus envie d'en boire une gorgée, mais je doutais que l'eau fût destinée à cet usage. Je cherchai des yeux un distributeur... mais, comme on pouvait s'y attendre, il n'y en avait pas.

Mes yeux erraient encore lorsque je croisai le regard de quelqu'un qui venait de sortir des quartiers du sanctuaire. Elle portait un simple T-shirt et un short, comme si elle n'avait pas quitté la maison. Elle avait des lunettes aux verres étroits et de longs cheveux.

— Ah !

C'était Kaho Juumonji. À proprement parler, elle n'avait pas quitté la maison non plus, puisqu'elle vivait ici. Elle m'avait visiblement reconnu aussi, et s'approcha tranquillement.

— Bienvenue.

Elle posa les mains devant elle, paumes vers le bas, et inclina la tête avec politesse. Normalement, je serais resté décontenancé par un salut aussi inattendu, mais je me souvenais m'être déjà fait avoir par ce piège.

— Merci, ai-je répondu, en attendant.

Elle fitla moue, sans doute peu satisfaite de mon flegme, puis sourit.

— Tu es venu faire une visite au sanctuaire ?

— Pas vraiment, mais... en fait, je peux aussi faire ça.

— Tu es bizarre.

— Je me baladais.

Il est vrai qu'il était difficile d'expliquer qu'un sanctuaire était pour moi un lieu quelconque, à quelqu'un qui y vivait. Juumonji se tourna vers l'endroit d'où elle était sortie.

— Eru est là.

— Quoi ?

— Eru est là.

Ça sonne comme une invention de Gennai Hiraga[3]. « Eru est là »…

Attends, quoi ? Eru est là ?

— Qu... pourquoi ?

Elle pouffa de rire.

[3] Gennai Hiraga (1728-1780) est un inventeur japonais célèbre, entre autres. Oreki fait ici un jeu de mots : son générateur électrostatique, appelé *erekiteru*, sonne comme « Eru kiteru » (« Eru est arrivée » / « Eru est là »).

— Elle est simplement venue passer le temps. Tu peux entrer toi aussi si tu veux. Je te ferai du thé.

— Non, c'est bon. Je ne faisais que...

— Ce n'est pas comme si tu étais étranger à ce dont on parle, tu sais.

Moi ? De quoi peuvent-elles bien parler ?

— Je ne vais pas te forcer, poursuivit-elle, — mais tu connais le dicton : « Même les rencontres fortuites sont prédestinées. »

— C'est un dicton bouddhiste ?

— C'est un principe qui dépasse les frontières de la religion.

— Je ne sais pas...

— Cela dit, je dois dire que... Non, laisse. Autant que tu le voies par toi-même. Allez, viens.

Avant que je m'en rende compte, elle m'avait déjà escorté jusque dans les quartiers du sanctuaire.

Cela dit, je n’avais pas non plus beaucoup résisté.

Dans un coin, il y avait une pièce de six tatamis. La cloison coulissante traditionnelle était semblable aux autres du bâtiment, mais, en entrant, je vis que c'était une chambre, pleine d'affaires personnelles. Il y avait une armoire et un réveil, une bibliothèque avec des romans et des magazines, une petite théière, et, au centre, une table basse. Elle avait sans doute plus d'affaires chez elle, mais on aurait dit que cet espace était réservé à l'usage de Juumonji.

Sans parler de...

— H-hein ? Oreki-san... Qu’est-ce que tu...

Chitanda était là, toute décontenancée.

Elle regarda autour d'elle, se passant nerveusement les mains dans les cheveux. Puis, comme si quelque chose lui revenait soudain, elle tendit les bras et se mit à rassembler tout ce qui se trouvait sur la table basse.

Juumonji prit la parole, avec un léger rire dans la voix.

— Tu n'as pas vraiment besoin de cacher ça, tu sais.

— A-ah, oui. Je vois. Maintenant que tu le dis, tu n'as pas tort.

Elle baissa le visage, sans doute pour reprendre un peu contenance, puis se redressa correctement.

— Bonjour, Oreki-san. Quelle surprise de te voir ici.

— Oui. J'ai été surpris.

— Mais tu savais que j'étais ici, n'est-ce pas ?

De quoi parlait-elle au juste ?

— Ah bon ? demanda Juumonji en se tournant vers moi.

Je secouai la tête.

— Pourtant, je l'ai dit, non ? intervint Chitanda. — J'ai dit que j'avais promis à Kaho-san de lui rendre visite dimanche.

— Quand et à qui as-tu dit quelque chose comme ça ?

— Je l'ai dit à Mayaka-san après les cours, vendredi.

Pourquoi supposait-elle que je le saurais parce qu'elle l'avait dit à Ibara ? Au moment où j'allais lui poser la question, elle prit les devants.

— Tu n'étais pas assis juste à côté d'elle ?

J'avais les souvenirs un peu flous, mais il me semblait être passé à la salle du club ce jour-là, et, dans ce cas, j'avais très bien pu être assis à côté d'Ibara. Cela dit...

— Je ne l'ai pas entendue.

Mon démenti manquait de vigueur, si bien que j'avais l'impression qu'on allait finir par croire que j'avais écouté leur conversation en cachette pour aller exprès là où Chitanda avait prévu de se rendre. Je le répétai, cette fois avec conviction.

— Je n'ai absolument rien entendu.

Chitanda acquiesça sans difficulté.

— Je comprends. Tu étais en train de lire, Oreki-san.

À côté, Juumonji laissa échapper un « hum » dubitatif. Je craignis un peu qu'elle ne me croie pas.

Elle sortit ensuite un coussin de sol pour que je m'assoie et me servit une tasse de thé vert. Pendant ce temps, Chitanda recommença à disposer sur la table basse ce qu'elle avait tenté de cacher.

— Je suis venue pour regarder ça.

C'étaient des photos, des photos de la procession des Poupées vivantes qui avait eu lieu en avril, près de chez Chitanda.

— C'est vraiment trop embarrassant.

Elle recommença à les cacher.

Lors de la procession des Poupées vivantes, Chitanda jouait l'une de ces poupées et portait un complexe kimono à douze couches. À sa demande, j'avais tenu le rôle de porteur de parapluie. Satoshi avait pris des photos de la fête et me les avait montrées. Celles qui étaient sur la table, toutefois, étaient d'un autre lot.

Moi aussi, j'avais honte et j'aurais voulu les soustraire à la vue au plus vite. Mon regard se posa sur un certain cliché. Derrière Chitanda en tenue de poupée, dont le regard semblait se poser un peu plus bas avec une élégance gracieuse, on me voyait marcher, avec un eboshi sur la tête avec l'expression la plus stupide qui soit !

La bouche grande ouverte, le regard d’une vacuité affligeante.

Je détournai inconsciemment les yeux.

— C'est une photo bien cruelle.

— Ah, celle-là ? dit Chitanda en rapprochant le cliché en question. — Ce n'est certes pas la meilleure prise.

Juumonji posa sa tasse de thé sur la table basse et, s'asseyant sur le coussin, se mit à parler.

— Tu bâillais, hein. Quel timing miraculeux de ta part.

— Plutôt cauchemardesque.

Ce visage-là n'était pas celui d'un bâillement. À vue de nez... la photo avait saisi un instant de fascination. Je n'avais rien vu de tel sur les photos de Satoshi, donc il était clair que je n'avais pas affiché cette grimace en permanence. Du moins, c'est ce que je voulais croire.

— Désolée de t'avoir entraîné ici comme ça, mais je n'ai pas pu m'empêcher de rire en voyant cette photo. Je me suis dit que si tu n'étais pas là, ce serait comme rire de toi dans ton dos, et ça m'est resté en travers.

Je voyais ce qu'elle voulait dire, mais je doutais qu'elle eût regardé la photo avec l'intention de se moquer dès le départ. Quelle intégrité !

— Au fait, cette photo d'Eru, ici, est assez terrible aussi.

— Kaho-san ! Ça, c'est interdit !

Toutes deux continuèrent à bavarder en riant autour des photos, tandis que je restais assis entre elles, sirotant mon thé en silence. Même si c'était Juumonji qui m'avait invité à m'asseoir avec elles, j'étais à coup sûr au mauvais endroit. Autrement dit, je mourais d'envie de m'éclipser, même si ma gorge sèche appréciait le thé.

J'essayai d'attendre une accalmie dans la conversation pour placer mes salutations, mais c'était presque introuvable.

À force d'attendre, j'arrivai au fond de ma tasse. C'était sûrement le signal pour prendre congé, mais au moment où je me fis cette réflexion, Juumonji jeta soudain un œil à l'horloge.

— Déjà si tard ? Tu devrais bientôt y aller, Eru.

Chitanda sourit.

— Oui, je sais. Tu as fini tes courses ?

— Oh, fit Juumonji en se figeant. — Mince. J'allais m'en occuper, mais j'ai vu Oreki-kun et je me suis laissée distraire.

Je ne savais pas de quoi elles parlaient, mais on aurait dit que c'était de ma faute. Les sourcils de Juumonji se froncèrent légèrement, et elle baissa la tête.

— Je suis vraiment désolée. Je me demande si je peux encore y arriver...

— Qu'est-ce qui se passe ? demandai-je.

À cela, Chitanda répondit :

— Aujourd'hui, je comptais montrer ces photos à Kaho-san, puis l'aider pour quelque chose après.

Juumonji compléta :

— Ma famille m'a aussi demandé de faire des courses. Je suis partie parce qu'il ne restait plus beaucoup de temps, mais en te voyant, j'ai été surprise et j'ai fini par oublier.

Surprise ? Rien n'en avait paru sur son visage.

— Dans ce cas, je m'occuperai des préparatifs, dit Chitanda. — Tu files devant, Kaho-san.

— Tu es sûre ?

— Oui. Ce ne serait pas la première fois.

— Tu me sauves la vie.

En disant cela, Juumonji ferma les yeux et joignit les mains en direction de Chitanda, comme en prière.

— Namu.[4]

— C'est bouddhiste, ça, non ? lâchai-je sans m'en rendre compte.

Juumonji rouvrit les yeux.

— C'est un principe qui dépasse les frontières de la religion. Cela dit, qu'est-ce que tu fais maintenant, Oreki-kun ? Ça ne me dérange pas que tu restes ici.

— Non, je vais vous laisser. Merci pour le thé.

— Vraiment ? Eh bien, de rien.

Alors que je m'apprêtais à me lever, quelque chose me traversa l'esprit.

— Au fait, tu vas l'aider à quoi ?

Chitanda fit un geste des deux bras comme une sorte de danse.

— À nettoyer !

Elle imitait sans doute le mouvement d'un balai. Juumonji ajouta :

— Nous avons un petit sanctuaire dédié à Inari.[5] Cela dit, il n'y a pas d'obligation à le nettoyer aujourd'hui.

— Ça va. J'avais prévu de venir le faire aujourd'hui de toute façon.

En somme, une seule personne allait faire un travail de nettoyage pour deux... J'aurais préféré ne pas l'entendre. Mais maintenant que je l'avais entendu, impossible d'y couper. Il ne me restait qu'une option.

— Je vais aider.

D'abord surprise, Chitanda déclara aussitôt que ce n'était pas nécessaire. Après cela, toutefois, elle n'insista pas pour refuser mon offre.

[4] Une prière bouddhique, qui signifie en gros « Amen ». Le sanctuaire de Juumonji est toutefois shintô, et non bouddhique.
[5] Divinité shintô des récoltes et du commerce.

2

Le sanctuaire d'Inari se trouvait à l'écart du hall principal, au bout d'un sentier long et étroit.

Maintenant que j'y pense, un étendard claquait dans un coin de l'enceinte, où l'on lisait « Sanctuaire de rang supérieur »[6]. Je ne voyais pas pourquoi il n'était pas plus près du passage.

— Ce n'est pas très logique. Ce n'est pas censé attirer des fidèles ?

— Je ne sais pas trop... même si je ne pense pas que le sanctuaire ait été construit ici pour rassembler des fidèles.

Je portais deux balais, chacun posé sur une épaule différente. Chitanda tenait un seau. À l'intérieur, des chiffons humides, une pelle à poussière, des sacs-poubelle et des gants de travail.

— Allons-y.

Le sentier, d'abord en légère montée, se transforma vite en escalier. J'eus l'impression qu'en marchant devant, je n'arrêterais pas de la toucher avec les balais, alors je la laissai passer. En commençant à grimper, je me retournai, sans pensée particulière, et constatai que l'enceinte du sanctuaire avait déjà disparu derrière les nombreux arbres.

Il fallait le reconnaître... tout était très paisible.

Pourtant, au moment précis où je me fis cette réflexion, je pris conscience de tous les sons qui m'entouraient. Le bruissement des feuilles, les oiseaux qui pépiaient, mes pas, ceux de Chitanda...

Ma simple ascension se changea en quelque chose d'étrangement chargé.

[6] Probablement un sanctuaire ancien et prestigieux d'importance nationale.

— Je suis désolée, Oreki-san. Tout cela a pris une tournure vraiment étrange.

L'entendre reprendre mes pensées me fit sursauter.

— Ce n'est pas grave, de toute façon je n'avais rien à faire aujourd'hui.

Nous poursuivîmes notre montée en silence. Les marches étaient bien plus raides qu'elles ne l'avaient paru d'en bas, et je me surpris à me concentrer uniquement sur mon pied posé. Au moment où j'étais sur le point d'oublier le sujet, elle répondit.

— Comme c'est rare.

Physiquement, cela m'avait semblé une petite expédition, mais en réalité, cinq minutes s'étaient à peine écoulées. La pente s'adoucit et j'aperçus enfin un torii rouge et, derrière, un petit sanctuaire. Devant le sanctuaire se trouvait un petit socle de pierre, sur lequel reposait une bouteille de saké. Je pensais que personne ne venait jusqu'ici, et pourtant des canettes de bière vides et des mégots traînaient çà et là.

Je tendis un des balais à Chitanda.

— Comment on procède ?

— Le prêtre s'occupe du sanctuaire à proprement parler, donc nous, on se contente de balayer les feuilles, et ainsi de suite.

— Et le chiffon ?

— C'est pour essuyer les fientes d'oiseaux et autres sur les statues des kitsune[7] et sur le torii. Enfin...

Chitanda laissa sa phrase en suspens. Elle fit le tour en un huit autour de la statue de kitsune en face de nous.

— La statue est propre. Il faut juste nettoyer la bouteille de saké.

[7] Les Kitsune ou gardiens renards sont les messagers d'Inari.

Pourquoi y avait-il une bouteille là, au juste ? Ce n'était sans doute pas un oubli, j'imagine...

— Bon, allons-y.

Chitanda pouffa légèrement.

— D'abord, on présente nos salutations.

Je vois.

Nous appuyâmes les balais contre la statue du renard, puis nous nous plaçâmes côte à côte devant Inari. Je joignis les mains.

Namu.

Si je me souvenais bien, Inari était en charge de la protection du commerce. Il me semblait avoir lu que c'était à l'origine une divinité de l'agriculture. Ou peut-être que cela venait de Satoshi. Quoi qu'il en soit, je n'avais pas grand-chose à voir avec l'un comme avec l'autre sur le moment. Voyons voir...

Veuillez me pardonner à l'avance du ménage peu appliqué que je m'apprête à faire dans votre sanctuaire.

— Alors, commençons, dit Chitanda.

On aurait dit qu'elle allait commencer par nettoyer les saletés et enlever les déchets. Comme j'avais déjà fait l'effort de monter ces balais bien lourds, autant commencer par balayer. Même si la saison ne s'y prêtait pas, une quantité surprenante de feuilles s'étaient, pour une raison ou une autre, détachées et amoncelées au sol. Ça risquait d'être assez fastidieux.

Je me mis à balayer. Je décidai de dégager d'abord l'espace autour du torii.

Le bruit rythmé des brins raclant le sol me parut inexplicablement agréable à l'oreille.

En y repensant, j'avais aussi fait du ménage ce matin. Pourquoi étais-je en train de recommencer, dans un endroit pareil, surtout après avoir pris le temps de profiter du soleil ?

Hum, hum, hum... Je fredonnais à chaque coup de balai.

— Tu as l'air de bonne humeur, Oreki-san.

À ces mots, je pris soudain conscience du vacarme que je faisais. Comme on pouvait s'y attendre, j'aurais voulu mourir de honte. Je sentis mes joues s'embraser. Dans une situation pareille, sans la moindre échappatoire, je voulais au moins éviter de paraître décontenancé.

— Pas vraiment, finis-je par répondre.

Chitanda porta la main à sa bouche et ses épaules se ire à trembler sous l'effort de se retenir.

Elle finit d'essuyer la bouteille de saké puis enfila ses gants. Après avoir mis toutes les canettes vides dans le seau, elle prit ensuite un balai et se mit à balayer avec moi. Sans l'avoir décidé à l'avance, je me retrouvai à prendre le côté droit du sanctuaire tandis qu'elle s'occupait du gauche.

Je balayai en silence, prenant tout particulièrement garde à ne pas me remettre à fredonner. Par moments, les bruits de nos balais se synchronisaient. À d'autres, ils se désaccordaient légèrement.

— J'ai été un peu surprise, remarqua soudain Chitanda.

J'écoutai sans lever la tête.

— À propos de quoi ?

— Que tu aies proposé de m'aider.

— Bah, quand il faut nettoyer, il faut nettoyer.

— Tu crois ?

Je réfléchis un instant.

— Enfin, sauf peut-être quand on a un exam qui approche ou autre chose à faire.

— Je suis pareil avant examen. Je manque d'assurance alors ne peux pas me permettre de ne pas réviser, répondit-elle d'une voix enjouée.

Un oiseau pépiait au loin.

— ...Oreki-san, tu dis toujours que si quelque chose peut se résoudre sans que tu fasses quoi que ce soit, tu préfères ne rien faire, non ? C'est pour ça que j'ai été un peu surprise. J'étais sûre que tu rentrerais aussitôt.

Au final, ce nettoyage n'était peut-être pas aussi pénible que je l'avais cru. Dès le départ, ça ne me concernait pas, et je suis sûr qu'elle s'en serait parfaitement sortie si je lui avais simplement souhaité bon courage avant de partir. En temps normal, d'ailleurs, c'est ce que j'aurais fait.

Je me mis à parler sans arrêter mes mains.

— Je ne suis pas en forme, aujourd'hui.

— Hein ? Tu as mal quelque part ?

— Ce n'est pas ça. C'est juste que, comment dire, je ne me sens pas comme d'habitude. J'avais envie de bouger, simplement. Si je ne t'aidais pas, je serais probablement en train de courir en ce moment. C'est bien que je puisse faire quelque chose d'utile.

Je levai les yeux vers Chitanda : elle penchait la tête tantôt à gauche tantôt à droite, hésitante. Finalement, elle prit la parole.

— Euh, merci beaucoup.

Je n'étais pas très sûr de ce qu'elle me remerciait.

À force d'agiter les bras, je sentis perler la sueur. Il n'y avait pas de vent dans la forêt. Sans doute à cause de l'humidité qui s'était accumulée dans la terre avec les pluies prolongées, le sol ne se déplaçait pas bien sous le balai, et les feuilles tombées s'avéraient difficiles à remuer. Naturellement, je dus forcer davantage. Le balai semblait souffrir sous la pression.

— Oreki-san.

— Hm ?

— Je peux te poser une question ?

— Mhm.

De quoi pouvait-il bien s'agir ? C'était encore trop tôt dans l'année pour que ce soit au sujet de l'anthologie du Festival Culturel.

Un silence s'installa : Chitanda semblait hésiter. Elle ne disait rien. N'entendant que le frottement de son balai, je levai les yeux et la vis balayer exactement au même endroit, sans discontinuer. Agacé, j'étais sur le point de lui demander ce qu'elle voulait dire lorsqu'elle ouvrit enfin la bouche.

— Euh... Tu n'es pas obligé de répondre si tu n'en as pas envie, mais...

— Si c'est au sujet de mes notes, je ne te dirai rien. Les tiennes sont probablement meilleures, de toute façon.

— Non, ce n'est pas ça.

Un silence assez long pour prendre une grande inspiration.

— Pourquoi dis-tu toujours... cette phrase que tu dis ?

— Cette phrase que je dis ?

— Tu sais bien... « Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas. Si je dois le faire, je le fais vite. »

Oh.

Je cessai de bouger. Les bruits réguliers du balai raclant la terre s'interrompirent. Prenant visiblement pour autre chose un de mes gestes, Chitanda se mit en hâte à agiter la main en signe d'excuse.

— Euh, tu n'es pas obligé d'en parler. Non, attends, ce n'est pas ce que je voulais dire. Ce que je veux dire c'est... si tu n'éprouves pas le besoin d'en parler, ça me convient. Hm... Je me suis bien exprimée ?

Un léger sourire me vint malgré moi.

— Je vois ce que tu veux dire.

Je soupirai.

— Je me demandais seulement comment répondre. Ce n'est pas une histoire très intéressante, et il n'y a pas grand-chose à en dire, de toute façon. En fin de compte, ça revient juste à ne pas vouloir me donner de mal pour quoi que ce soit.

— Vraiment ?

Je fouillai dans mes souvenirs. Entre deux troncs, j'aperçus un coin de ciel sans nuages.

Penser que j'allais répondre à une question pareille...

Cette journée était vraiment étrange.

— Voyons voir... marmonnai-je en reprenant une fois encore mon balayage.

3

Je ne dis pas que c'est la raison exacte, ni même que cela vaille la peine d'être entendu, mais c'est toujours mieux que de m'entendre fredonner.

Ça remonte à ma sixième année de primaire. Dans mon école, chacun était chargé de quelque chose.

— Ah, c'était le cas dans la tienne aussi ? Alors ce n'était pas si étrange, finalement.

Quoi qu'il en soit, on m'avait aussi confié une responsabilité. Au début on nous laissait le choix de la tâche, mais si tout n'était pas réglé ainsi, on passait au vote. Je ne me souvenais plus très bien comment ça s'était joué, mais je m'étais retrouvé à un poste de réception. C'était, en gros, comme ces opérateurs téléphoniques qui travaillaient dans les anciennes compagnies, redirigeant les clients vers quelqu'un.

— Tu ne vois pas ? Disons... un standardiste... Enfin, tu demanderas à Satoshi de t'expliquer ça plus tard.

C'était plus ou moins une corvée scolaire. Pour le nettoyage, il y avait par exemple le Comité de propreté, et ainsi de suite. En gros, comme on répartissait toute la classe dans différentes tâches, il fallait bien un poste où retombaient les choses qui n'étaient encore prises en charge par personne. Celle qu'on m'attribua...

— Tu as intérêt à ne pas rire. Je devais arroser le parterre de fleurs.

Je ne m'y connaissais pas en fleurs. Pour les noms, je ne me souvenais guère que de la Pensée. Bref, c'était plus contraignant que je ne l'avais prévu. Je croyais qu'il suffisait de les arroser chaque jour, mais je me trompais.

— Tu vois de quoi je parle, sans doute.

Il fallait aussi vérifier l'état et la sécheresse de la terre pour décider s'il convenait de les arroser ou non. Il y avait trois classes, et l'arrosage était confié à une classe différente chaque semaine. En gros, une semaine sur trois, je devais vérifier la terre tous les jours, et arroser les fleurs si besoin. Il y avait beaucoup à apprendre. À la différence d'un geste identique répété chaque jour, devoir adapter ses actions à sa propre appréciation au jour le jour devenait vite une vraie corvée.

Je ne faisais pas ça seul. On m'avait mis en binôme. L'autre s'appelait...

— Je me demande si j'ai le droit de le dire. Disons Tanaka, pour l'instant.

Hm ? C'était une fille. On avait fait des paires garçon-fille.

Tanaka ne se faisait pas beaucoup remarquer en classe. À tel point que même quelqu'un comme moi, que la vie des autres dans la salle laissait plutôt indifférent, en était conscient. Elle était très effacée, et même si on essayait d'entamer une conversation, ça se terminait au bout de quelques mots. Il y avait sans doute chez elle quelque chose de sombre.

— Ses cheveux ? Il me semble qu'ils étaient longs. Pas autant que les tiens, cela dit. Pourquoi ? Les cheveux ont de l'importance ?

Bref, Tanaka et moi étions tous deux chargés d'arroser les fleurs. Les deux premières semaines environ, il n'y eut pas vraiment de problème. Quand c'était notre semaine d'arrosage, nous allions à l'abri derrière l'école après la fin des cours. Nous vérifiions l'état de la terre. En général, ça se passait ainsi : moi, j'insistais pour arroser, et Tanaka disait que ce n'était pas encore nécessaire. Elle me répétait qu'il était mauvais de trop arroser. C'était le genre de fille qui ne s'imposait jamais, quelle que soit la situation. Entendre de sa part une résistance aussi ferme, même si elle restait douce dans la forme, m'avait vraiment surpris au début. Même s'il ne s'agissait que d'arroser des fleurs, j'avais l'impression que c'était ma responsabilité de ne pas les laisser dépérir.

Cela dit, cet échange n'avait duré que la première semaine. Nous avions pris le pli des fondamentaux de l'arrosage, et il n'y avait plus vraiment besoin que nous fassions la tâche tous les deux en même temps.

Nous avions commencé à alterner. Je me suis dit que ce serait mieux ainsi.

Cela ne dura pas, pourtant. Je me demande combien de temps s'était passé avant cela. À un moment, la situation changea. Tanaka m'avait demandé de l'aide : « Comme notre maison est en travaux, je vais devoir habiter loin. Il faut une heure jusqu'en ville par le bus municipal. Il n'y en a pas beaucoup, et si je le manque, ce serait très embêtant, alors je voudrais partir tout de suite après l'école » dit-elle.

Je ne me souvenais pas avoir été très réticent, mais notre professeur principal s'en était mêlé aussi et il avait essayé de me convaincre : « Tanaka est dans une situation difficile avec ses travaux, alors essaie de te mettre à sa place. Ta maison est assez proche, donc être un peu en retard ne devrait pas être trop gênant, n'est-ce pas ? »

Exact. J'habitais tout près de l'école primaire. Le lycée était assez loin en revanche, mais je laisse cette histoire pour une autre fois. Ce professeur était un jeune homme qui comptait, si je me souviens bien, trois années d'ancienneté. Plutôt zélé. Il cherchait toujours à améliorer la classe d'une façon ou d'une autre et ne cessait de tenter diverses expérimentations.

Par exemple...

« Oreki, tu peux coller du ruban adhésif au sol pour qu'on replace plus facilement les tables ? »

Ou bien...

« Oreki, je veux agrandir le panneau d'affichage de la classe, tu peux couper ce papier ? »

Et encore...

« Oreki, j'ai l'impression que le plafonnier a un peu faibli, tu pourrais faire attention et le décrocher ? »

— Tu es surprise ? Je te comprends.

Il me demandait sans cesse de faire toutes sortes de choses. Avec le recul, c'était peut-être l'un de ses principes pédagogiques.

Quoi qu'il en soit, d'ordinaire, quand je finissais au jardin et revenais dans la classe presque vide, il m'attendait souvent pour me confier une corvée. Il va sans dire que je disais toujours oui, sans poser de questions. C'était devenu assez courant à partir de la sixième année. J'imagine que ça dépendait des personnes, toutefois.

Il connaissait la situation de Tanaka et me demanda de prendre en charge sa part du travail. J'acceptai. La semaine suivante où c'était au tour de notre classe de s'occuper du jardin, je fis tout moi-même, chaque jour de la semaine. Au début, Tanaka disait : « Désolée, et merci ». Mais on finit par s'habituer à tout, j'imagine. Au bout d'un moment, elle commença simplement à s'en aller sans prévenir. Cela dit je ne lui en avais pas tenu rigueur. Je comprenais ce qu'elle vivait. Devoir marcher jusqu'à l'arrêt de bus, puis endurer une heure de trajet, c'était vraiment difficile.

— Ça, c'était la première partie. Jusque-là, il y a quelque chose que tu n'as pas compris ? Je n'ai pas vraiment l'habitude de raconter ce genre d'histoires. Bien. Alors je continue.

Un jour, il a fallu que ça arrive.

Tanaka et moi nous dirigions vers le jardin de fleurs pendant la pause de midi. Le professeur nous avait demandé de planter des graines dans un coin. J'avais oublié lesquelles. C'était juste avant l'été, donc c'étaient peut-être des ipomées.

— Non, je suis sérieux, je ne m'en souviens pas.

Il nous avait aussi dit de planter des étiquettes avec le nom des fleurs. D'ailleurs, avec le recul, ça devait être une idée à lui. Autrement dit, ses objectifs d'« amélioration de l'environnement éducatif » ne se limitaient pas à sa classe. Il y avait beaucoup d'étiquettes, et même à deux, c'était difficile à porter. Il fallait aussi apporter les graines, ce qui posait un léger problème. Je finis par glisser les graines dans ma poche. Tant que je les enveloppais de papier, il n'y aurait pas de problème.

Tanaka, en revanche, essayait de coincer les graines entre ses doigts tout en portant les étiquettes et, comme on s'en doute, cela n'a pas marché.

« Mets-les dans tes poches », ai-je dit, naturellement.

Ça marchait pour moi, après tout. Tanaka, cependant, secoua la tête.

« Je n'ai pas de poches ».

Pendant quelque temps après qu'elle me l'a dit, je me suis mis en tête que les vêtements de fille n'avaient tout simplement pas de poches, en général. En réalité, c'est surtout que je n'avais jamais eu l'occasion de le vérifier par moi-même.

Nous ne parlions pas beaucoup malgré la même tâche que nous partagions. Tanaka n'avait en réalité rien fait depuis un moment, donc nous n'avions rien à nous dire. D'abord, nous avions planté les graines de fleurs, puis nous avions regardé les étiquettes et, aussitôt, nous finîmes démunis. En effet, ni Tanaka ni moi ne nous souvenions des noms des fleurs. Disons qu'on ne nous les avait jamais appris, pour commencer. Du coup, nous n'avions pas pu finir d'installer les étiquettes convenablement, et notre pause déjeuner s'évapora complètement en je ne sais quoi.

Puis vint la fin des cours.

Cette semaine-là, c'était à notre classe de s'occuper du jardin de fleurs. Cependant, comme j'avais déjà vérifié la terre en plantant les graines, j'avais jugé qu'il n'y avait pas besoin d'arroser. J'aurais sans doute dû rentrer tôt à ce moment-là, mais je traînai. Il me semble que je bavardais avec des amis en classe. C'est alors que Tanaka entra, semblant au bord des larmes.

« Mon sac à dos a disparu », dit-elle.

C'était un sac à dos. Comment quelque chose d'aussi gros pouvait-il disparaître, me suis-je dit, mais ce n'est pas en le disant qu'il allait réapparaître comme par magie. Nous fouillâmes la salle en vitesse, et une fois sûrs qu'il manquait, j'ai proposé d'aller voir le professeur.

Après tout, nous étions en sixième année. Les enfants commençaient à grandir. Il y en avait qui détestaient parler au professeur quel que soit la situation, mais Tanaka accepta tout de suite.

Nous cherchâmes tous les trois partout où ça nous venait à l'esprit. Qui cherchait ? Tanaka, le professeur et moi.

> — Ah oui, les amis avec qui je parlais, n'est-ce pas ? Je me demande ce qu'ils sont devenus d'ailleurs. Je ne me souviens pas les avoir vus avec nous, ils ont dû s'éclipser aussitôt.

Le professeur était vraiment aux abois. Je ne m'en rendais pas compte sur le moment, mais en y repensant, il devait s'en douter.

> — Se douter de quoi ? Je suis sûr que tu vois de quoi je parle. Non ? Bon. Qu'il s'agissait d'un cas de harcèlement.

Il n'était probablement pas réellement convaincu qu'elle était harcelée ou que quelqu'un avait caché son sac, mais l'idée lui avait traversé l'esprit. Moi, j'avais ma propre idée de ce qui se passait et je cherchais aussi vite que possible.

> — Ne me regarde pas comme ça. Il s'est avéré que ce n'était pas du harcèlement, finalement. Le sac était à l'origine oublié dans le préau... Tu vois ce que c'est ? Une sorte d'aire de détente, un espace couvert, ou peu importe comment tu appelles ça.

Bref, il y en avait un dans notre école, et Tanaka y jouait après la fin des cours quand elle avait posé son sac à dos. Apparemment, un élève de première ou de deuxième année passa par là et l'apporta, par pure bonté, aux objets trouvés, dans la salle des professeurs. Rien de plus.

Malheureusement, le proviseur adjoint, celui qui l'avait reçu, avait dû s'absenter un moment pour régler un autre problème, si bien que, pendant un temps, personne ne savait que le sac était aux objets trouvés. Ce n'était qu'un simple malentendu.

Honnêtement, j'en fus soulagé.

Même si Tanaka et moi ne nous parlions qu'à travers notre tâche commune, j'avais l'impression qu'il fallait absolument que je l'aide à le retrouver.

Quand le proviseur adjoint revint enfin avec le sac, j'étais vraiment content.

Il n'oublia pas non plus de la sermonner.

— C'est inexcusable de laisser tes affaires comme ça sans surveillance !

Ou quelque chose comme ça. Moi aussi, j'avais ôté mon sac pour jouer d'innombrables fois, alors je me disais que le problème venait plutôt du plus jeune, qui avait pris ça un peu vite pour un objet perdu. Évidemment, je n'avais rien dit.

Pendant qu'il la réprimandait ainsi, Tanaka restait assise, se tortillant nerveusement tout du long. Je comprenais ce qu'elle ressentait. Si l'on y réfléchit, elle n'avait même pas pu vérifier encore si le contenu était intact. Elle voulait probablement jeter un œil à l'intérieur au plus vite. À ce sujet, notre professeur se montra un peu plus prévenant. Il attendit une pause dans la diatribe du directeur et glissa une conclusion rapide.

— Le proviseur adjoint a tout à fait raison. Mais vérifie quand même que tout est en ordre à l'intérieur.

Quand on remit le sac à Tanaka, tout son habituel mutisme sembla voler en éclats : elle se jeta dessus. Elle tourna avec empressement le clip du rabat et sortit une trousse. Elle était plutôt petite, de mémoire. Le motif était très simple en tout cas.

En apercevant le porte-mine à l'intérieur, elle poussa un soupir de soulagement.

— Ouf !

Je n'en vis qu'un bref aperçu, mais c'était un de ces porte-mines surmontés d'un petit personnage. Quel personnage, déjà... ? Elle me l'avait dit quelque temps plus tard, mais c'était un de ces objets que l'on pouvait gagner à des concours de magazines.

Ça ne devait pas valoir bien cher, mais, comme on dit, la beauté est dans les yeux de celui qui regarde. C'était sans doute son trésor. Tanaka paraissait vraiment heureuse.

Je demandai alors : « Tout est en ordre à l'intérieur ? »

Serrant le porte-mine dans sa main, elle répondit :

— Tant que j'ai ça, c'est bon pour l'instant. Je vérifierai le reste une fois rentrée.

— Tu es sûre ?

— Oui, merci.

Il n'y avait évidemment rien de mal à apporter un porte-mine à l'école primaire. À ce moment-là, l'idée d'interdire à l'école les porte-mines ornés d'un personnage n'avait même pas encore été évoquée. Malheureusement pour Tanaka, le proviseur adjoint finit par le remarquer.

— Il est inexcusable d'apporter à l'école quelque chose de valeur comme ça, dit-il avec colère.

Quand on y pense, pourtant, les manuels valaient bien, bien plus cher. Suivant sa logique, à l'école il ne faudrait n'apporter que des choses qu'on ne regretterait pas de perdre...

N'étais-je pas en train de chipoter pour le principe ?

Le lendemain, l'école diffusa une note interdisant toutes les fournitures décorées de personnages. C'était tombé de but en blanc. Cahiers, gommes, trousses, protège-cahier... toute une panoplie d'objets à personnages se trouvèrent embarqués dans l'affaire. Il fallut tout remplacer, ce qui fit un remue-ménage énorme. Parmi tous les élèves, il n'y avait sans doute que Tanaka et moi qui sachions vraiment pourquoi.

Enfin, c'était à peu près tout. Moi aussi, ce tournant m'avait pas mal marqué.

Je crois que c'est vers ce moment-là que j'avais commencé pour la première fois à me dire : « Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas. »

4

— Huh ?

Chitanda s'interrompit.

Impressionnant. Elle n'avait même pas cillé.

Elle demeura figée sur place, essayant peut-être de repasser l'histoire dans sa tête. Elle tomberait sans doute à la renverse si je la bousculais, mais je me remis au travail à la place. J'avais bien avancé durant cette longue histoire. Il ne me restait plus qu'à ramasser les feuilles tombées avec la pelle et à les mettre dans les sacs-poubelle. Cette dernière étape s'avéra un peu plus pénible que je ne l'avais d'abord cru.

La pelle était encore dans le seau que Chitanda avait apporté. Au moment où je fis un pas pour aller la chercher, elle se décida enfin à parler.

— Huh ?

— Il n'y a pas de « huh » qui tienne.

— J'ai bien écouté toute l'histoire, n'est-ce pas ?

— J'espère bien.

— La fin n'est-elle pas un peu bizarre ?

Bon, un peu, sans doute.

— Oreki-san, tu as aidé Tanaka-san à chercher son sac à dos, n'est-ce pas ? Tu as réussi à le retrouver, son précieux porte-mine était toujours à l'intérieur, et ensuite, les fournitures avec des personnages illustrés ont été interdites dans ton école primaire, n'est-ce pas ?

Exactement. Je saisis la pelle.

J'entendis un claquement sonore.

— Ah, j'ai compris !

— Ah bon ?

— Tu devais toi-même avoir pas mal de fournitures illustrées, Oreki-san. L'interdiction a dû te faire un choc. Attends... Mais quel rapport avec « Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas » ?

Elle recommença à pencher la tête à gauche et à droite. Elle maniait le balai comme absorbée, puis, finalement, hasarda timidement la suite de sa théorie.

— Peut-être... qu'à cause de l'interdiction, tu as regretté de l'avoir aidée dès le départ ? C'est ce que tu penses ?

Pas mal. Si je faisais des efforts pour une chose, je ne ferais au bout du compte que m'attirer des ennuis. C'était là qu'elle voulait en venir. Cependant...

— C'est faux.

— Mais !

— Ne t'arrête pas de nettoyer !

— D-d'accord.

Chitanda en avait, elle aussi, plus ou moins terminé de son côté du sanctuaire. Il ne restait plus beaucoup de feuilles, mais le tas était assez volumineux. Je pris d'abord la pelle. En ramassant les feuilles, je me mis à parler.

— Tu tires toujours tes conclusions trop vite. Je voulais juste te faire subir le même traitement.

— Tu es incorrigible ! Tu as omis des passages de l'histoire, Oreki-san !

— Oui.

Entendre ça m'a fait l'effet d'une musique à mes oreilles. Je n'étais vraiment pas en forme aujourd'hui. Même s'il y avait manifestement une meilleure façon de raconter cette histoire, pour une raison ou une autre, je n'en avais tout simplement pas envie. Voir Chitanda décontenancée me fit de nouveau penser que ce genre de choses, de temps en temps, n'était pas si mal.

C'était un moyen irréprochable de tuer le temps. Grâce à cela, même le nettoyage lui-même me parut bref.

— Voyons..., murmura Chitanda en posant un doigt sur ses lèvres.

Rester muet serait sans doute un peu cruel, alors je lui soufflai un indice.

— Toute l'histoire de l'interdiction des fournitures illustrées, c'était un peu accessoire. Cela n'a pas grand-chose à voir avec le reste du récit.

Elle me fixa avec de grands yeux levés.

— Attends... tu te moquais de moi ?

— Quelque chose comme ça.

— O-Oreki-san !

Je glissai les feuilles ramassées dans le sac. Bien que j'aie, soi-disant, nettoyé une grande surface, une fois tout entassé à l'intérieur, la quantité paraissait dérisoire. J'avais l'impression de ne récolter que des broutilles.

— Ne te fâche pas. Moi, à l'école primaire, j'ai tout de suite trouvé ça étrange. Tu ne devrais pas avoir trop de mal à le comprendre non plus.

— Ça ne m'aide pas..., dit-elle en baissant la tête. — Toi et moi sommes différents, Oreki-san. Je ne peux pas raisonner comme tu le fais.

Elle en avait donc conscience elle aussi. Je ne cherchais pas à la harceler. Et puis, peut-être avais-je mal raconté l'histoire.

— Bon, d'abord, Tanaka et moi faisions notre corvée à tour de rôle. Je l'ai expliqué en détail, n'est-ce pas ?

— Oui.

Chitanda se pencha en avant et acquiesça. Son expression était d'un sérieux absolu. J'eus comme l'impression de lui avoir fait quelque chose de terrible.

— En cours de route, Tanaka n'a plus pu rester après les cours. De ce fait, quand c'était au tour de notre classe, j'ai dû m'occuper des plantes tous les jours pendant une semaine.

— Oui. — Elle habitait beaucoup plus loin parce que sa maison était en reconstruction. Il lui fallait une heure.

— C'est de ce passage que je parle.

Chitanda avait une excellente mémoire. Je ne l'avais pas mentionné, mais je ne l'avais pas oublié non plus.

— Il me semble avoir dit ce qui prenait une heure, et d'où.

— Oui. Une heure en bus depuis la gare.

— Bien. Plus précisément...

— Tu as dit le bus municipal.

— Comment comptait-elle monter dedans ?

On aurait dit que Chitanda venait enfin de s'en rendre compte par elle-même. La surprise passa sur son visage, et elle porta les deux mains à sa bouche. Son balai resta coincé sous son bras. Elle se débrouillait plutôt bien pour ça.

— Oh, j'ai trouvé. Tanaka-san ne pouvait pas rentrer chez elle. Les vêtements qu'elle portait ce jour-là n'avaient pas de poches, après tout.

— C'est ça.

— Pour prendre le bus, il faut de l'argent ou un ticket. Sans poche, il reste seulement comme option le sac à dos.

J'acquiesçai avec force.

— Oui. Dès le départ, j'ai trouvé ça un peu étrange. D'abord, je me suis dit que si le professeur m'avait demandé de l'aider à le retrouver, c'était pour qu'elle puisse prendre le bus. Mais pourquoi jouait-elle au moment où elle l'a perdu, après les cours, dans ce cas ? Je suis parti du principe qu'elle s'amusait tout en se laissant assez de marge pour attraper le bus. J'étais donc vraiment pressé de le retrouver à temps pour elle. Quand elle l'a récupéré, pourtant, la seule chose qui comptait, c'était le porte-mine avec le petit personnage dessus. Je lui ai demandé si elle était sûre que c'était la seule chose importante à vérifier, mais il n'y avait que ça.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

En être là et qu'elle ne comprenne toujours pas ?

Enfin, je ne pouvais pas vraiment lui en vouloir. Moi-même, à l'époque, je n'avais pas envie d'y croire.

— La seule conclusion possible, c'était que Tanaka n'avait en fait pas besoin de prendre le bus.

— Comment...

Muette, Chitanda écarquilla les yeux.

— Je ne pense pas que ce fût le cas au début. Lorsqu'elle m'a d'abord demandé de m'occuper de l'arrosage, elle devait réellement avoir à prendre une heure de bus. Au minimum, toutefois, sa situation était différente ce jour-là. Un simple porte-mine passait avant son moyen de rentrer chez elle. La raison en était la suivante : Tanaka n'avait plus besoin de prendre le bus.

— Les travaux étaient déjà terminés ? Alors pourquoi n'a-t-elle pas...

— N'est-ce pas évident ?

Je soupirai.

— Elle m'a refilé tout le boulot pour s'éviter la corvée.

Chitanda parla tout en rassemblant les feuilles avec la pelle.

— C'est donc ça. Tu détestes qu'on te mente, alors tu as commencé à dire « Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas ».

Ce n'était pas vraiment ça. Décidément, je racontais mal. Ce n'était pas ça du tout. Ce qui s'était passé ensuite n'était pas très reluisant. Je savais aussi que ce n'était pas le genre d'histoire que l'on racontait à n'importe qui. Chitanda avait tout de même poussé un peu loin ses déductions.

Pouvais-je rester silencieux après avoir vu la dernière partie de l'histoire mal comprise de la sorte ?

— Non, dis-je en l'interrompant. — Ce jour-là, j'ai compris que Tanaka n'avait ni argent ni ticket pour le bus. Ma première réaction a été de regarder aussitôt notre professeur. C'était lui, au départ, qui m'avait dit de faire tout ce travail tout seul parce que la maison de Tanaka était en travaux. S'il y avait quelque chose d'étrange dans la situation, il s'en serait aperçu. S'il l'avait compris, il l'aurait immédiatement réprimandée, n'est-ce pas... ? Mais il ne l'a pas fait.

Chitanda accueillit mon raisonnement avec des yeux soupçonneux.

— Cela ne veut-il pas juste dire qu'il ne s'en était pas rendu compte ?

Ce serait de loin préférable.

— Non, il avait une expression hallucinée. On lisait sur son visage : « Mince, j'ai gaffé. » Grâce à cela, j'ai pu confirmer qu'à ce moment-là, les travaux de sa maison étaient bel et bien terminés.

— ...

— Alors pourquoi ne me l'a-t-il pas dit ? Pourquoi n'est-on pas revenu à la situation du premier jour de notre corvée à tour de rôle ?

— Cela pouvait n'être qu'une forme de complexe de persécution. Il avait très bien pu oublier, pour tout ce que j'en savais. Mais ce jour-là, en voyant cette expression sur son visage, une idée m'a traversé l'esprit... C'était parce que je faisais toujours tout ce qu'on me demandait sans souffler mot. Parce que j'étais si docile, en ce sens, qu'il n'avait pas jugé utile de faire quoi que ce soit quand quelqu'un me refilait son travail.

Je m'appuyai sur le balai, comme sur une canne, et continuai.

— J'y ai encore un peu réfléchi. Tu sais, les travaux chez Tanaka ne me concernaient même pas, à l'origine, n'est-ce pas ? Est-ce que, par je ne sais quelle erreur de ma part, je me serais retrouvé chargé de faire, à sa place, la part de Tanaka ? Non, ce n'est pas ça. L'affaire de Tanaka n'appartenait qu'à Tanaka. Je n'avais rien à voir là-dedans.

— ...

— Cela dit, nous étions, à strictement parler, camarades et partenaires pour la corvée. Il était peut-être bien que nous nous entraidions. Arroser le parterre, après tout, ce n'était pas grand-chose. C'est vrai que ma maison était proche, alors aider quelqu'un dans le besoin, ça pouvait bien passer. Et c'est précisément ce genre de pensées, me suis-je dit, qui faisait de moi une bonne poire.

Tanaka n'avait fait que saisir l'occasion.

Après cet incident, j'ai commencé à me dire qu'il y avait deux sortes de gens : ceux qui savaient comment tournait le monde et rejetaient sur les autres tout ce qu'ils ne voulaient pas faire, et ceux qui acceptaient volontiers d'en faire les frais. Quand je suis entré en sixième, non, quand j'ai eu l'âge de comprendre ce qui m'entourait, j'ai commencé à réaliser que je faisais partie des seconds types de personne Et, à partir de là, mes souvenirs ont afflué, un par un. Cette fois-là, cette fois-là, et cette fois-là aussi... voilà donc ce qui se passait.

Et ce jour où on m'a dit d'apporter, pour la sortie de classe, le lourd bidon d'un litre de sauce salade ? Quand l'école était sur le point de suspendre provisoirement les cours à cause d'une épidémie de grippe, y en a-t-il eu d'autres que moi pour faire le tour d'innombrables maisons et porter les devoirs à tous les élèves malades ? Quand, pendant une partie de kickball, nous avons accidentellement brisé une fenêtre, est-ce bien parce que j'étais le chef de file que je suis allé seul présenter des excuses au bureau du proviseur pour tout le monde et que je me suis fait bien réprimander par ce dernier ? Non. C'était parce que je ne répliquais jamais.

En soi, ce n'était pas si grave. Aucune de ces choses n'était insurmontable. Je ne considérais pas que faire ce genre de choses me lésait, et je ne leur en voulais pas de prendre leurs aises.

C'est seulement que m'imaginer qu'on se servait de moi comme d'un outil bien commode me rendait triste.

Je me replongeai dans mes souvenirs.

À l'époque, cette découverte m'avait rendu si triste, et il devenait trop pénible de garder le silence, alors je l'avais racontée à ma sœur aînée.

Même si l'on affirme que les êtres humains doivent s'entraider, rien ne garantit que les autres nous jugent dignes de cette entraide. Ce n'est pas que je cherchais à être reconnu. Mais je n'aurais jamais cru qu'on puisse me prendre à ce point pour un imbécile.

Je ne resterai plus après les cours. En restant avec les autres, on finissait toujours par me confier quelque chose. S'ils me prenaient pour un idiot, c'est sans doute parce que j'avais toujours accepté sans protester.

Je me fiche de ce qu'ils pensent. Ce que je ne supporte pas, c'est d'être utilisé.

Bien sûr, s'il le faut vraiment, je le ferai. Sans me plaindre. Mais si ce n'est pas nécessaire… si cela relève de la responsabilité de quelqu'un d'autre… si je n'ai aucune raison de m'en charger, alors je ne le ferai pas.

Absolument pas.

Ma sœur écouta mon récit décousu. Puis elle posa la main sur ma tête et prit la parole.

> *— Oui. Même si tu es maladroit, tu veux toujours te rendre utile. Et même si tu es un idiot, tu es assez lucide pour t'être forgé une vision des choses plutôt amère. Très bien. Je ne t'en empêcherai pas. Il n'y a rien de mal à cela, n'est-ce pas ? Rien de ce que tu dis ne me paraît faux.*

Je me demande ce qu'elle ajouta ensuite. J'ai l'impression qu'il y avait une suite. Ah oui. Si je me souviens bien...

> *— À partir de maintenant, prends de longues vacances. Ce sera mieux ainsi. Va à ton rythme. Ce n'est pas grave, tu sais. Même si ce temps de repos ne te change pas fondamentalement.*
>
> — ...ki-san.

Je devais avoir fini par me perdre dans mes pensées. Je n'avais pas réalisé que Chitanda m'appelait.

— Euh, pardon. Qu'est-ce que tu disais ?

Le visage de Chitanda était tout près. Ses grands yeux plongeaient dans les miens.

Je détournai les yeux avec un léger sourire.

— Ce n'était pas si grave. Au fond, ce n'était qu'un garçon boudeur acculé sans aucune issue.

C'était une habitude trop solidement ancrée en moi pour que je puisse imaginer adopter une nouvelle devise du jour au lendemain.

Si je n'ai pas à le faire, je ne le ferai pas.

Du coin de l'œil, j'aperçus Chitanda serrer le balai à deux mains. Sans quitter le jardin du regard, elle dit d'une voix calme quelque chose d'inattendu :

— J'y pensais, Oreki-san… Entre le « toi » de ton histoire et celui qui se tient ici maintenant... je me demande s'ils sont vraiment si différents.

Je voulus balayer sa remarque d'un rire. Mais aucun son ne sortit. Chitanda fit un pas en arrière, se pencha et ramassa le sac poubelle gonflé de feuilles mortes.

— Merci beaucoup. Grâce à toi, c'est vraiment joli maintenant.

— Oui.

— Kaho-san va sans doute nous apporter du thé et quelques douceurs. Tu voudrais rester te détendre encore un peu avec nous ?

Je souris doucement et fis un geste de la main pour décliner. Inutile de m'imposer entre ces deux-là plus longtemps.

— Non. Passe-moi le balai. Je le ramène.

Je le lui pris, en posai un sur chaque épaule, puis me retournai pour éviter de la heurter avec le manche.

— Salue Juumonji de ma part. J'y vais.

Je descendis l'escalier, enveloppé par l'ombre du feuillage. Le bruissement des feuilles agitées par le vent me parvenait faiblement. On aurait dit que cette rare journée lumineuse ne m'avait pas encore abandonné. À mon retour, le linge serait sans doute déjà sec.

Alors que je m'éloignais, la voix de Chitanda m'atteignit :

> — Oreki-san ! Merci de m'avoir raconté ton histoire ! Je suis vraiment heureuse que tu l'aies fait !

Me retourner avec ces lourds balais sur les épaules aurait été fastidieux. Je fis donc comme si je n'avais rien entendu.

Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas.

Même après cette étrange journée, il avait suffi de revenir ici pour retrouver mon état normal.

Je me grattai la tête.

Et soudainement, je me souvins de la toute fin des paroles de ma sœur, tandis qu'elle m'ébouriffait vigoureusement les cheveux :

> *— Je suis sûr que quelqu'un mettra un terme à tes vacances à ta place.*

Chapitre 6

Même si l'on me dit que j'ai désormais des ailes

1

La longue saison des pluies s'acheva, et un seul nuage, pareil à un pétale, flottait dans le ciel nocturne, éclairé par le croissant de lune. L'air qui entrait dans la chambre était tiède, malgré l'heure, et semblait annoncer l'approche de l'été. Tout en prenant conscience, au loin, des lumières éparses des maisons, je continuais d'appuyer sur les touches de l'orgue, les yeux parcourant une partition.

J'en retins la trame essentielle des notes qui s'en écoulaient, puis me mis à fredonner lentement l'air. En imaginant jusqu'où pouvait porter, par une nuit si silencieuse, ce « la-la-la » à moi, je me sentis un peu gênée, et ma voix se fit plus douce.

Comme si je me noyais moi-même dans le son, je fredonnai la même chanson d'innombrables fois. À la fin, presque satisfaite de l'exactitude de ma justesse, je pris une grande inspiration, décidée à y joindre les paroles à la prochaine reprise.

À cet instant, une voix m'appela de l'autre côté de la porte coulissante.

— Eru.

C'était mon père.

Qu'il vienne exprès jusqu'à ma chambre pour m'appeler était d'une rareté extrême. Peut-être l'orgue, ou bien mon fredonnement, avait-il été trop fort. Je répondis timidement.

— Oui ?

— Viens dans la pièce de l'autel.

Comme à son habitude, sa voix était grave, mais il ne semblait pas en colère. Je fus soulagée, et n'en trouvai que plus mystérieux l'objet de sa venue. On utilisait souvent la pièce de l'autel lorsqu'il y avait quelque chose d'important à discuter, mais je ne voyais pas du tout ce que cela pouvait être.

— J'arrive tout de suite.

Le bruit des pas s'éloigna. Il semblait que la séance d'aujourd'hui était terminée. Je refermai le couvercle de l'orgue et fermai la fenêtre.

Soudain, en quittant ma chambre, une hésitation inexplicable me saisit. De quoi voulait-il parler, au juste ? Sans raison particulière, je ressentis une inquiétude terrible.

— Et si je continuais à fredonner, tout simplement ?

Même ce genre d'idée me traversa alors l'esprit.

Bien sûr que non.

À l'approche du moment de vérité, je parvins tant bien que mal à me raffermir un peu.

Je souris en repensant à mon affolement d'un instant plus tôt et éteignis la lumière de ma chambre.

Au-delà de la fenêtre, dont je n'avais pas tiré les rideaux, un petit nuage glissa devant la lune.

2

Ayant fini leurs examens finaux et n'attendant plus que le début des vacances d'été, tous les élèves du lycée Kamiyama baignaient dans une atmosphère de relâchement. La salle de cours de géologie ne faisait pas exception. Cela dit, on ne pouvait pas dire non plus que ce ne fût pas, en temps normal, son état habituel. J'avais l'impression que cela faisait longtemps que nous n'avions pas été tous les quatre réunis dans la salle du club au même moment.

Nous nous étions installés où bon nous semblait, dans une pièce où tiendrait toute une classe. Cela dit, aucun de nous n'était bien loin des autres. Nous avions tendance à nous asseoir plutôt vers le centre.

Chitanda et moi lisions en silence. Mon livre racontait l'histoire d'un ninja, d'une princesse et de leur enfant illégitime. Leur histoire n'était qu'une suite rapide de péripéties majeures, entièrement dépourvue de subtils ressorts littéraires ou d'arrière-plans élaborés, chaque chapitre se bornant à plonger quelqu'un dans quelque mauvais pas. Il n'avait rien de difficile, une lecture véritablement agréable. Pour un esprit comme le mien, ravagé par les examens, c'était indéniablement le choix idéal.

Je n'avais aucune idée de ce que lisait Chitanda. C'était un gros volume abondamment illustré. J'en déduisis que cela devait être un guide de voyage, mais de là où j'étais, je ne voyais pas très bien, et je n'en fis pas vraiment l'effort. Quoi qu'il en soit, ça n'avait pas l'air bien passionnant, puisque même Chitanda en contemplait les pages d'un regard vague.

Ibara et Satoshi griffonnaient à plusieurs reprises sur un cahier ouvert, en parlant de je ne sais quoi... Mais lorsque je fis une pause entre deux chapitres et que je les observai, il semblait qu'Ibara menait la discussion. Un stylo à la main, l'air perplexe, elle dit :

— C'est la main. Le problème doit venir de la main.

Satoshi acquiesça, comme s'il approuvait entièrement.

— Je vois, la main, hein ?

— Ce type ne peut pas se servir de sa main droite... En fait, si je pouvais le présenter comme un blocage psychologique, qu'il ne veut pas l'utiliser, ça ferait une bonne préfiguration.

— Je vois, une bonne préfiguration, hein ?

On aurait dit qu'ils échafaudaient l'intrigue d'un manga.

Depuis qu'Ibara avait quitté le club de manga, elle ne se gênait plus pour dessiner des mangas. Pour dire les choses simplement, peut-être parce que Chitanda et moi connaissions déjà ses créations, n'y avait-il plus lieu d'en rougir ou de chercher à les cacher. Ou bien le fait d'avoir quitté le club avait-il modifié quelque chose en elle.

Depuis le début, il était acquis que Chitanda reprendrait la maison familiale. Ibara étant, elle aussi, résolue dans ses passions, seules ressortaient en contraste l'indécision pitoyable de Satoshi et la mienne. Une situation fâcheuse.

— Ce serait bien si je faisais quelqu'un lui demander « Qu'est-il arrivé à votre main ? », mais là, il est seul. Regarder sa propre main puis se lancer dans une tirade auto-dépréciative, ça sonne forcé aussi... Qu'est-ce que je fais... ?

— Je vois, seul, hein ?

À l'écouter, le sourire jusqu'aux oreilles, Satoshi n'ajouta qu'une chose :

— Qu'est-ce que tu fais, toi, quand tu es seule ?

— Qu'est-ce que je fais... euh...

Sans même lui répondre, Ibara croisa les bras et leva vers le plafond un regard noir.

Finalement, ses yeux s'illuminèrent soudainement et elle s'exclama :

— Je vois ! Bien joué, Fuku-chan, c'est ça ! Je n'avais pas besoin de réfléchir si loin, au fond. Pourquoi ai-je voulu me compliquer la tâche ? Il suffit de lui faire boire un café. Il essaiera de tenir la tasse de la main droite, et, dans la case suivante, il le fera de la gauche. Oui, c'est naturel, je vais faire ça.

Je n'y comprenais rien, mais on aurait dit qu'elle avait eu une bonne idée. Ibara traça quelques grandes lignes dans le cahier, puis le referma finalement avec un vigoureux « Voilà ! ».

— Tu as fini la première étape ?

— Pour l'essentiel. Je ne peux pas encore commencer à dessiner, mais comme ça, je pense pouvoir visualiser grosso modo le résultat.

— Bonne nouvelle.

Satoshi ajouta :

— Cette fois, au moins, dis-moi de quel genre d'histoire il s'agit.

Ainsi, il ponctuait de remarques le monologue d'Ibara sans savoir de quel type d'histoire il s'agissait.

Devais-je en être dépité, ou simplement impressionné ? Peut-être soulagée d'avoir franchi cet obstacle, Ibara parla avec un peu moins d'entrain qu'auparavant.

— À propos de café, il m'est arrivé un truc étrange, il y a quelque temps.

— Vraiment ?

— Je suis allée dans une boutique d'arts plastiques à Kiryuu, mais...

— Kiryuu ? Pourquoi être allée si loin ?!

Même si c'était Satoshi qui interrompait son récit, je comprenais son étonnement. Kiryuu était la partie la plus au nord de la ville, et même en voiture, il fallait jusqu'à vingt minutes pour y aller depuis le lycée Kamiyama. Depuis la maison d'Ibara, cela pouvait prendre une heure, au pire.

Il devait bien y avoir une boutique de ce genre dans les environs. Avec un air un peu agacé, elle répondit :

— Oui, le truc, c'est... qu'il y a une vieille trame que je ne peux trouver que là-bas. Je ne m'en sers pas souvent, mais c'était au cas où.

— Ah, je vois.

Qu'est-ce qu'une trame, au juste ? Je pouvais au moins deviner que c'était un truc qu'on utilise pour dessiner un manga. Je n'étais pas très désireux d'en entendre davantage et je décidai de revenir à mon livre, quand je remarquai que ma montre approchait cinq heures. Si je commençais un nouveau chapitre maintenant, je n'aurais assurément pas le temps de le terminer avant la fermeture du portail. Je résolus de le garder pour mon retour à la maison et refermai le livre. Peut-être avait-elle remarqué mes mouvements, car Ibara se tourna vers moi.

— Oreki, écoute ça, toi aussi.

— J'écoute déjà.

— Ah bon ? Donc, après mes achats, j'ai eu très soif et je suis allée dans un café juste à côté, puisque les examens venaient de se finir et tout. Apparemment ils faisaient un très bon café, alors j'ai pris un café et, euh, ça avait un goût bizarre. Je me demande pourquoi.

— Je suis en train de t'imaginer prendre ce café dans un café. Tu fais comme Houtarou, dit Satoshi en étouffant un rire.

Ibara gonfla les joues en signe de protestation.

— C'était de la recherche, juste de la recherche ! Hé, j'ai pu trouver quelque chose de bien grâce à ça, non ?

— Je sais, je sais. Alors ? Qu'est-ce qui était bizarre dans le goût ?

Par obligation envers Satoshi, j'étais allé plusieurs fois dans des cafés. Pas au point d'apprécier les subtiles nuances entre les différents cafés, mais au moins capable de distinguer un bon d'un mauvais. Cela dit, impossible d'imaginer ce que pouvait être un café au goût « bizarre ».

Ibara fit mine d'écarter l'air d'un geste hautain.

— Oh, par « goût bizarre », je parlais du sucre.

Je devenais de plus en plus perplexe. Le sucre est sucré. Ça, ça ne change pas. Satoshi avait l'air tout aussi dubitatif, puis un sourire lui vint.

— Je vois. Il était acide, c'est ça ?

— ... Fuku-chan, tu te moques de moi, hein.

— Je m'amuse juste un peu.

Ibara foudroya d'un regard son sourire imperturbable un moment, puis poussa finalement un léger soupir.

— Ce n'est pas ça. C'était sucré.

— Alors en quoi c'est bizarre ? répondîmes Satoshi et moi, malgré nous, en même temps.

Ibara abattit son poing sur la table dans un bruit sourd.

— Si on en parle, c'est bien parce que je dis que ça ne l'était pas !

À vos ordres. Nous ayant l'un et l'autre regardés, comme pour s'assurer que nos bouches restaient bien closes, Ibara poursuivit :

— Ce n'était pas juste sucré, c'était très sucré. Je n'ai jamais rien bu de tel en dehors de ces cafés en boîte, alors ça m'a vraiment surprise.

— Tu n'en as pas trop mis ? dis-je, puis, comme pour s'excuser d'un manque d'informations, elle hocha vivement la tête.

— Bon. Depuis le début : j'ai commandé une formule café-gâteau. C'était un gâteau au citron et, honnêtement, je ne l'ai pas trouvé très sucré. On m'a demandé si je voulais du lait et du sucre et j'ai dit oui. Le café que le serveur a apporté avait déjà le lait dedans, et il y avait deux morceaux de sucre posés sur la soucoupe. J'en ai pris une gorgée et je l'ai trouvé assez normal, alors j'ai ajouté un morceau et goûté à nouveau et... eh bien... c'était pour ainsi dire de l'eau sucrée, à ce stade.

Satoshi acquiesça doucement.

— Donc, c'était un morceau de sucre, hein... S'ils t'avaient donné un sucrier et une cuillère, je comprendrais que ce soit trop sucré : tu aurais pu en mettre trop, dans ce cas.

— Qu'un seul morceau rende ça si sucré m'a franchement sidérée, alors j'ai trouvé ça étrange. J'y pense beaucoup, mais rien d'autre ne clochait.

Satoshi croisa les bras et inclina la tête, pensif.

— Hmm, du sucre très sucré, hein ?

— N'est-ce pas ? C'est étrange, non ?

— Ça l'est, mais ça ne veut pas dire que je ne puisse pas en trouver la raison.

Ibara se pencha en avant.

— Vraiment ?

Satoshi acquiesça gravement.

— Il existe des édulcorants des centaines, non, des milliers de fois plus sucrés que le sucre. Si tu en mettais autant que de sucre normal, évidemment que ce serait extrêmement sucré.

— Hmph !

Ibara laissa échapper un grognement mécontent, puis reprit avec méfiance :

— D'accord, c'était vraiment sucré, mais, comme je l'ai dit tout à l'heure, ce n'était pas imbuvable comme le café en boîte. Et puis, tu as déjà vu un café qui te donne de l'édulcorant en forme de morceau de sucre ?

— Non, jamais. Je n'arrive même pas à imaginer que ça existe.

Alors pourquoi l'avoir évoqué ?

— C'était peut-être une sorte de sucre au goût plus marqué. Par exemple, un procédé de fabrication différent, ou bien une origine différente.

Satoshi décroisa les bras et tourna la tête vers Chitanda.

— Dis, Chitanda-san. Tu as une idée ?

— Hein ?

Chitanda, qui lisait un livre d'un air distrait, releva la tête comme tirée d'un coup à la réalité par la question de Satoshi.

— Euh, à propos de quoi ?

Nous avions parlé assez fort, mais il semblait que pas une once de notre conversation ne lui était parvenue. Satoshi répondit avec un large sourire.

— Mayaka racontait qu'elle est allée dans un café, qu'il s'est passé ci et ça, et qu'on lui a apporté des morceaux de sucre. On se demandait s'il n'y avait pas quelque chose de particulier qui rendait du sucre plus sucré que la normale. Tu t'y connais en produits alimentaires, non ?

— Ah, c'était donc ça.

Chitanda ferma le livre qu'elle tenait et sourit, mais je ressentis soudain un malaise diffus devant son expression. Depuis le début, c'était quelqu'un de réservé. Elle n'affichait pas un grand sourire d'ordinaire, ne se fâchait pas, ne disait rien crûment. Et pourtant, même en tenant compte de cela, son sourire du moment paraissait raide, presque factice.

Chitanda répondit d'une voix douce :

— Malheureusement, je ne sais pas. Nous ne cultivons ni la canne à sucre ni la betterave sucrière.

— Je vois. Je me disais que vous en aviez peut-être produit, à un moment.

Elle baissa aussitôt les yeux, à peine.

— Je ne sais pas. Je suis désolée.

— D'accord. C'est ma faute. Désolée d'avoir posé une question bizarre. Je me demande ce que c'est que ce sucre si intense, alors. C'est étonnamment difficile à résoudre. Ça m'intrigue un peu.

— Oui, moi aussi je me le demande.

À sa façon de répondre, puisqu'elle ne parvenait pas à entrer dans la conversation, il semblait bien qu'elle pensait à autre chose.

Ibara me fixa comme pour me dire quelque chose. Si je devais deviner, c'était probablement du genre : « Chi-chan n'a pas l'air comme d'habitude. Tu sais quelque chose ? » Je secouai la tête pour ajouter un « Je n'en ai aucune idée. »

Notre conversation muette fit naître un silence de gêne dans la pause des échanges. Comme pour rattraper le fil, Satoshi pivota vers moi et posa une question.

— Et toi, Houtarou ? Tu penses que c'était un sucre spécial ?

À écouter la discussion, une idée m'avait effectivement traversé l'esprit à un moment. Je ne voyais aucune raison particulière de la soulever si on ne me la demandait pas, mais maintenant qu'on me la demandait, je ne voyais pas non plus de raison de me taire.

— Je ne pense pas que ce soit aussi compliqué que vous le dites, répondis-je.

— Attends, vraiment ? s'étonna Satoshi.

Les yeux d'Ibara, en revanche, s'animèrent.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu n'écoutais pas ? Je n'ai rien vu d'autre qu'un morceau de sucre normal.

— Alors c'était probablement juste un morceau de sucre normal.

— Alors c'est mon palais qui serait déréglé, en fin de compte ?

— Je croyais que tu soutenais le contraire.

Je me grattai la tête.

— Avant de recevoir le café, y'avait quoi comme détail ?

Satoshi répondit aussitôt.

— Elle a dit que la soucoupe avait deux morceaux de sucre dessus.

— C'est vrai, mais je ne parle pas des morceaux de sucre.

Ibara et Satoshi se turent tous deux, l'air perplexe. Je jetai un coup d'œil à Chitanda : elle semblait écouter un peu, mais fixait le vide, comme si elle n'avait pas conscience que je venais de poser une question.

— Ibara. Quand tu as commandé le café, qu'est-ce qu'on t'a demandé ?

— Je te l'ai déjà dit. On m'a demandé si je voulais du lait et du sucre.

— C'est exactement ce qu'on t'a dit, mot pour mot ?

Ibara baissa les yeux comme pour remonter le fil de sa mémoire, puis secoua finalement la tête.

— Je ne m'en souviens pas très bien.

— J'ai peut-être sonné un peu sec en demandant ça, désolé. C'est tout naturel d'oublier ce genre de détail. Je me disais juste qu'on t'avait peut-être demandé : « Voulez-vous que nous mettions le lait et le sucre ? »

Elle acquiesça.

— Mais j'ai goûté une gorgée puis ajouté le morceau de sucre parce que je l'ai trouvé trop amer. Ça ne devrait pas être le cas si le sucre était dedans depuis le début.

— On le penserait. Au fait, qu'est-ce que tu as fait après avoir mis le morceau de sucre ?

— Je l'ai bu.

— Non, je veux dire avant ça.

— J'ai pris le gâteau au citron, mais...

— Ce n'est pas de ça que je parle.

Chitanda, qui s'était contentée d'écouter jusque-là, prit timidement la parole.

— Euh... Peut-être que ce qu'Oreki-san veut savoir c'est si tu as remué.

À ces mots, Satoshi s'exclama aussitôt :

— Ah, voilà !

Il se tourna vers Ibara et poursuivit avec enthousiasme :

— C'est ça. Le café que Mayaka a bu avait du sucre dedans depuis le début, mais le problème, c'est qu'il avait coulé au fond, donc tu n'as pas senti qu'il était particulièrement sucré. Après, en plus de ça, tu as ajouté un autre morceau de sucr...

Ibara s'exclama à son tour en comprenant :

— Je vois. Ça faisait la puissance de deux morceaux de sucre mélangés d'un coup.

— Oui, ça paraît très plausible. Ça doit être ça.

Après avoir dit cela, Satoshi hocha la tête, pleinement satisfait, puis se tourna vers moi avec un sourire.

— Je dois dire que tu es un sacré détective en fauteuil[1], hein ?

Ce n'est pas comme si j'avais eu une idée géniale... On pouvait sans doute mettre ça au compte d'un trou de mémoire de la principale intéressée, Ibara.

Mais Ibara, de son côté, répondit avec hésitation :

— Oui... Je suppose que ça se tient, mais... J'ai la mémoire floue. J'ai l'impression de ne pas pouvoir affirmer à cent pour cent que c'est la bonne réponse. J'ai l'impression que je devrais y retourner une fois pour confirmer.

Étant donné que le café se trouvait à côté de la boutique d'arts plastiques qu'elle fréquentait, elle aurait probablement l'occasion d'y retourner à l'avenir.

[1] Un détective en fauteuil (en anglais : armchair detective) est, dans la littérature policière, un type de personnage d'enquêteur qui résout des énigmes sans se rendre sur la scène d'un crime et sans interroger lui-même les témoins, c'est-à-dire sans jamais s'éloigner de son fauteuil, réel ou virtuel.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvions pas faire davantage avec les informations dont nous disposions. Me disant qu'il était temps de rentrer, je commençai à ranger mon livre de poche.

À ce moment-là, Satoshi lança soudainement :

— Allons vérifier, alors.

Alors que je m'apprêtais à leur souhaiter bon courage pour leur virée...

— Il faut bien qu'on commence à travailler sur l'anthologie, après tout, ajouta-t-il.

— C'est vrai. Tu n'as pas tort.

— N'est-ce pas ?

Pour préparer le prochain Festival Culturel, nous n'avions certainement pas besoin d'aller jusqu'en dehors de la ville. Rester au lycée suffisait. En même temps, un détour par un café pour lever le mystère de ce sucre bien sucré n'aurait pas nécessairement été une mauvaise idée. Je m'abstins de réagir.

Je me contentai de dire :

— Si on part maintenant, il fera trop tard.

L'horloge au mur indiquait 5 h 40.

— Tu as raison. Alors demain.

Il marqua une pause.

— En fait, je suis pris. J'ai des affaires du conseil des élèves.

Demain, c'était la cérémonie de fin de trimestre. En tant que membre du Comit d'organisation, Satoshi devait sans doute avoir des choses à faire.

— Après-demain, ça irait ?

Sans que cela m'importe, faire des préparatifs le premier jour des vacances d'été aurait été plutôt zélé de notre part. Ibara n'avait pas l'air d'y voir d'objection non plus. Alors que je pensais l'affaire réglée, Chitanda parla d'une petite voix, presque un chuchotement.

— Je suis désolée. Je serai prise ce jour-là.

Le visage d'Ibara changea brusquement.

— Ah, c'est vrai. J'avais oublié.

Ni Satoshi ni moi n'avions rien dit, et pourtant une atmosphère non sans raideur, imperméable, envahit soudain la pièce.

Ibara se tourna vers nous et poursuivit :

— Chi-chan se produit au festival de chorales, dit-elle.

— C'était donc ça. Ce jour-là, ça ne marchera pas, alors.

Satoshi hocha la tête, visiblement convaincu, mais moi, je restai perplexe. Ce lycée avait été certes enrichi d'événements en tout genre, à commencer par le Festival Culturel, et pourtant je n'avais jamais entendu parler du festival de chorales.

— Ils organisent quelque chose comme ça pendant les vacances d'été ? Ça se passe au gymnase ?

Je reçus en réponse deux regards froids.

— Bien sûr que non.

— C'est un événement organisé par la ville.

Donc ce n'était pas une activité du lycée. En un sens, c'était logique. J'avais beau détourner le regard de l'énergie qui régnait sur ce campus, il n'y avait pas de raison que j'ignore jusqu'à l'existence d'un événement. Me voilà rassuré.

— Ça s'appelle le Festival de chorales Ejima, du nom de Sandô Ejima, un célèbre compositeur de la ville de Kamiyama. Ça a lieu tous les ans à cette période. Des chorales viennent non seulement de la ville de Kamiyama, mais aussi des bourgs voisins. On y chante toutes sortes de morceaux, pas seulement celles que Sandô a écrites.

— Je ne le connaissais pas.

Ce genre de sujet était le domaine de Satoshi, et du sien seul. Il en était conscient, et son ego s'en gonfla d'autant.

— C'était un auteur de comptines dans le magazine pour enfants de l'ère Taishô, « Red Candle ». Il a écrit aux côtés de Hakushû Kitahara, Yaso Saijô et Ujô Noguchi. Ensemble, on les a surnommés « les Quatre Rois célestes des comptines ».

Ce « rois » final était sans conteste une invention de Satoshi.

— Chi-chan m'avait invitée à y participer, alors je suis allée une fois à une répétition. Mais maintenant, j'aimerais travailler sur mon manga... dit Ibara, un peu comme en s'excusant.

Elle me disait cela à moi, mais c'était sans doute en partie destiné à Chitanda aussi, bien qu'elle n'ait rien répondu. Il se pouvait qu'elle n'ait pas compris qu'Ibara parlait d'elle.

Le Cclub de Littérature classique n'était bien sûr qu'une activité parmi d'autres au lycée Kamiyama, et en dehors de ce que les camarades de classe et les élèves de la même promo faisaient naturellement ensemble, rien d'autre ne nous reliait. Je n'étais pas au courant de tout ce qui se passait en dehors du lycée, et je ne pensais pas que ce fût important de le savoir, d'ailleurs. C'est à cause de cette manière de voir les choses que l'idée de Chitanda et d'Ibara chantant ensemble dans une chorale ne me surprit qu'à peine.

Satoshi posa les mains derrière la tête.

— Bon, décidons un autre jour. On en parlera au téléphone.

Il avait dit cela d'un ton nonchalant, mais, au fond, il venait de dire qu'il s'en chargerait lui-même. C'était vraiment le genre de personne qui prenait plus de tâches que quiconque et les accomplissait sans tambour ni trompette. Je le respectais sincèrement pour ça.

— Oui, très bien.

Avec la réponse de Chitanda, il semblait qu'au moins pour aujourd'hui, c'en était fini.

Les journées étaient longues à ce moment de l'été. Même si on approchait de 18h, il n'y avait aucune trace du ciel nocturne.

Je mis mon livre de poche dans mon sac et me levai.

— Bon, j'y vais.

— D'accord, à plus tard.

Je n'avais pas l'intention de jeter un coup d'œil, mais en quittant la salle de cours, j'aperçus le livre que lisait Chitanda.

Ce n'était peut-être que mon imagination, mais cela ressemblait à un guide d'orientation.

3

Le premier jour des vacances d'été, je me préparai des nouilles froides.

Peut-être à cause des nuages menaçants qui traînaient au-dessus du ciel toute l'après-midi, prêts à lâcher la pluie à tout moment, il faisait plutôt frais à l'approche de midi, en dépit d'un été qui commençait à peine. On ne pouvait pas dire que c'était un jour idéal pour des nouilles froides, mais je ne pouvais pas vraiment changer le menu : elles périmaient aujourd'hui.

Je mélangeai à la louche vinaigre, sauce soja, sucre, huile de sésame et mirin pour improviser une sauce, puis cuisis et rinçai les nouilles. Pour la garniture, je choisis des tomates, du jambon et une omelette fine que j'avais, par mégarde, oubliée sur le feu et laissée un peu brûler. Je coupai la tomate en plusieurs morceaux et le jambon et l'omelette en fines lamelles. Je me fichais pas mal de la présentation, alors j'égouttai les nouilles, les entassai dans une assiette, avant de simplement laisser tomber de la garniture par-dessus. Pour finir, je versai la sauce à la va-vite et ajouta la touche finale : une pointe de moutarde sur le bord de l'assiette.

J'apportai l'assiette de la cuisine au salon et préparai des baguettes et du thé d'orge. Avec ça, les préparatifs se terminèrent. Au moment où je me disposais à apprécier le repas, baguettes en main, le téléphone se mit à sonner.

Je l'ignorai obstinément tandis qu'il continuait d'insister, puis je levai les yeux vers l'horloge accrochée au mur. J'étais prêt à m'indigner qu'on appelle en plein déjeuner, mais il était déjà 14h30. Le soleil s'étant enfin montré dans l'après-midi, j'avais sorti le linge à sécher, ce qui m'avait pris plus de temps que prévu. Je ne pouvais donc pas vraiment reprocher à l'appelant son manque de tact.

Je contemplai fixement les nouilles froides devant moi. Peut-être devais-je me féliciter d'avoir opté pour un plat qui pouvait attendre d'être dégusté.

Je me levai, un peu vacillant, et décrochai le combiné.

— Oui, répondis-je d'une voix dont l'agacement n'avait rien d'injustifié.

— Bonjour, je m'appelle Ibara. Oreki-san est-il chez lui ?

Autant j'avais envie de lui dire qu'il ne l'était pas, autant sa voix me parut tendue. Je ne pus me résoudre à plaisanter.

— Ibara ?

— Oh, Oreki. Dieu merci. C'était quoi, cette voix grave, à l'instant ?

— Je m'apprêtais justement à déjeuner.

— Je vois, désolée. Dans ce cas, ne t'occupe p...

Le fait qu'elle m'appelle signifiait forcément qu'il s'était passé quelque chose. Je n'avais plus qu'à laisser les nouilles froides attendre un peu plus longtemps.

— Ça ne me dérange pas. Qu'y a-t-il ?

— Voilà...

J'eus l'impression d'entendre de l'hésitation à l'autre bout. Elle finit par demander :

— Tu connais des endroits où Chi-chan pourrait aller ?

Je passai le combiné dans l'autre main.

— ...Pourquoi me demandes-tu ça ?

Sa réponse fut sèche.

— J'ai appelé tous ceux qui me venaient à l'esprit. Tu es le dernier.

— Je vois.

J'avais envie de lui demander ce qui s'était passé, mais je sentais qu'elle était dos au mur. Les explications attendraient.

— Ma première hypothèse serait l'école.

— Oui.

— Ensuite, la bibliothèque municipale. Il y a l'endroit à côté du collège Kaburaya, comment ça s'appelle déjà ? Tu sais le café où nous sommes allés avec Ôhinata. Il y a aussi le Pineapple Sand, mais il a changé d'adresse.

Je continuai de lui donner des noms au fur et à mesure qu'ils me venaient à l'esprit parmi les lieux où Chitanda pourrait aller. Au bout du compte, pourtant, mon meilleur pari restait la bibliothèque. Même moi, je voyais mal qu'elle aille au café toute seule.

— D'accord, merci. Je n'avais pas pensé à la bibliothèque. Fuku-chan fait des trucs avec le Comité d'organisation au lycée, alors je lui ai demandé de regarder, mais il a dit que ses chaussures n'y sont pas.

— Je vois... Il s'est passé quelque chose ? demandai-je, me rappelant notre conversation précédente. — Ce n'était pas aujourd'hui, le festival des chorales ? Chitanda n'est pas venue ?

— Non, elle n'est pas venue.

Voilà pourquoi elle était si pressée.

— Elle monte sur scène à 18h, donc on a encore du temps, mais on ne la trouve nulle part.

À l'instant où elle dit « 18h », je sentis mes forces me quitter.

— Elle ne se serait pas simplement rendormie ?

— Elle n'est pas comme toi.

— Certes, il m'est arrivé d'être en retard, mais je n'ai jamais raté mon réveil. Enfin, ce n'est pas la question. Ça ne signifie pas simplement qu'il faut retarder un peu les préparatifs ?

Elle répondit avec une irritation nette dans la voix :

— Ce n'est pas ça. Il y a une vieille dame qui dit qu'elle a pris le bus avec Chi-chan depuis Jinde, où elle habite, jusqu'au centre culturel.

Le festival devait donc avoir lieu au centre culturel de la ville. Je pouvais y être en dix minutes à vélo depuis chez moi.

— Donc, elle a disparu après être arrivée au centre culturel. Puisque tu vas jusqu'à m'appeler, moi, j'imagine que vous avez déjà fouillé le bâtiment.

— Plusieurs fois. Elle est introuvable.

Je changeai encore le combiné de main.

— Je dois m'inquiéter ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression qu'elle finira par arriver, mais le chef de la chorale a fini par s'alarmer et m'a demandé d'appeler des gens qui la connaissent.

— Il est peut-être un peu tard pour poser la question, mais qu'est-ce que tu fais là, toi ?

— Je t'ai dit que j'avais participé à une des répétitions ? Je me suis dit que je viendrais prêter main-forte, ne serait-ce qu'une journée.

C'était donc ça.

— Je comprends. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas venue ici.

J'avais dit ça pour plaisanter, en espérant détendre un peu Ibara, qui paraissait tendue, mais elle répondit froidement :

— Je ne pensais pas qu'elle était chez toi.

— Je vois.

— ...Bon, merci quand même. Je raccroche.

— D'accord.

La ligne se coupa. Je reposai le combiné et me tournai vers mes nouilles froides. Elles avaient un énorme avantage sur des soba normales : je ne risquais pas de me brûler.

Je pouvais les avaler en un rien de temps, si je voulais.

Le Centre culturel de la ville de Kamiyama était un bâtiment de quatre étages, revêtu de carreaux rouges qui évoquaient la brique. Il se divisait en deux espaces, une grande salle et une petite, toutes deux d'allure imposante. J'ignorais d'abord combien de personnes chacune pouvait accueillir, mais d'après le panneau d'information, la grande comptait environ 1 200 places et la petite 400. Au-delà de l'entrée, dans l'atrium en marbre noir, où circulait pas mal de monde, se dressait un panneau portant l'inscription « Festival de chorales d'Ejima ».

Le festival avait apparemment commencé à 14h. Le fait qu'il reste encore quatre heures avant que Chitanda ne monte sur scène témoignait du nombre de chorales participantes. À moins qu'il n'y eût une séance l'après-midi et une autre le soir. Quoi qu'il en soit, rien sur le panneau ne me l'indiquait. Je me rendis au comptoir d'information et m'adressai à l'hôtesse en uniforme bleu clair.

— Euh...

C'était une femme qui, tout en constatant que j'étais un lycéen, conservait une amabilité souriante et polie.

— Oui. Je peux vous aider ?

À cet instant, j'eus une désagréable prise de conscience. J'ignorais le nom de la chorale à laquelle appartenait Chitanda. Je pensais qu'en allant à la salle d'attente du groupe, je pourrais rejoindre Ibara, mais dans ces conditions je n'avais aucun moyen de demander.

— Euh...

L'hôtesse passa de la gaieté à l'embarras.

— Oh, pardon.

Je réfléchis un instant à la façon de formuler ma question.

Ah ! Inutile de m'en faire.

— Pourriez-vous m'indiquer la salle d'attente du groupe qui passe à 18h ?

L'hôtesse me fit un franc sourire, puis fouilla dans des documents qu'elle avait en main.

— À 18h, c'est la Chorale mixte de Kamiyama. Leur salle est la A7, au deuxième étage.

Comme je m'y attendais, un nom très direct. Je la remerciai et me dirigeai vers le deuxième étage.

Je trouvai rapidement ma destination : la salle d'attente A7. À en juger par l'écartement entre ses portes et celles des pièces voisines, l'espace intérieur devait faire une vingtaine de mètres carrés. La porte, d'un blanc cassé presque gris, était en métal. Collée dessus avec un morceau de ruban adhésif, une feuille de papier simple portait l'inscription « Chorale mixte de Kamiyama ». Le métal donnait l'impression que, si l'on frappait, il résonnerait comme un gong. J'évitai donc de toquer et me contentai d'ouvrir.

La personne à l'intérieur me regarda comme si on l'avait arrachée à sa torpeur. C'était Ibara. Quand elle réalisa que c'était moi qui entrais, ses yeux s'écarquillèrent de surprise.

— Salut, dis-je en levant la main en entrant.

Ce faisant, mon pied s'accrocha à un porte-parapluie posé à côté de la porte. Il paraissait instable et, même si je n'avais pas l'impression d'y avoir mis beaucoup de force, il bascula. Le parapluie qu'il contenait roula sur la moquette.

— Oups.

— Mais qu'est-ce que tu fais, enfin ?!

C'était censé faire un effet du style « les valeureux renforts sont arrivés », mais je venais de rater mon entrée. Une vieille dame assise sur une chaise pliante à proximité dit : « Oh là là », et se leva. Ce devait être son parapluie.

— Désolé, dis-je en redressant le support et en remettant le parapluie dedans.

Mes mains s'étaient mouillées. Je sortis un mouchoir de ma poche et les essuyai.

— Non, c'est plutôt à moi de m'excuser.

Elle se contenta de cela en se rasseyant. Elle portait une veste noire et une jupe noire, qui évoquaient une tenue de deuil, et sa manière de se tenir très droite marquait.

La salle d'attente A7 était exactement aussi grande que je l'avais imaginée depuis le couloir, mais sa vacuité surprenante lui donnait un air désert. À part une dizaine de chaises pliantes déployées, il n'y avait, contre la cloison donnant sur le couloir, qu'une seule table, rien de plus. La table servait de dépôt d'effets personnels. Des sacs y étaient alignés. Le long des autres murs, d'autres chaises pliantes, fermées, étaient empilées. Sans doute parce que l'heure de leur prestation était encore lointaine, seules Ibara et la vieille dame se trouvaient dans la pièce. Ibara se leva d'un bond et vint vers moi. Comme si elle me pardonnait le coup du parapluie, la première chose qu'elle dit fut :

— Tu es venu. Merci.

Nous en avions parlé au téléphone, mais je ne pouvais m'empêcher de me sentir de trop. Qui étais-je pour fourrer imprudemment mon nez dans des problèmes sans rapport avec le lycée ? Et pourtant, bon, continuer à démêler des brins de nouilles froides en sachant qu'il se passait tout près quelque chose d'aussi embêtant m'aurait semblé un peu inhumain. Je m'étais donc décidé à venir. Être remercié me laissait cependant un léger malaise. Sans trop savoir pourquoi, j'évitai le regard d'Ibara et promenai les yeux dans la salle.

— On dirait que Chitanda manque toujours à l'appel.

— Oui. Elle n'a pas de portable, non plus...

— Elle devait être ici à quelle heure ? dis-je en jetant un œil à ma montre.

Il était presque 15h30

— 13h

— C'est assez tôt, non ?

— Les représentants des chorales devaient monter sur scène au lancement du concert à 14h. C'est Chi-chan qui devait y aller.

— Il y avait une cérémonie d'ouverture, hein ? Et sa vraie prestation est à 18h. Les autres membres sont arrivés ?

— Tous ceux qui devaient venir l'après-midi sont arrivés à temps. Ils écoutent les autres groupes. Ceux qui nous rejoignent le soir doivent arriver vers 17h.

Si c'était le cas, même si Chitanda ne se pointait pas à dix-sept heures, ça ne devrait pas avoir de conséquence majeure pour l'ensemble. Petit soulagement. Reste que le fait qu'elle ait soudain disparu après être venue au centre, sans prévenir personne, n'était pas une mince affaire.

J'hésitai un peu à lui dire ce que j'avais en tête, mais puisqu'Ibara semblait presque désespérée à cause de l'inquiétude, il fallait poser la question.

— Vous avez vraiment besoin de Chitanda ?

— Hein ?

— Dans une chorale, beaucoup de gens chantent, non ? Bien sûr, ce n'est pas l'idéal, mais l'absence d'une seule personne ne devrait pas poser de vrais problèmes, si ?

Ibara secoua la tête.

— Ça ne marche pas.

— Dans une chorale, beaucoup de gens chantent, non ? Ce n'est certes pas l'idéal, mais l'absence d'une seule personne ne devrait pas poser de vrai problème, si ?

Ibara secoua la tête.

— Ça ne marchera pas.

— Pourquoi pas ? Ses parents viennent ou quelque chose du genre ?

— Ils viendront peut-être, mais ce n'est pas le problème... Chi-chan a un solo.

Bon sang.

Je levai les yeux au plafond.

Je n'avais aucune idée du genre de morceau qu'ils chantaient, mais celui qui tient le solo est la vedette. Son absence n'était effectivement pas rien. Ibara se faisait sans doute un vrai souci pour la santé de Chitanda, mais le reste de la chorale devait s'angoisser à l'idée de ne même pas pouvoir monter sur scène.

Pour dissiper l'atmosphère plombée, je tentai une question.

— Quelles autres informations as-tu sur l'endroit où elle pourrait être ?

Ibara sortit un petit carnet qui tenait dans la paume de la main. Elle en feuilleta les pages en répondant.

— Juumonji-san m'a dit qu'elle n'était pas passée chez elle. En dehors du lycée, elle m'a parlé du parc du Château et de la librairie Kobundo. Irisu-senpai a mentionné une boutique de vêtements appelée Houki-ya et le sanctuaire Arekusu.

Je me grattai la tête.

— Je ne sais pas pour Houki-ya, mais le reste est vraiment loin. Si elle est venue ici en bus, elle a dû marcher. Tous ces endroits sont beaucoup trop loin à pied.

— Elle pourrait le faire si elle le voulait vraiment, mais je ne vois pas pourquoi elle le ferait.

— La gare est assez proche à pied. Tu veux dire qu'elle a pu prendre un autre bus à la gare routière non loin de la gare ?

— Mais est-ce qu'elle ferait ça ?

Je ne la voyais pas faire ça... en temps normal, du moins. Une question de fond restait en suspens.

— Dis, tu crois que Chitanda est partie quelque part de son plein gré ? Ou bien, et je déteste l'envisager, tu penses qu'elle s'est retrouvée mêlée à un incident ?

— Ne dis pas des choses pareilles...

Sa voix devint fébrile.

— Je ne peux pas répondre à ça. Je n'ai aucun moyen de le savoir.

Rien d'étonnant.

Je continuai de me gratter la tête. La poignée tourna avec un cliquetis métallique, et la porte s'ouvrit juste après. Ibara et moi nous tournâmes vers l'entrée, mais ce n'était pas Chitanda qui se tenait là. Une femme d'une quarantaine d'années entra à la place. Elle portait une veste beige et, dans ses cheveux, un ornement étincelant, en gemme, ou peut-être en verre finement travaillé. Elle devait faire partie de la chorale.

— Danbayashi-san, appela Ibara.

La femme nommée Danbayashi, le visage fermé, s'avança vers nous et posa sa question.

— Alors ? Elle est là ?

— Non.

— Je vois. Ce n'est pas bon signe.

Le front plissé, elle marmonna cela, puis, comme si elle ne me remarquait que maintenant, elle poursuivit en s'adressant à Ibara.

— Et lui, c'est... ?

— Ah, c'est Oreki-kun. On est dans le même club. Il est venu aider à chercher.

Qu'elle m'appelle « Oreki-kun » ne me rendait pas le moins du monde plus à l'aise. Tandis que je pensais cela, Ibara tourna la tête vers moi.

— Je peux supposer que c'est bien pour ça que tu es venu, hein ?

Même si c'était le début des vacances d'été, je n'étais évidemment pas venu pour m'amuser. J'acquiesçai, et Danbayashi-san me posa une question, sans prévenir.

— Est-ce que tu saurais quelque chose, par hasard ?

Pris de court, je répondis :

— Non, pas pour l'instant.

Elle poussa un profond soupir, presque comme pour l'effet.

— Je vois...

Son expression comme sa voix se remirent à suinter l'irritation, tandis qu'elle poursuivait.

— Je voyais bien que la pression la travaillait, mais de là à ne même pas se présenter aujourd'hui... Franchement, c'est incroyable.

— Et si elle était simplement en train de remettre ses idées en place ?

— Dans ce cas, elle aurait dû prévenir quelqu'un. Quelle que soit sa nervosité, disparaître sans rien dire, c'est tout bonnement irresponsable.

Étant donné que leur prestation était prévue à 18h, je me disais qu'elle en faisait peut-être un peu trop. En même temps, que la soliste soit introuvable avait de quoi la mettre sens dessus dessous.

Je ne pouvais toutefois pas adhérer franchement à sa thèse d'une disparition due à la pression. Ce n'est pas que je la croyais imperméable au trac. Chaque fois qu'elle se retrouvait à parler à la radio du lycée, elle finissait tétanisée. Même ainsi, elle accomplissait toujours ce qu'il fallait. Surtout dans une situation pareille, j'avais du mal à imaginer qu'elle ne sache pas gérer le stress. Si, en réalité, son absence n'était pas de son fait, la raison devait être sans rapport avec la pression de ce solo.

— Je suppose qu'il faudrait appeler chez elle, tout compte fait.

Murmura Danbayashi-san, la main sur les lèvres. À cet instant, la dame âgée assise non loin sur une chaise pliante prit la parole.

— Ne vous inquiétez pas. Je pense qu'elle viendra en temps voulu.

— Je comprends bien, Yokote-san, mais je ne peux pas m'empêcher d'être anxieuse.

Même si Danbayashi-san perdait visiblement patience, la dénommée Yokote ne perdit rien de sa douceur.

— Il arrive bien des choses à la jeunesse, des choses heureuses, souvent. Accordez-lui encore une heure sans lui en vouloir.

— Encore ça... Vous n'avez pas déjà dit la même chose tout à l'heure ?

— Eh bien, j'imagine que oui.

Yokote-san demeura parfaitement calme, si bien que, peut-être gênée de se voir elle-même si agitée, Danbayashi-san détourna le regard.

— ...C'est vrai, il nous reste du temps. Très bien. On va attendre encore un peu.

Elle quitta aussitôt la salle d'attente après avoir dit cela, sans même nous regarder, Ibara ni moi. En entendant la porte se refermer d'un coup sec, je posai une question, encore un peu interloqué.

— Alors, c'était qui ?

— Ici, Danbayashi-san. C'est la... comment dire ? La responsable de la chorale ?

— La manager quoi ?

— Pas exactement. Elle ne chante pas ou ne préside pas le groupe. Disons qu'elle est en charge de la coordination.

Je crois saisir le genre. On croise parfois des gens comme ça.

— Elle parlait de « tout à l'heure ». Elle est toujours comme ça ?

Ibara fit la moue et répondit :

— Oui, toujours.

Je jetai un coup d'œil à Yokote-san. Si tous les autres membres étaient partis vers la salle, elle devait avoir une raison de rester ici, seule sur sa chaise pliante. Une autre idée me traversa, et je décidai de demander.

— Dis, Ibara, tu as dit qu'il y avait une dame qui avait pris le bus de Jinde avec Chitanda, non ? C'était elle ?

— Oui : Yokote-san.

Exactement ce que je pensais. Même si rien ne le garantissait, Jinde étant un grand quartier, il y avait de fortes chances que Yokote-san habite près de chez Chitanda. Elles se connaissaient peut-être même d'avant le festival. Qu'elle ait pris sa défense devant Danbayashi-san renforçait encore cette hypothèse.

Peut-être incapable de rester en place, Ibara se retourna.

— Je vais refaire le tour du bâtiment.

— Je le ferai aussi dans un petit moment.

— Merci.

Elle s'éloigna en hâte, et nous laissa tous les deux, Yokote-san et moi, seuls dans la pièce.

Comme Chitanda avait disparu juste après être arrivée au centre culturel, la femme à côté de moi était probablement la dernière à l'avoir vue. Chercher Chitanda à pied, c'était bien beau, mais en l'état, on ne pouvait même pas deviner où elle avait pu aller. Autant apprendre de Yokote-san tout ce que je pouvais.

— Hum, excusez-moi, dis-je.

Elle posa les mains sur ses genoux et inclina légèrement la tête, intriguée.

— Oui ?

— On m'a dit que vous êtes venue jusqu'ici en bus avec Chitanda... -san. J'essaie de trouver des pistes pour la retrouver. Accepteriez-vous de me dire ce que vous auriez remarqué ?

— Oh, mais tu es...

Sans répondre à ma question, elle fixa mon visage puis sourit soudain.

— Je me disais bien que je t'avais déjà vu quelque part ! Tu étais le jeune homme qui tenait le parapluie de demoiselle Chitanda lors de la procession des Poupées vivantes de cette année. Tu as été admirable !

Oui, c'était bien arrivé. Puisqu'elle habitait Jinde, il était normal qu'elle ait vu la fête. Qu'elle reconnaisse mon visage ne pouvait que me servir.

— Merci beaucoup. Alors ? Comment se comportait Chitanda-san ?

Alors que je répondais un peu précipitamment, Yokote-san laissa échapper un « Voyons voir... ». Puis elle se mit à parler, petit à petit.

— J'étais seule à l'arrêt de bus de Jinde. Chitanda-san a déposé la jeune demoiselle en voiture, puis a baissé la vitre pour nous adresser ses encouragements.

« Chitanda-san » devait désigner le père ou la mère de Chitanda. Pour l'instant, cela n'importait pas.

— La jeune demoiselle et moi avons échangé des salutations. Ensuite, nous sommes restées toutes les deux sous nos parapluies en attendant le bus.

Ce qui retint mon attention, c'est que Chitanda avait été amenée en voiture jusqu'à l'arrêt. Elle n'aurait pas pu aller jusqu'au centre culturel comme ça ? Eh bien, sans doute que l'arrêt était plus proche que le centre, et le « Chitanda-san » en question avait autre chose à faire.

Si je comptais la chercher, il restait une chose essentielle que je n'avais pas encore demandée.

— Vous souvenez-vous de ce que portait Chitanda...-san ?

Encore une fois, Yokote-san marmonna :

— Voyons voir...

— Elle portait sa tenue de scène : une chemise blanche avec une jupe noire. Ses chaussures étaient noires aussi, et ses chaussettes blanches. Elle avait aussi son sac couleur crème — oh, et son parapluie était d'un carmin éclatant.

Un choix inhabituel, pensai-je.

Si c'était la tenue de scène, je ne voyais pas ce que venait faire la veste beige que portait tout à l'heure Danbayashi-san. Elle se changerait sans doute avant de monter sur scène.

Quoi qu'il en soit, à part ce qu'elle portait à la main, Chitanda était entièrement en noir et blanc. La chercher à l'intérieur du centre culturel serait difficile, mais dehors, son accoutrement se faisait remarquer.

— Vous avez donc pris le bus toutes les deux ?

— C'est exact, rien que nous deux.

— C'était quel bus ?

— Celui de 13h, pile.

— Il est arrivé ici à quelle heure ?

— Vers 13h30

Chitanda était censée arriver ici à 13h30, elle avait donc pris le bus juste à temps pour ne pas être en retard. Plus tôt, cela lui aurait probablement mangé son déjeuner, et elle n'avait aucune raison d'arriver avant. J'applaudis son sens de l'efficacité.

— Chitanda est descendue à l'arrêt du centre culturel aussi, c'est ça ?

— Oui.

Yokote-san acquiesça, puis ajouta :

— Nous sommes entrées toutes les deux dans cette salle d'attente, mais avant que je m'en rende compte, elle n'était plus là.

Bien que la personne accompagnant Yokote-san se fût volatilisée sous ses yeux, elle donnait l'impression d'attendre paisiblement le retour de Chitanda.

D'où lui venait une telle force d'âme, pour ne laisser paraître aucune agitation dans une situation aussi étrange ?

— Auriez-vous la moindre idée de l'endroit où Chitanda aurait pu aller ?

À cette dernière question, Yokote-san me rendit un sourire empreint de sérénité.

— Je suis sûre qu'elle prend simplement l'air pour calmer ses nerfs. Il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

4

En quittant la salle d'attente, j'entendis une certaine agitation venir du hall d'entrée, au loin. C'était l'espace juste avant le couloir, là où Ibara était repartie vérifier. J'étais venu fouiller le bâtiment de fond en comble pour la retrouver, mais il ne restait plus beaucoup de temps. Ibara me vit planté devant la salle d'attente et fronça légèrement les sourcils.

— Tu es encore là ?

Sans me laisser le temps de répondre, elle enchaîna :

— Enfin, c'est parfait. Fuku-chan vient d'appeler pour dire qu'il quittait le lycée et demandait s'il pouvait faire quelque chose. Je lui ai dit que j'allais te demander, puis le rappeler.

La proposition tombait à pic. Satoshi avait la tête sur les épaules. Je pouvais lui confier une collecte d'informations.

— Voyons voir...

Nous avions déjà évoqué la bibliothèque et les jardins du Château. Je pouvais lui demander d'aller vérifier ces deux endroits. Honnêtement, toutefois, ça me paraissait un pari aux chances bien maigres. Je consultai ma montre : un peu avant 16 h. La pression n'allait pas tarder à se faire sentir. Je ne pouvais pas me permettre de gaspiller une mobilité aussi précieuse pour un coup pareil.

Quelque chose me trottait dans un coin de la tête. Je n'arrivais pas encore à mettre cette idée en phrases, mais plutôt que de lui faire arpenter la ville de Kamiyama pour parier sur un coup aux chances fines comme du papier, pousser ce fil-là pouvait, peut-être, payer.

— Qu'il aille à la gare.

La voix d'Ibara avait quelque chose d'hystérique.

— Et tu veux qu'il y fasse quoi ?

Rien de particulier : je ne comptais pas l'envoyer en voyage.

— Plus que la gare, je veux qu'il aille à la gare routière attenante. Qu'il prenne un plan des lignes et les horaires, et qu'il me les apporte ici.

Ibara entrouvrit la bouche comme pour dire quelque chose. Elle voulait savoir pourquoi, sans aucun doute, mais son expression se figea comme si elle s'était ravisée, et elle ravala ses mots.

— Un plan et des horaires. D'accord, fit-elle en hochant la tête. — Comment il te les remettra ?

— Je l'attendrai à l'entrée. C'est bondé, mais ça ira.

— Très bien.

Tout en parlant, elle sortit son téléphone portable. Satoshi décrocha au bout de quelques secondes, et Ibara transmit ma demande.

L'appel terminé, Ibara me parla à nouveau, le téléphone encore en main.

— Il a dit qu'il sera là dans quinze minutes.

Même en venant directement du lycée Kamiyama, il lui faudrait sans doute plus de quinze minutes. Et il ne venait pas directement : il devait s'arrêter à la gare pour moi. Il n'y avait aucune chance qu'il arrive à l'heure. C'était sans doute sa façon de dire à quel point il allait se hâter, mais je me serais senti mal s'il lui arrivait un accident par ma faute.

— Tu peux lui envoyer un message pour lui dire de rester prudent ?

— Oui, bonne idée.

— Et toi, tu fais quoi maintenant ?

— Je n'en étais qu'à la moitié de ma ronde quand je suis revenue, alors je vais finir d'examiner le bâtiment. Si je ne la trouve pas, j'irai aussi voir dans le parc voisin. Ne t'occupe pas de moi, fais ce que tu as à faire.

Je n'avais pas d'autre choix. Après tout, je n'avais pas de portable. Impossible de coordonner nos efforts.

— D'accord. À plus tard, alors.

Je descendis au premier étage, laissant Ibara rédiger son message.

Le festival de chorales d'Ejima avait beau avoir commencé à 14h, le hall d'entrée était encore bondé. Comme une foule de chorales participaient, c'étaient sans doute des spectateurs arrivant juste à temps pour voir leurs amis chanter. Ce qui voulait dire que de nouveaux arrivants ne cessaient d'affluer, n'est-ce pas ?

Debout au milieu du sol en marbre noir du hall d'entrée, je balayai les alentours du regard pour vérifier que Chitanda ne s'y trouvait pas.

Elle était censée porter une chemise blanche et une jupe noire. Il y avait bien des gens habillés ainsi, mais aucun ne ressemblait même de loin à Chitanda. Si elle avait été là, elle serait sans doute retournée d'elle-même à la salle d'attente, sans que j'aie à m'en faire.

Je ne l'avais pas remarqué auparavant, mais des brochures sur l'évènement étaient empilées sur le comptoir d'accueil. J'en pris une pour tuer le temps en attendant Satoshi. Je me postai dans l'entrée, à l'endroit le plus visible, devant le grand panneau « Festival de chorales d'Ejima », puis j'ouvris la brochure.

La brochure, couleur crème, était imprimée sur papier couché. L'heure de début était indiquée clairement à 14h, mais nulle mention de l'heure de fin. C'était peut-être pour pouvoir rallonger ou écourter en cas d'imprévu. Ou bien il y avait une autre raison. Je me dis que ce ne serait pas pratique pour les invités pour planifier leur dîner.

Le texte présentant les chorales participantes était minuscule. La majeure partie des pages était consacrée aux paroles des pièces de Sandô Ejima. Je n'avais entendu parler de Sandô Ejima que lorsque Satoshi l'avait mentionné pour la première fois, mais il semblait avoir vécu il y a longtemps. Le vocabulaire paraissait archaïque. La brochure indiquait quel groupe chantait quel morceau. Je cherchai celui du groupe de Chitanda, le Chorale mixte de Kamiyama.

— C'est donc celui-là.

C'était un morceau intitulé « Clair de lune sur la Liberté ».

Je me demandai si personne ne lui avait fait remarquer que ça sonnait comme la célèbre composition de Rentarô Taki.[2]

N'ayant rien de mieux à faire, je me mis à lire les paroles.

Clair de lune sur la Liberté

Quelle voix exquise, celle de l'oiseau en cage !
Bien que je médite la vertu de la liberté,
Nulle forme de ce monde éphémère ne saurait atteindre l'éternité.
Ah... une fois encore, je prie.
Moi aussi, j'aspire
À vivre sous les cieux sans entraves.
Je te rends à la liberté, ô oiseau captif.

Qu'il est gracieux, le poisson dans son bassin !
Bien que je médite la vertu de la liberté,
Nulle forme de ce monde éphémère ne saurait atteindre l'éternité.
Ah… une fois encore, je prie.
Moi aussi, j'aspire
À mourir dans les mers sans limites.
Je te rends à la liberté, ô poisson captif.

— ...Je ne suis pas certain de comprendre.

Je n'avais, hélas, pas le moindre grain de sens poétique. Quoi que je pense de l'œuvre, je devais au moins garder en tête le genre de chanson qu'ils allaient chanter. Ils semblaient interpréter un autre morceau encore, mais à part le titre je n'en trouvai rien, peu importait : c'était une chanson pop, tellement célèbre que même moi je la connaissais. Ça parlait de vivre tous en harmonie, quelque chose dans ce goût-là.

[2] Rentarô Taki (1879-1903) est considéré comme l'un des compositeurs japonais les plus célèbres. Houtarou fait ici référence à sa chanson populaire « Clair de lune sur un château en ruines » (Kôjô no Tsuki) où on peut y voir une inspiration.

Je roulai la brochure en tube dans ma main droite et me mis à en marteler la paume gauche. Tout en produisant un rythme creux et régulier, mon regard se perdit sans y penser vers le petit espace devant l'entrée.

À travers les portes vitrées, on voyait que les nuages avaient pratiquement disparu. Un soleil violent tapait d'en haut. Une vieille dame, une ombrelle à la main, entra en s'essuyant la sueur, puis sourit tout à coup.

Je me demandai ce qui pouvait bien provoquer ça, puis compris qu'elle devait simplement se réjouir d'une bouffée d'air climatisé. D'après ce que je voyais, la climatisation de l'entrée n'était pas très efficace : l'air devait descendre depuis le troisième étage jusqu'au seuil. Même d'ici, la plupart de l'espace semblait à peine rafraîchi. C'était toujours mieux qu'être dehors, cela dit.

— Hm ?

Je remarquai soudain quelque chose d'intéressant chez cette vieille dame.

Elle portait une jupe noire et une chemise blanche, avec un petit sac en bandoulière par-dessus une veste bleu foncé. Sa tenue correspondant à celle de Chitanda, j'en conclus que cette femme n'était pas une invitée, mais une choriste. Je n'avais aucune certitude, mais la chose m'intrigua étrangement.

Une jupe, une chemise, une veste, un sac en bandoulière, une ombrelle. La climatisation, et un sourire.

— Oh.

— C'est vrai.

— Une ombrelle.

Dans le sas d'entrée du centre culturel, plusieurs porte-parapluies étaient alignés. Il y en avait aussi le long du mur du hall, l'entrée seule ne pouvant sans doute pas suffire à accueillir les parapluies et ombrelles de 1 600 personnes. La vieille dame, pourtant, avait gardé son ombrelle en main en gravissant l'escalier.

Une idée me traversa brusquement et je me dirigeai vers le comptoir d'accueil. Derrière, se tenait la même employée aimable que tout à l'heure.

— Vous cherchez quelque chose ? me demanda-t-elle.

— Ma question va vous paraître étrange.

— Je vous écoute. Je vais vous aider du mieux que je peux.

À me voir, on voyait bien que je n'étais qu'un lycéen. Elle n'avait pas besoin d'être si polie. Quel métier difficile, pensai-je.

— Les choristes n'ont pas le droit d'utiliser les porte-parapluies à l'entrée ?

La question était indéniablement bizarre, mais la préposée répondit sans la moindre hésitation :

— C'est exact. Afin de laisser autant de place que possible aux invités, nous leur demandons d'utiliser les porte-parapluies prévus dans les salles d'attente.

— D'accord. Merci beaucoup.

— Avec plaisir. Si vous avez d'autres questions, n'hésitez pas.

Après une réponse aussi impeccable de politesse, je me sentis vaguement coupable et quittai le comptoir. Avec ça, je comprenais pourquoi la vieille dame n'avait pas laissé son ombrelle à l'entrée.

— ...

Ainsi, je me rapprochais un peu de l'endroit où Chitanda avait pu aller. Au moins, ce n'était pas là...

Je regagnai le panneau « Festival de chorales d'Ejima », décidé à y réfléchir encore un peu. Mais, en chemin, une voix m'interpella, coupant court à mon retour.

— Je ne te demanderai pas de regarder en l'air, mais tu pourrais au moins regarder devant toi, Houtarou !

À l'endroit où je me tenais à l'instant se trouvait Satoshi, ruisselant littéralement de sueur.

— Salut.

Tout en disant ça, je baissai les yeux sur ma montre. Il était 16 h 14. Cela faisait bel et bien quinze minutes depuis qu'il avait parlé à Ibara. Et on lui avait pourtant dit de ne pas jouer les casse-cou en restant prudent sur le chemin.

— Tu as fait vite.

— Tu crois ? Enfin, voilà ta commande.

Les horaires de bus et le plan des lignes, imprimés sur papier glacé, étaient pliés dans ses mains.

— Désolé de t'avoir fait faire ça.

— Pas de souci, ce n'était qu'une formalité.

Puis son expression devint sérieuse.

— Mayaka m'a mis au courant. Elle a dit que Chitanda avait disparu ?

— On dirait bien.

— Elle n'était pas au lycée. En tout cas, ses chaussures n'étaient pas dans le vestibule. N'empêche, c'est embêtant.

— Ouais.

Je répondis sans enthousiasme, plongé dans la lecture des horaires.

— Chitanda-san est partie quelque part en ville sans portable sur elle. Je vois bien deux ou trois endroits où elle pourrait aller, mais on n'a pas le temps de les vérifier un par un. Houtarou, cette fois l'échelle est un peu trop grande, j'ai l'impression d'avoir les mains liées.

Je n'avais pas assez d'éléments pour exploiter complètement les horaires qu'il m'avait apportés. Comme prévu, le nombre de bus passant par Jinde était faible, et il n'y en avait apparemment qu'un vers 13 h. Je hochai la tête une fois, puis repliai encore une fois le tableau des horaires. Satoshi s'essuya d'un revers de main la sueur qui lui coulait du visage, puis reprit :

— Je suis vraiment désolé, mais j'ai quelque chose à régler, il va falloir que je parte bientôt. Mais allons, c'est de Chitanda qu'on parle. Je ne pense pas qu'il y ait de quoi s'inquiéter... N'est-ce pas, Houtarou ? Attends, tu viens de comprendre quelque chose sur l'endroit où elle pourrait être ?

— Quelque chose comme ça.

À ces mots, les yeux de Satoshi s'arrondirent. Il ne s'attendait sans doute pas à m'entendre dire ça.

— Qu... attends, quoi ?! Tu sais vraiment où elle est en ce moment ?

— Je ne dirais pas la vérité si je prétendais avoir la réponse exacte... mais j'ai une idée. Au moins une piste.

Si j'ai raison, cela dit, le vrai problème sera ce qui se passera après l'avoir trouvée.

Je regardai ma montre. Il restait une heure quarante avant son solo. Ce que disait Satoshi n'était pas dénué de fondement.

Trouver la Chitanda disparue en fouillant chaque recoin de la ville de Kamiyama prendrait plus d'une semaine. Puisqu'une recherche exhaustive ne servirait à rien, il fallait adopter une méthode efficace, qui minimise le temps et l'énergie dépensés. Une méthode probablement plus simple que ce que Satoshi imaginait. Et pourtant...

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire ?

Il me posa la question en face, ce qui rendait la réponse difficile. Je n'étais pas du genre à me soucier outre mesure du regard des autres, mais si je lâchais avec assurance un « Voilà ce qu'on doit faire » avant d'en être certain, même moi j'aurais un peu honte si le plan ne marchait pas.

— Eh bien, je n'en suis pas encore sûr...

Je répondis en tentant piteusement d'esquiver sa question, puis essayai de changer de sujet de force avec une question à point nommé que je voulais de toute façon poser.

— Au fait, Sandô Ejima était-il vraiment si célèbre, au point d'être appelé l'un des Quatre je-ne-sais-quoi Rois Célestes ?

Satoshi devait très bien se douter que j'essayais d'éloigner la conversation de Chitanda, mais il répondit comme si cela ne le dérangeait pas.

— J'ai peut-être un peu exagéré, mais même en tenant compte de mon amour des cultures locales dans la façon dont je les ai décrits, le fait que Hakushû, Ujô et consorts étaient inégalés n'en restait pas moins vrai, à mon avis.

— Donc dire que c'est une exagération... est une exagération en soi ?

Satoshi haussa silencieusement les épaules. J'ouvris le livret que j'avais pris tout à l'heure à l'accueil.

— On dirait que Chitanda va chanter « Clair de lune sur la Liberté ».

— Ah oui ?

Satoshi jeta un rapide coup d'œil aux paroles et hocha la tête avec une expression curieusement satisfaite.

— C'est ça. Je n'y connais pas grand-chose, mais ça, c'est du Sandô Ejima classique.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui en fait du « Ejima classique » ?

— Si je devais le dire, c'est que c'est excessivement moralisateur.

Je vois, moralisateur. Sans m'en rendre compte, j'acquiesçai avec vigueur. C'était réellement cathartique d'avoir trouvé le mot parfait pour décrire ce que j'avais pensé en le lisant au départ.

— La piété filiale, les efforts, l'honnêteté, ses œuvres étaient toujours consacrées à louer pieusement ce genre de valeurs. Lui-même était à l'origine moine, et j'ai lu dans un livre un jour que sa vie monastique pouvait être à l'origine de ce ton moralisateur. C'est peut-être pour ça qu'il était si important, du moins pour ceux qui le connaissaient.

— Et maintenant, on a même un festival qui porte son nom.

Il me sourit en retour, avec dans l'expression une pointe de cynisme.

— Les chorales ont généralement des prestations régulières. C'est ce genre de groupe. Tant qu'à organiser un événement, autant y accoler un nom qui sonne bien. Je peux comprendre l'idée.

Je ne pouvais pas m'y reconnaître personnellement, mais si j'imaginais que c'était Satoshi à la place, je comprenais parfaitement.

Satoshi baissa les yeux sur sa montre. Il fronça légèrement les sourcils.

— Il faut que j'y aille. J'te jure... Je me suis embarqué dans un truc vraiment agaçant.

Il voulait vraiment m'aider malgré ses affaires. C'était évident à entendre.

— Ne t'en fais pas. Alors, qu'est-ce que tu dois faire ?

— Voilà, c'est que...

Il n'avait visiblement pas beaucoup de temps, mais il se pencha quand même pour se plaindre. Il devait avoir vraiment envie de se délester et de vider son sac.

— Mon cousin et sa femme passent. Le neveu est une vraie plaie.

— Le gamin de ton cousin, c'est aussi ton neveu ?

— On dit petit-cousin je crois, mais je le considère comme un neveu. Il adore le shôgi, alors il va me harceler pour que je joue avec lui.

Je n'aurais jamais pensé que Satoshi ne savait pas jouer au shôgi, surtout lui qui essayait toujours tout. Ah, non, ce n'est pas vrai du tout. En fait, il était très bon au shôgi, si je me souvenais bien. Une nuit, lors d'un voyage d'études au collège, il joua contre un camarade qui se vantait d'avoir fini troisième à un tournoi municipal et il avait gagné.

— Qu'est-ce qui te dérange, alors, à jouer avec lui ?

— Il pleure dès que je gagne, et il ne veut pas arrêter tant que ce n'est pas lui qui gagne. Il peut même sauter le dîner pour ça.

— C'est quand même agaçant.

Satoshi secoua la tête.

— Ce n'est pas tellement ça qui me gêne. Il me suffit de le laisser gagner.

Je l'avais connu au collège. Je connaissais le côté de lui qui irait jusqu'au bout pour la victoire. Il exploiterait les failles du règlement ou laisserait une partie devenir lente et ennuyeuse du moment que cela le conduisait à la victoire. Cela dit, je connaissais aussi le côté de lui capable d'aller contre ses propres principes, de renier une part de lui-même en un battement de cœur.

— Alors où est le problème ?

— Si je ne dis pas « j'abandonne », il me traite de lâche et pousse des hurlements à réveiller les morts.

Au shôgi, la défaite est actée lorsqu'il devient impossible de sauver le roi. Cependant, il est d'usage d'abandonner avant que cette issue ne soit formellement atteinte. À ma connaissance, on annonce généralement sa reddition en disant simplement : « J'abandonne. »

— Comme je joue juste pour lui faire plaisir, je me laisse mettre échec et mat. Mais il ne se contente pas de gagner. Il attend que je dise quelque chose. Pourtant, un échec et mat, ça se passe de commentaires.

— Tu détestes à ce point dire « j'abandonne » ?

Le visage de Satoshi se teinta d'une légère douleur.

— Je me surprends toujours à penser : « Si tu veux m'entendre le dire, bats-moi vraiment. » Je suis incapable de prononcer des mots auxquels je ne crois pas. Au fond, ce n'est pas la situation qui me dérange, c'est le fait de devoir l'admettre à voix haute. Et il n'a pas complètement tort... je pourrais simplement le dire pour lui faire plaisir. Mais... je ne sais pas. J'imagine que ça veut juste dire que je manque encore de maturité.

Ce n'était pas le genre de conversation à avoir alors que notre temps restant s'épuisait à chaque instant, mais je ne pus m'empêcher de sourire avec amertume.

— Je comprends très bien. Il y a quelque temps, au mariage d'un parent, je...

C'était un mariage de style chrétien. J'étais entré dans l'église en uniforme à col raide et j'avais écouté le sermon du past...

Hmm...

Je commençai soudainement à sentir quelque chose sur le bout de la langue. Je n'arrivais pas vraiment à le formuler, mais au moment même où j'allais mettre le doigt dessus, l'idée vint avant de s'effacer aussitôt, comme si une vague la ramenait au large.

Qu'est-ce que c'était, au juste ? Quel était le lien, entre une partie de shôgi et une cérémonie de mariage, pour me revenir à l'esprit avec autant de netteté ?

— C'est pour ça que je dois y aller, Houtarou.

Sa voix me ramena à moi.

— Hm ? Oui, d'accord.

— Je te demande de retrouver Chitanda. Je suis vraiment désolé de ne pas pouvoir t'aider dans un moment pareil.

— Ce n'est rien.

Comme je rassemblais encore mes idées, j'ajoutai sur un coup de tête :

— Laisse-moi gérer.

Les yeux de Satoshi s'agrandirent et un petit sourire se dessina sur ses lèvres.

— D'accord. Je te laisse faire. De toute façon, le seul capable de retrouver Chitanda quand elle disparaît comme ça, c'est probablement toi.

5

Je revins dans la salle A7 au deuxième étage, mais Ibara n'était nulle part. Elle devait fouiller les alentours comme elle avait dit qu'elle le ferait tout à l'heure.

Une chaise pliante était installée au centre de la pièce d'une vingtaine de mètres carrés, et Yokote-san était la seule assise. Danbayashi-san était là aussi, près de la fenêtre et, à coup sûr, elle me lança un regard noir quand j'entrai. Mais dès que je tournai les yeux vers elle, ses épaules se détendirent comme déçues.

— Je croyais que c'était la jeune fille.

Je baissai un peu la tête, à moitié en guise de salut, à moitié pour m'excuser de ne pas être Chitanda, mais Danbayashi-san ne m'accorda pas un regard de plus. Elle se tourna aussitôt pour recommencer à se disputer avec Yokote-san.

— Eh bien alors, Yokote-san. Une heure s'est écoulée. Nous appelons chez elle, maintenant. Elle n'arrivera peut-être plus à temps, mais si nous n'envisageons même pas de faire chanter le solo par quelqu'un d'autre, nous n'avons pas d'autre option.

Depuis un moment déjà, le ton de Danbayashi-san trahissait une certaine amertume envers la « jeunesse d'aujourd'hui ». En laissant de côté cette irritation, ses yeux exorbités la faisaient presque ressembler à un poisson. Mais on ne pouvait guère lui en vouloir : elle luttait contre la montre.

Comme à son habitude, Yokote-san resta calme et répondit, imperturbable :

— Je vois, mais je suis sûr qu'elle va arriver d'une seconde à l'autre. Et si on lui donnait encore une heure ?

— Encore ça ? Écoutez, ce n'est pas le moment de prendre les choses à la légère. Yokote-san, je vais appeler chez elle maintenant, alors je vous prie de bien vouloir me donner le numéro de chez elle.

Je vois. Je ne comprenais pas pourquoi elle cherchait l'aval de Yokote-san pour contacter Chitanda, mais on dirait qu'elle ne connaissait pas le numéro. Le patronyme Chitanda n'était pas exactement courant, donc ça ne paraissait pas si difficile à trouver dans l'annuaire, cependant...

Une minute.

Si Danbayashi-san visait son numéro, ça voulait dire que j'allais moi aussi entrer dans sa ligne de mire, non ? Au moment où je pensais ça et m'apprêtais à me retourner, il était déjà bien trop tard. Danbayashi-san pivota vers moi et se mit à marcher d'un pas vif, de plus en plus près, son visage effrayant plissé au front.

— Toi ! Tu es le camarade de classe de cette fille, pas vrai ?

Pour l'instant, j'allais juste la corriger.

— Je ne suis pas dans la même classe.

— Et alors ?!

— Eh bien, euh...

Je supposai que personne, en effet, n'en avait rien à faire.

— Alors tu dois connaître son numéro de téléphone, non ?!

Là, j'étais coincé. Bien sûr, j'avais récupéré leurs numéros à chacun au cas où nous aurions besoin de nous contacter pour le club, mais, sans surprise, je ne les avais pas appris par cœur. Je n'avais rien à cacher, donc je lui dis la vérité.

— J'ai les numéros, mais il faudrait que je rentre chez moi pour les prendre.

— Tu n'as pas de portable ?

— Non.

Danbayashi-san répondit d'une voix aiguë.

— C'est une blague ?!

Mais je ne plaisantais pas. Il valait mieux que je dise quelque chose avant qu'elle ne s'énerve trop. Je n'avais pas le temps de débattre avec elle, je pris donc mon air le plus sérieux. J'arrivais à en faire un très convaincant si je m'en donnais la peine.

— En fait, je sais où est Chitanda : elle a mal au ventre parce qu'elle est très nerveuse, alors elle se repose.

La mâchoire de Danbayashi-san se décrocha. Je m'attendais à ce qu'elle soit surprise d'entendre des nouvelles de Chitanda, d'autant plus que ça sortait de nulle part.

— Elle viendra même si vous cessez de la chercher, mais je comprends : vous avez peur qu'elle n'arrive pas à temps. Ne vous inquiétez pas, je vais aller la chercher tout de suite.

À bien y réfléchir, prétendre que j'avais été en contact avec elle, alors que je n'avais même pas de téléphone portable, tenait au mieux de la fable, mais Danbayashi-san ne sembla pas douter. Au contraire, elle parut soulagée. Sn expression sévère se défit presque aussitôt. Elle répondit d'un ton curieusement sec :

— Je vois. Eh bien, je te laisse gérer.

Puis elle se tourna pour quitter la salle d'attente. Peut-être avait-elle un peu honte d'avoir perdu son sang-froid quelques minutes plus tôt.

Qu'elle parte sans discuter m'arrangeait, mais il y avait encore quelque chose que je voulais lui demander avant de sortir. Je l'interpellai au moment où sa main touchait la poignée de la porte.

— Euh...

— Pardon ? fit-elle en se retournant, surprise. Tu me parlais ? Il y a autre chose ?

— Ce n'est pas très important, mais...

En parlant, je sortis le programme récupéré à l'accueil et pointai les paroles de la chanson que Chitanda devait interpréter, « Clair de lune sur la Liberté ».

— Quelle partie Chitanda va-t-elle chanter ?

Le front de Danbayashi-san se durcit de nouveau.

— Hein ? Pourquoi veux-tu savoir ça ?

Je pensais qu'en demandant l'air de rien elle me répondrait tout simplement, mais au lieu de cela, elle se mit sur la défensive et me renvoya la question.

— Voyez-vous... dis-je lentement, pour avoir le temps de trouver un prétexte. — Je voudrais la prendre en photo pendant son solo pour les archives du club. Il faudrait que je cale bien le moment. J'allais demander directement à Chitanda, mais on dirait que je n'en aurai peut-être pas l'occasion.

Est-ce que ça sonnait trop forcé ?

— Ah, c'est pour ça ? Euh, d'accord.

Elle avait mordu à l'hameçon, semble-t-il. Le doigt de Danbayashi-san se mit à courir sur les paroles.

— Hmm... ici.

Moi aussi, j'aspire

À vivre sous les cieux sans entraves.

— Cette partie est chantée en voix de poitrine, avec un timbre ample et chargé d'émotion. Cela dit, il vaudrait sans doute mieux filmer.

En disant cela, elle se mit à me détailler avec attention. Évidemment, je n'avais ni reflex numérique ni caméscope. Son expression se durcit. Elle devait commencer à se méfier, alors je pris les devants.

— Merci beaucoup. Je vais prévenir Ibara.

Ibara n'avait pas d'appareil non plus, bien sûr, mais ça, Danbayashi-san ne pouvait pas le savoir.

— Hmm... bonne idée. Bon, je retourne dans la salle pour dire à tout le monde qu'on l'a retrouvée. Je te confie la suite.

Quand Danbayashi-san eut quitté la pièce et que la porte se referma derrière elle dans un bruit sourd, il ne resta plus que Yokote-san et moi. À deux seulement dans une salle prévue pour une dizaine de personnes, le vide autour de moi prenait un air étrangement inconfortable.

Yokote-san était assise, comme enracinée, sur sa chaise pliante, les mains posées sur les genoux. Elle n'avait pas bougé d'un pouce pendant l'heure où j'étais avec Satoshi. Elle était si immobile que je me demandai si elle n'avait pas réellement pris racine dans sa chaise métallique sans bouger d'un iota depuis mon départ.

En cet instant pourtant, ses yeux calmes et empreint de douceur étaient fixés sur moi avec insistance, comme pour exiger en silence des explications.

Je m'approchai et me plaçai face à ce regard. Puis j'inclinai la tête avec respect.

— Je ne me suis pas encore présenté. Je m'appelle Oreki Houtarou. Je suis dans la même promo que Chitanda-san, et dans le même club.

Yokote-san évita mon regard une fraction de seconde, puis dessina un sourire presque imperceptible en inclinant la tête à son tour.

— Enchantée. Je m'appelle Atsuko Yokote. Pardonne-moi de ne pas me lever pour te saluer. Mes genoux ne sont plus ce qu'ils étaient.

— Bien sûr, je ne vous en tiens pas rigueur.

— Je te remercie.

Échange poli, certes, mais au fond, ces paroles chaleureuses n'étaient que des politesses de circonstance. Les yeux de Yokote-san se plissèrent et sa voix se raffermit légèrement, presque en un ton accusateur.

— Oreki-san. Tu as dit que tu savais où était la fille des Chitanda, n'est-ce pas ? Est-ce vraiment le cas ?

Je répondis sans la moindre hésitation :

— Non, c'était un mensonge.

Elle ouvrit la bouche puis la referma, à court de mots. Elle me fixa, puis finit par murmurer :

— Un mensonge...

— J'avais besoin que Danbayashi-san sorte, alors je lui ai menti.

— Ah ? Pourquoi faire une chose pareille ?

Quoique manifestement déconcertée par le fait que j'avais menti, elle ne semblait pas m'en faire grief. Sans doute parce qu'elle ne pouvait pas se résoudre à me reprocher le mensonge.

— Parce que j'ai quelque chose à vous demander, Yokote-san.

— À moi ? Qu'est-ce donc ?

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Il était presque 16h20, il ne restait plus beaucoup de temps. Ce n'était pas le moment de tourner autour du pot. D'ailleurs, « si je dois le faire, je le fais vite ». Ma devise impliquait d'aller droit au but.

— Vous avez dit que vous aviez pris le bus avec Chitanda jusqu'au centre culturel et que vous l'aviez accompagnée jusque dans cette salle, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est exact.

Accuser quelqu'un demande toujours une bonne dose de courage. Je n'en avais pas tant que ça, aussi poursuivis-je en fuyant son regard.

— Vous mentez.

L'expression de Yokote se figea.

Ce que Satoshi avait dit n'était pas faux : chercher Chitanda à la force brute ne servirait à rien. Il me fallait une autre méthode et, bien sûr, la plus simple était de demander directement à la personne qui savait.

Sans aucun doute, Yokote-san avait menti au sujet de l'arrivée de Chitanda.

Elle savait quelque chose, et l'obtenir d'elle serait bien plus rapide que de fouiller chaque café et chaque librairie de la ville de Kamiyama.

Ses mains se crispèrent sur ses genoux, comme saisies d'une tension nerveuse. Nous pourrions abréger si elle disait d'emblée la vérité, mais c'était sans doute trop espérer. Après tout, je n'avais rien fait pour gagner sa confiance.

Comme je m'y attendais, elle se mit à feindre l'ignorance.

— De quoi parles-tu ?

Renonçant au mince espoir d'en finir vite, j'essayai encore de la pousser à l'admettre.

— Je voudrais régler ça aussi rapidement que possible, alors pourriez-vous revenir sur votre déclaration selon laquelle vous avez pris le bus avec Chitanda ?

— Mais c'est la vérité. Comment peux-tu dire une chose pareille. Ne trouves-tu pas cela un peu impoli ?

Face à cette résistance frontale, je me sentis vaciller. La négociation et la persuasion n'ont jamais été mon fort. Si j'avais pu, j'aurais tout refilé à Satoshi ou à Chitanda et je serais retourné à ma vie tranquille au lycée. Mais en fin de compte, j'étais le seul ici. Et, pour ne rien arranger, le temps pressait. Je serrai les poings et rassemblai tout le courage dont j'étais capable.

— Pardonnez-moi. Au risque de me répéter, il est pour ainsi dire impossible que vous soyez venue ici avec Chitanda.

— Dans ce cas, explique-moi pourquoi.

— Bien sûr. Le raisonnement est d'une simplicité désarmante.

Je désignai la porte, près de l'entrée de la salle d'attente.

— À cause de ça.

— La porte ?

— Non. Du porte-parapluies, évidemment.

À côté de la porte se trouvait un porte-parapluies bancal, d'où dépassait un seul parapluie noir. La dernière fois, en entrant, j'y avais accroché le pied et l'avais renversé. En le redressant, je m'étais mouillé la main.

— Il n'a pas plu près de chez moi, mais, puisque le parapluie était mouillé, j'en déduis qu'il a plu à Jinde.

— Je crois l'avoir déjà dit.

— Oui, je l'ai entendu. Ainsi que le fait que Chitanda avait un parapluie cramoisi en attendant le bus. Mais regardez : son parapluie n'est nulle part. Il fait couvert ici depuis ce matin, mais à l'heure où vous seriez arrivée avec Chitanda, à 13h30, le temps s'était éclairci. Après être venue jusqu'ici, je l'imagine mal aller poser son parapluie ailleurs. Cela signifie que Chitanda n'est jamais venue ici, et donc que je ne suis pas le seul à avoir menti aujourd'hui.

Yokote-san porta une main à sa joue.

— Comment peux-tu en arriver là uniquement parce que son parapluie n'est pas ici ? Ce n'est pas le seul porte-parapluies du bâtiment, tu sais.

— Il y en a à l'entrée, en bas. Mais il a été expressément demandé aux participants d'utiliser de préférence ceux des salles d'attente.

— Oui, de préférence…

On ne suit pas toutes les consignes à la lettre. D'ailleurs, les connaître toutes est déjà peu probable. J'en avais pleinement conscience.

— Si Chitanda était venue seule, qu'elle ignore la consigne et qu'elle ait utilisé un autre porte-parapluies, ce serait tout à fait possible. Mais ce n'était pas le cas, n'est-ce pas ? J'ai essayé d'imaginer la scène, vous et Chitanda veniez ensemble jusqu'ici, et seule vous respectiez les règles pendant que Chitanda les ignorait et cela me paraît impossible. Il va de soi que des personnes qui sont ensemble font les mêmes choses. Sans compter que Chitanda est du genre à bien suivre le règlement.

Yokote-san ne répondit pas, et la sensation qu'elle ne me dirait toujours pas ce qui s'était réellement passé ne me quittait pas. Je relâchai donc la pression et changeai d'angle.

— Même là, je n'ai pas assez d'éléments pour prouver que Chitanda n'est pas venue. Si elle était là puis avait décidé de rentrer pour une raison quelconque, elle a très bien pu ne pas revenir et emporter son parapluie. Il est bien plus facile de prouver une présence qu'une absence.

— Je suppose.

Je pris une petite inspiration et l'observai du coin de l'œil.

— Au fait, vous êtes restée dans cette salle depuis votre arrivée, non ?

Je décidai soudainement de changer de sujet.

— Alors que les autres choristes sont dans la salle ?

Le front de Yokote-san se plissa. Elle fut visiblement contrariée.

— Je ne contreviens à aucune règle.

— Certes. Mais quelque chose me trotte l'esprit. Depuis ma venue, vous répétez toujours la même chose à chaque fois que Danbayashi-san mentionne l'absence de Chitanda : « Elle viendra en temps voulu. »

— Ma façon de dire vous a paru étrange ?

Je secouai la tête.

— Non. L'expression en soi n'a rien d'étrange.

— Alors je ne vois pas...

— Cependant, vous avez ajouté : « Accordez-lui encore une heure. » Pourquoi ? Pourquoi ne pas dire « encore un moment » ou « Laissez-lui du temps » ? Vous avez mentionné précisément une heure. Je ne vous ai entendu le dire que deux fois, mais apparemment vous l'aviez déjà dit avant mon arrivée. C'est ce qu'a laissé entendre Danbayashi-san. Plutôt que trente minutes ou deux heures, pourquoi avoir dit une heure ?

J'avais envisagé que ce fût un tic de langage de Yokote-san, mais j'avais une autre hypothèse. Grâce aux informations fournies par Satoshi, je pouvais avoir entière confiance en mon idée. Cette « une heure » répétée m'avait mis sur la piste de quelque chose d'important.

— Vous parliez du bus.

L'expression de Yokote-san ne changea pas, mais j'eus l'impression que ses épaules se raidirent brusquement.

Je sortis l'horaire que Satoshi était allé me chercher.

— Voilà les horaires de bus. Pour obtenir ça, mon ami a pédalé jusqu'ici comme un forcené. Heureusement, il n'a pas fait d'accident. D'après ce tableau, il y a peu de bus entre Jinde et le centre culturel, et ils passent toutes les heures. C'est pour cela que vous avez précisément dit d'attendre une heure, n'est-ce pas ?

Je regardai Yokote-san détourner les yeux. J'avais vu juste.

— En disant « elle viendra en temps voulu », vous vouliez en substance dire « attendez le prochain bus ». Chitanda doit être dans le suivant. C'est ce que vous espériez en calmant Danbayashi-san, qui paniquait.

Et pourtant, trois heures avaient passé, et Chitanda n'avait toujours pas montré le bout de son nez. L'impassibilité de Yokote-san m'impressionnait, mais elle devait commencer à paniquer intérieurement.

D'après ce que nous avions échangé, les lieux où Chitanda pouvait se trouver étaient assez restreints.

— Chitanda est toujours à Jinde, n'est-ce pas ?

Cette phrase fut le coup décisif. Le regard de Yokote-san se mit à aller et venir, trahissant confusion et malaise, puis elle inspira brièvement.

— C'est exact. La fille des Chitanda n'est jamais venue ici. J'ai menti tout du long.

Un sourire bienveillant revint sur son visage et elle se mit à parler.

— Comme vous l'avez dit, il a plu à Jinde ce matin, poursuivit Yokote-san. —Je disais la vérité en affirmant que la fille des Chitanda et moi avions attendu sous nos parapluies noirs et cramoisis. Je ne mentais pas non plus en disant que nous avions pris le bus ensemble. Il n'y avait presque personne, nous nous sommes donc assises l'une près de l'autre. J'ai remarqué, en attendant le bus, qu'elle n'avait pas bonne mine. Une fois montées et en la voyant de plus près, c'était plus évident encore : son visage était d'une pâleur terrible. Je lui ai demandé ce qui n'allait pas, mais la pauvre n'a cessé de m'assurer qu'elle allait parfaitement bien. Et puis, tout à coup, alors que je me demandais comment l'aider, elle a appuyé sur le bouton d'arrêt.

Je contins mon impatience et me tus. D'une part, je pouvais en apprendre davantage. D'autre part, me taire me paraissait le minimum pour quelqu'un qui acceptait de me raconter son histoire. Mais, surtout, l'étrangeté de l'apparence de Chitanda m'inquiétait. Je ne l'avais jamais vue avec ce teint livide tel qu'elle venait de le décrire.

— J'ai interpellé la fille Chitanda alors qu'elle s'apprêtait à descendre. Elle avait l'air sur le point de dire quelque chose, mais elle inclina la tête et se hâta dehors sans prononcer un mot. J'ai songé à la suivre, puis je n'ai pas voulu me mêler de ce qui ne me regardait pas, et je suis restée assise sans rien faire.

Elle semblait avoir fini, aussi posai-je une question.

— Est-ce que Chitanda avait l'air malade ?

Elle répondit simplement :

— Je me le demande...

Question idiote. Si elle avait été malade tout en refusant de renoncer à chanter le solo, elle aurait pu se rendre au centre culturel et expliquer sa situation à tout le monde ou bien rentrer chez elle pour se reposer jusqu'à peu avant son passage. Quoi qu'il en soit, elle n'était pas obligée de descendre comme si elle fuyait quelque chose.

La raison pour laquelle Chitanda était descendue avant, la raison de son visage pâle, n'avait probablement rien à voir avec sa santé. C'était mon hypothèse, et je décidai d'aller droit au but.

— À quel arrêt Chitanda est-elle descendue ? Avez-vous la moindre idée d'où elle est allée ensuite ?

Yokote-san me lança un regard froid.

— Que vas-tu faire si je te le dis ?

— La chercher, bien sûr.

— C'est inutile.

Elle se redressa et l'affirma d'un ton résolu.

— Cette enfant est l'héritière des Chitanda. Elle connaît ses responsabilités. Le fait qu'elle soit descendue du bus n'a été qu'un moment d'hésitation. Je suis absolument certaine qu'elle arrivera à temps. Abstiens-toi de toute action superflue et aie foi en ton amie.

J'acquiesçai.

— Oui, je suis sûr qu'elle arrivera à temps, moi aussi.

Yokote-san resta là, l'expression vide, comme si toute sa fougue d'avant s'était évaporée.

— Alors pourquoi avoir dit que tu allais la chercher ?

C'était une évidence dès le début.

— Ça doit être dur pour elle, quand même.

— Dur pour elle ?

— Vous ne le voyez pas ?

Je n'y connaissais rien aux histoires de succession, mais une chose était certaine : Chitanda avait un sens aigu des responsabilités. Si elle était vraiment descendue du bus pour disparaître, il y avait forcément une raison grave.

Je n'avais aucune envie de balayer cette raison en la qualifiant de « moment d'hésitation ». Bien sûr, comme l'avait dit Yokote-san, elle se présenterait presque à coup sûr avant l'heure H. Mais cette apparition serait le terme d'un conflit, un conflit intérieur où elle étoufferait et enfouirait les raisons qui l'avaient fait fuir, le visage blême, ligotée par son sens du devoir. Pour moi, cela voulait dire qu'elle avait envie de s'enfuir, mais qu'elle devait y aller.

Elle *devait* y aller. N'est-ce pas d'une difficulté étouffante pour elle ? Quand je me sens acculé de la sorte, voir quelqu'un venir me tirer de là m'a toujours rendu heureux. En ce sens, la retrouver était plus nécessaire que ne pouvait l'imaginer Yokote-san. Au lieu de dire tout cela, je compressai le tout en une seule phrase brève :

— C'est ce que font les amis.

Elle me fixa en silence. Elle semblait peser ce qu'elle pouvait croire de ce que je venais de dire, mais il n'y avait pas de raison que nous restions tous deux sur nos gardes.

— Après tout, si vous attendez ici, n'est-ce pas parce que vous voulez l'accueillir à son retour ?

Yokote-san parut interloquée.

— Vous voulez la voir revenir ici, nous voulons aller à sa rencontre à Jinde,au fond, n'avons-nous pas le même objectif ? Alors ? Ne me diriez-vous pas où elle est descendue ?

— Qui est ce « nous » qui veut aller la chercher à Jinde ?

Hein ? Ah, oui.

— Ibara est inquiète, après tout. Il vaudrait sans doute mieux qu'elle m'accompagne, voire qu'elle retrouve Chitanda toute seule. Le seul problème, c'est qu'elle est en train de chercher de son côté et qu'il sera difficile de la joindre. Nous n'avons pas de temps, je ne sais même pas si je dois essayer. Vous pensez que c'est une mauvaise idée ?

— Non.

Sans raison apparente, Yokote-san porta la main à sa bouche et sembla presque contente. Elle la reposa sur ses genoux et reprit avec assurance :

— Je comprends. Tu n'as pas tort. J'ai commencé, moi aussi, à me sentir un peu acculée. Même si je sais qu'elle viendra. Je vais tout te dire.

J'acquiesçai.

— Cette enfant est descendue à l'arrêt de bus de Jinde-Sud. Si tu pars d'ici et suis l'itinéraire du bus le versant droit de la ligne de crête, tu devrais apercevoir une remise isolée aux murs crépis. Si elle cherchait un endroit où se cacher, ce serait très certainement là.

Yokote-san avait dit avoir raccompagné Chitanda du regard lorsqu'elle était descendue. Le bus avait dû repartir aussitôt après.

J'ignorais à quelle distance la remise se trouvait de la route principale. Si elle était sur la ligne de crête, elle devait être assez éloignée. Elle avait probablement eu juste le temps de voir dans quelle direction Chitanda s'engageait avant que le bus ne reparte. Elle n'en avait vu que si peu, et pourtant Yokote-san ne doutait de rien. Je continuai donc à conserver quelques doutes.

— Vous l'avez vue y aller ?

Yokote-san secoua la tête.

— Non. Cependant je le sais, même sans l'avoir vue de mes yeux.

Son expression s'adoucit, comme si elle se rappelait un moment de bonheur passé.

— Elle appartient à ma famille, mais nous ne l'utilisons plus. Quand elle était petite, cette enfant allait souvent s'y cacher.

Je pensais que Yokote-san était une voisine proche. Si Chitanda utilisait cette remise comme cachette, elle était plus qu'une bonne voisine.

— Yokote-san, avez-vous un lien de parenté avec Chitanda ?

— Je suis sa tante. Aujourd'hui, des membres de la famille Chitanda doivent rôder dans les environs. Ne va pas directement à la remise, il pourrait y avoir des regards indiscrets. Cherche d'abord la maison bordée de haies, juste à côté. Une plaque au nom de « Yokote » est fixée à l'entrée. Une fois passée la haie, contourne par l'arrière de la remise. Il n'y aura personne à la maison, mais si l'on t'interpelle, dites que je t'ai envoyé récupérer un objet oublié avant mon départ. C'est tout. Ne perds pas de temps.

Elle leva vivement la main et désigna la porte métallique.

6

Jinde était une zone ceinturée de collines ondoyantes, juste au nord-est de la ville de Kamiyama. Sur le papier, elle relevait de Kamiyama pour l'administration de district. En réalité, cependant, les deux n'étaient reliées que par d'étroites routes de montagne, et leurs zones d'habitation restaient entièrement séparées.

Mis à part cet éloignement ressenti, la distance réelle entre les deux n'était pourtant pas si grande, le fait que Chitanda fasse l'aller-retour chaque jour pour venir au lycée en était la preuve. Monter et descendre la route de montagne était pénible, mais on avalait la distance en moins d'une demi-heure si l'on filait à vélo. Je consultai ma montre : il était 16h28 passées. Nous n'avions pas de temps à perdre.

Au moment même où je sortais du centre culturel, persuadé que je devrais m'y rendre à vélo, un bus s'arrêta devant moi et sa porte s'ouvrit, comme si un chauffeur venait chercher une célébrité. J'en restai bouche bée. Comme un chevreuil aveuglé par les phares, je demeurai immobile un instant. Non seulement ce serait certainement plus rapide qu'à vélo, mais je n'aurais pas à chercher l'arrêt une fois arrivé. Quelle chance invraisemblable, tout de même, qu'un bus qui ne passe qu'une fois par heure surgisse pile au moment où j'en avais le plus besoin. C'était un piège, forcément ?

Ah, et quel piège ! C'était sûrement l'autre sens. Si je montais dans ce bus providentiel, je me ferais sûrement emporter à l'autre bout de la ligne. Quelle sagacité d'y penser à l'avance ! Je jetai un coup d'œil à la pancarte pour voir quelle longue boucle m'aurait attendu : « En direction de Jinde ».

— Ah, d'accord. Je monte.

Passé l'instant de stupeur initial, mon esprit avait carburé tout du long. Sans m'en rendre compte, j'avais lâché ça à voix haute au bus qui donnait l'impression d'être sur le point de repartir.

Je trottinai jusqu'à la porte, montai, pris un siège libre à proximité et poussai un profond soupir. À ce moment-là, j'entendis un bruit de chambre à air qui se dégonfle, et la porte se referma.

— Le bus va démarrer.

Au même moment que l'annonce, il se mit à avancer lentement. C'était un bus où l'on payait en descendant.

Je voulais jeter un œil pour trouver Ibara avant de partir pour Jinde, mais l'arrivée inopinée du bus m'obligea à changer mes plans. « Ne ratez pas le bus ! », disait un commentateur que j'avais vu à la télé un jour. Une fois assis, je me demandai si j'avais de l'argent sur moi. J'étais presque sûr d'avoir pris mon portefeuille. Je fouillai mes poches : je l'avais bien sur moi, avec, en fait, un seul billet de 1 000 yens. J'évitai de justesse un avenir où j'aurais dû faire la plonge pour payer ma place, mais il me faudrait remettre à plus tard l'achat du livre que je convoitais. Je maudis le ciel, mais, c'est la vie.

Nous n'étions même pas dix dans le bus, moi compris. Après avoir quitté le centre culturel, il nous fallut un moment pour atteindre les vieux quartiers. Les rues étant étroites, les routes ne pouvaient absorber beaucoup de circulation et étaient condamnées aux embouteillages.

Je regardais dehors sans y penser, et une rafale de paysages familiers défilait : la confiserie aux délicieux yomogi dango, la librairie dont les étagères du haut restaient vides parce que son vieux propriétaire ne pouvait plus les atteindre, le pressing qui vendait autrefois du tissu pour kimono quand j'étais encore petit, la supérette qui avait fait fermer le magasin de tabac...

L'arrêt suivant fut annoncé par les haut-parleurs, et quelqu'un appuya sur le bouton de descente. Deux personnes descendirent, une monta. On demanda l'arrêt suivant aussi. J'allais regarder ma montre, mais je détournai résolument les yeux. Peu importait le nombre de façons de rejoindre Chitanda, j'avais déjà choisi le bus. Regarder l'heure ne ferait que me paniquer et ne m'y mènerait pas plus vite pour autant.

Le bus sortit enfin du vieux quartier. Il traversa un carrefour avec, d'un côté, une station-service grande comme quatre avions-citernes, et, de l'autre, un fast-food avec drive. Nous prîmes enfin de la vitesse lorsque le bus s'engagea sur la voie de contournement.

Le coude contre l'encadrement de la fenêtre, je me remis à réfléchir à l'affaire en regardant dehors.

Au début, Yokote-san parlait de Chitanda comme de « la fille des Chitanda ». Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'elle a commencé à dire « cette enfant ». Je ne peux rien affirmer, mais j'ai eu l'impression qu'elle s'efforçait de ne pas dire « cette enfant » devant Danbayashi-san. On pourrait y voir une simple marque de politesse en présence d'autrui, mais j'avais le sentiment que cela exprimait quelque chose de plus complexe, quelque chose dont on ne parle pas à la légère devant des non-membres de la famille.

Yokote-san avait appelé Chitanda « la fille des Chitanda », « l'héritière des Chitanda », et, ce n'est qu'après tout le reste, qu'elle avait fini par révéler que c'était sa nièce. Je n'en connais pas les détails, et je ne suis pas certain que je doive les connaître, mais si je pensais à l'Eru Chitanda que je connaissais, la présidente du club de littérature classique du lycée Kamiyama, enveloppée, enserrée par ce titre, des vagues de nausée ne cessaient de monter. Sans même savoir d'où elles venaient.

Chitanda était descendue du bus.

Pourquoi avait-elle fait ça ? En attendant d'arriver, je n'avais rien de particulier à faire, et les mêmes idées continuaient de tourner en rond dans ma tête.

Plusieurs routes de montagne reliaient Jinde et Kamiyama, et celle que prenait le bus n'était pas celle que j'empruntais d'habitude à vélo. D'abord, j'eus un sursaut en croyant que le bus partait dans la mauvaise direction, puis je compris vite que c'était un autre itinéraire possible et m'enfonçai de nouveau dans mon siège en attendant.

Le bus arriva enfin aux abords de la montagne.

En traversant une série de collines déboisées, les virages commencèrent à balancer sèchement à gauche, à droite, et mon corps avec eux. Le mal des transports fit remonter des souvenirs du voyage aux sources chaudes qu'Ibara avait organisé à peu près à la même époque l'année dernière. Je ne sais pas si c'était vrai, mais j'ai entendu dire que certains cas de mal des transports étaient purement mentaux. Alors, en montant les pentes, j'inventai une chanson intitulée « Je n'ai pas peur du mal des transports » et me laissai bercer par sa mélodie.

Le grondement du moteur, visiblement mis à rude épreuve, se fit peu à peu plus discret, et le bus, après une série de lacets, déboucha enfin sur une ligne droite. Nous nous immobilisâmes à un feu, une chose qu'il me semblait ne pas avoir vue depuis longtemps, puis une voix féminine retentit pour faire une annonce.

— Prochain arrêt : Jinde-Sud. Prochain arrêt : Jinde-Sud.

J'appuyai sur le bouton de demande d'arrêt. A peine le feu passé au vert, le bus ralentit de nouveau jusqu'à l'arrêt, et les portes s'ouvrirent. Cette fois, le conducteur lui-même lança, d'une voix rauque mais étrangement rythmée :

— Nous sommes arri—vés à Jinde-Sud.

Je payai le trajet et descendis du bus, et ma première action fut de prendre une grande inspiration. Je pensais que ça irait, mais j'avais tout de même eu un léger haut-le-cœur, et l'air frais me parut merveilleux. Il était censé avoir plu à Jinde, mais je ne voyais pas la moindre trace d'eau sur la chaussée.

Après tout, nous étions en juillet. Même un court moment de soleil suffisait à sécher vite de petites flaques. Cela dit, à présent, le ciel jusque-là bleu s'était entièrement chargé de nuages sombres. L'air portait des signes de pluie imminente.

C'était pas bon ça. Je n'ai pas de parapluie.

Je balayai les environs du regard et remarquai que la route qu'avait empruntée le bus était tracée sur une pente. Le terrain montait sur sa droite, et, sur la gauche, il descendait doucement.

Plus bas s'étendaient des champs aménagés à l'économie, sans perdre un pouce de terre, et ils irradiaient un vert profond nourri par la chaleur de l'été. De nombreuses maisons, bâties à bonne distance les unes des autres, ponctuaient le décor comme pour figurer des rôles secondaires. Je n'arrivais pas à estimer les distances réelles, mais on distinguait qu'un peu plus loin, le relief se remettait à grimper. Au-delà de ces collines vertes dressait sa masse la chaîne des Kamikakiuchi, avec ses restes de neige ancienne.

— La remise...

Tout en murmurant, je regardai de nouveau autour de moi. Yokote-san m'avait dit qu'en entrant à Jinde, on la verrait sur la droite de la route. Cela signifiait qu'elle se trouvait sur le flanc de la colline.

Je la repérai vite. J'avais d'abord craint qu'il y en ait plusieurs et me demandais ce que je ferais dans ce cas, mais, après avoir parcouru les lieux du regard, je n'en vis qu'une, et elle n'était pas très loin. De là où j'étais, la moitié inférieure de la remise était masquée par une palissade en bois qui l'entourait. Tout ce que je pouvais confirmer, c'était un toit triangulaire, des murs crépis, et, au second niveau, une double porte servant à l'aération et à l'éclairage. Il ne semblait pas avoisiner d'autres bâtiments. La vision de cette remise isolée sur la pente dégageait une légère impression d'étrangeté

Je traversai vivement la route et allais filer droit vers la remise quand je me rappelai ce que m'avait dit Yokote-san : j'étais censé m'y rendre sans attirer l'attention. La façon dont elle me l'avait demandé m'avait un peu agacé, mais je ne pouvais pas ignorer la requête de celle qui m'avait indiqué où se trouvait Chitanda.

Comme elle me l'avait dit, je me mis en quête de la maison aux haies.

À quelques dizaines de mètres de la remise, je remarquai une demeure qui semblait correspondre, construite sur un replat, avec un toit de tuile. À travers une trouée dans les haies, je voyais un poteau de portail, à côté d'un grand arbre. Sans égaler le domaine des Chitanda, l'ensemble imposait tout de même.

— Il faut que j'y aille, hein ?

J'avais beau avoir la permission d'entrer, je ne me sentais pas très à l'aise. Et si tout cela n'était qu'un piège monté par Yokote-san, et que, dès que je mettrais le pied dedans, on m'arrête pour violation de domicile ? Non, je n'y croyais pas vraiment.

Je regardai ma montre : 16h 0. Le trajet en bus avait donc pris une vingtaine de minutes. Ce que disait Yokote-san, partir à 13h et arriver à 13h30, n'était qu'une estimation, apparemment. Le dépliant indiquait que le prochain bus pour le centre culturel devait arriver à 17h10.

— Ça devrait aller, alors.

Il restait vingt minutes avant le passage du bus suivant. Je n'avais plus qu'à tirer Chitanda de la remise. Si elle n'y était pas, eh bien, j'aurais fait tout ce que je pouvais. Ibara ne m'en voudrait probablement pas.

Quelque chose de froid me toucha la joue. Je portai la main à mon visage : elle était humide.

Des taches noires parsemaient la chaussée. Il s'était mis à pleuvoir.

— La blague...

Ces averses du soir se changent souvent en trombes.

J'avais vraiment fait de mon mieux aujourd'hui, mais le ciel ne semblait pas prêt à m'accorder le moindre répit.

Je soufflai longuement et courus jusqu'à la maison aux haies.

7

Je longeai son jardin et me plaçai devant la remise.

On ne pouvait pas dire que la pluie fût aussi violente qu'une averse du soir. Au plus, une petite ondée. Mais le paysage autour s'en trouvait déjà estompé. L'avant-toit du toit de la remise ne dépassait pas beaucoup. Ce n'était pas un abri idéal, mais, faute de vent, je réussissais à rester au sec dessous. Grâce à la palissade, même si, posté là, j'avais l'air d'un lycéen égaré, je n'avais pas à craindre d'être repéré. J'en étais reconnaissant, mais en même temps, une telle conception pouvait donner des idées aux cambrioleurs. Elle avait bien dit qu'elle n'était plus utilisée alors ça ira.

La porte de la remise était épaisse avec un enduit grossier. J'avais d'abord cru qu'elle était aussi coupe-feu, mais en réalité elle était en bois. Des rivets, peut-être de la taille d'un poing de bébé, y étaient enfoncés de haut en bas en une ligne, lui donnant un air de solidité extrême. On voyait un trou où passer un cadenas, mais la pièce la plus importante, le cadenas, manquait. Je n'avais donc pas besoin de clé pour entrer. Je me surpris à marmonner en faisant glisser le doigt le long des rivets.

— Bon, qu'est-ce que je fais, maintenant ?

D'abord, il fallait confirmer que Chitanda était bien là. Je me dis que je n'avais qu'à frapper et levai la main en ce sens.

À ce moment-là, un son doux me sembla se mêler à la pluie. Je collai l'oreille contre la porte.

— Ah... Ah... Ah...

Je me demandai ce que c'était, puis je compris vite : des vocalises. Pour être à l'heure et monter sur scène avec la chorale, elle échauffait sa voix ici. En m'en rendant compte, je tapotai sans y penser de mes doigts contre la porte.

Les sons à l'intérieur cessèrent net. Pour quelqu'un dedans, mes petits coups avaient dû sonner comme dans un film d'horreur. J'appelai afin de rassurer Chitanda.

— Chitanda, tu es là ?

Je recollai l'oreille à la porte, mais n'entendis rien. Je repris, l'oreille toujours posée.

— Tu es là ?

Une voix tremblante chuchota.

— ...Oreki-san ?

Elle était là. Le fait que Chitanda se trouve ici relevait entièrement de la prédiction de Yokote-san, si bien que j'avais pas mal envisagé la possibilité qu'elle se trompe. Mais il semblait que tout s'était déroulé comme prévu.

J'entendais la voix de Chitanda. Bien que la porte parût épaisse, elle devait être assez mince finalement. Sa voix me semblait étonnamment proche.

— Que fais-tu ici ?

Voulait-elle savoir pourquoi j'étais venu, ou comment j'avais su qu'elle était ici ? Je n'en savais rien, alors je répondis aux deux.

— Ibara te cherchait, alors je suis venu aider. Grâce aux indications de Yokote-san, je suis arrivé jusqu'ici.

— Je vois...

Après un court silence, elle reprit d'une voix vidée de sa force.

— Je suis désolée.

Elle n'avait aucune raison de s'excuser auprès de moi, aussi fis-je comme si je n'avais rien entendu.

— Je t'entends mal. Je peux ouvrir la porte ?

Sa réponse me parut venir de terriblement loin.

— ...Oui.

— Si tu ne veux pas, je n'ouvrirai pas. Désolé.

Yokote-san m'avait dit que c'était une sorte de refuge secret pour Chitanda. Vu la situation, elle me pardonnerait sans doute d'entrer sans demander, mais je ne m'en sentais pas plus à l'aise pour autant. La pluie n'était pas bien forte, et parler ainsi à travers la porte ne me gênait pas. Toutefois, tandis que j'y pensais, Chitanda répondit soudain, la voix affolée, précipitée.

— Non, rien de tout ça ! C'est juste... je suis dans un état pas possible en ce moment.

Un bref silence s'ensuivit, puis Chitanda reprit d'une voix qui semblait se moquer d'elle-même.

— Tu dois en avoir assez de moi, Oreki-san. Même si j'ai des responsabilités, je me suis enfuie comme ça. Je suis sûre que j'ai causé énormément de problèmes à tout le monde. Je suis vraiment... la pire.

Certes, j'avais trouvé cela étrange, mais jamais je n'en avais eu assez d'elle.

— Tu n'es pas arrivée à l'heure de 14h, mais je suis sûr que tu comptais être là avant 18h. Je veux dire, tu faisais des vocalises à l'instant, après tout.

Elle répliqua aussitôt par une question.

— Tu écoutais ?!

— Eh bien, seulement à la fin.

— ...

— Plutôt que d'écouter, c'est plus que je me suis retrouvé à l'entendre.

Pendant un moment, seul le bruit de la pluie qui tombait parvint à mes oreilles. Il devenait difficile de rester face à la porte, sous l'étroite avancée de toit. Je m'y adossai.

Je m'éclaircis la gorge et repris doucement.

— Alors, qu'en dis-tu ? Tu penses pouvoir y aller ?

Elle répondit d'une voix timide.

— Tu ne vas pas simplement me dire d'y aller ?

Chitanda ne pouvait pas le voir, mais mes épaules se détendirent.

— Si tu ne peux pas, je ne te forcerai pas. Danbayashi-san va sûrement tenter de trouver un substitut. Je suis sûr qu'il y a bien un ou deux choristes capables de prendre ta place.

— Je ne pourrais pas faire une chose pareille.

Je ne l'avais jamais entendue paraître aussi fragile que dans cet instant.

Un petit escargot avait gravi la palissade de bois devant moi. Depuis quand était-il là, me demandai-je. À le regarder avancer lentement, l'esprit ailleurs, je me mis à parler.

— Mais tu ne peux pas chanter, n'est-ce pas ?

Un moment, il n'y eut pas de réponse. Finalement, j'entendis une voix qui semblait tâtonner avec prudence.

— Oreki-san, tu sais quelque chose ?

— Non, pas vraiment. Je suis désolé, j'ai dit quelque chose qui donnait l'impression que si. Je ne sais rien.

Une voix, un peu plus vive, répondit.

— Bien sûr que non, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas chez moi.

Les brins d'herbe sauvage à mes pieds se laissèrent doucement envelopper par l'ondée. Ils ployaient à peine sous son poids. L'escargot accroché à la palissade semblait vouloir grimper, mais il n'avait pas progressé.

— Je ne sais pas tout, mais j'ai l'impression de comprendre un peu.

Pourquoi Chitanda était-elle descendue du bus ?

Je me demandai quelle expression elle affichait. Sa voix me répondit, avec une insistance douce, presque celle d'un enfant réclamant une histoire.

— Parle, je te prie.

Que se passerait-il si je le lui disais ? Si j'avais vraiment raison sur les sentiments qu'elle retenait en elle, pourrais-je lui offrir ne serait-ce qu'un peu de salut ? Je n'avais aucune garantie d'être dans le vrai, d'ailleurs. C'était absurde. Il valait mieux se taire simplement.

Je n'entendais rien au-delà de la porte. Elle devait attendre, le souffle retenu.

Je consultai ma montre. Il restait encore un peu de temps avant l'arrivée du bus.

J'avais l'impression qu'il y avait un conte populaire[3] qui collait à cette situation. Quel rôle y tenais-je ? Le sage ? Le fort ? Peut-être étais-je la danseuse qui ouvrit la porte grâce à sa danse absurde. Soit. Si la vedette le veut, je devais tout lui dire. Même si c'était faux et décevant, je devais le dire.

— Voyons voir. Est-ce qu'on t'a dit...

Je pris une inspiration et levai les yeux, à travers la pluie continue, vers le ciel assombri.

— ...Que tu n'avais pas à reprendre l'affaire de ta famille ?

Je n'entendais plus que la pluie. Tous mes sens étaient saturés par ce murmure continu, ce long shhh.

— Il y a quelque temps, Ibara a raconté une histoire étrange. C'était à propos d'une tasse de café trop sucré. Ce jour-là, tu étais dans la lune, pas du tout toi-même. Au début, je me suis dit que ça arrive à tout le monde, mais, en partant, j'ai remarqué le livre que tu lisais. Cette image ne m'a pas quitté. C'était un guide d'orientation. Quel type d'université choisir après le lycée, quel genre de métier poursuivre, que faire de ta vie, c'était ce genre de livre.

[3] Ndt : Sûrement le mythe d'Ama-no-Iwato (la carverne céleste) avec la danse d'Ame-no-Uzume.

Même si j'étais à l'abri de la pluie, j'avais les pieds un peu mouillés. Sans froid, pourtant. C'était une pluie d'été douce et tiède.

— Nous sommes en première. Peut-être est-il naturel qu'on lise ce genre de livres... mais j'ai trouvé ça un peu étrange. Ibara et Satoshi réfléchissent peut-être à la direction qu'ils veulent donner à leur vie, mais toi, c'est différent. À la première visite du sanctuaire de l'année, en janvier, et à la procession des Poupées vivantes, en avril, je t'ai vue agir en héritière désignée de la maison Chitanda. Tu avais choisi ta voie bien avant nous, du moins, c'était supposé être le cas. Alors pourquoi t'ai-je vue fixer un guide d'orientation ?

À l'époque, j'avais imaginé sans y penser qu'elle lisait sur une voie qu'elle ne suivrait pas. Avec ce qui s'était passé aujourd'hui, pourtant, je m'étais mis à envisager une tout autre possibilité.

— Puis est arrivé le festival de chorales d'aujourd'hui. J'ai appris par Ibara que tu avais disparu. Je savais que tu devais avoir une raison pour t'être enfuie. Ce n'est qu'après avoir lu les paroles que tu étais censée chanter que cette idée m'est venue.

J'avais lu les paroles dans la brochure au centre culturel, mais je ne savais pas quelle était la partie du solo de Chitanda avant d'avoir réussi à demander à Danbayashi-san.

— Satoshi m'a dit ceci : dans ses œuvres, Sandô Ejima louait souvent sans retenue les valeurs communes de son époque, à tel point qu'elles devenaient moralisatrices. Il n'a jamais été tenu pour un tout grand.

« *Moi aussi, j'aspire*

À vivre sous les cieux sans entraves. »

— Dans ta partie, tu célébrais la liberté avec une admiration sans pareille.

C'est grâce à Satoshi que j'ai pu relier l'étrange impression éprouvée en lisant ces paroles avec la disparition de Chitanda.

En jouant au shogi avec ses parents, il m'a dit que, s'il ne voyait pas d'inconvénient à laisser son adversaire gagné, c'était verbaliser la défaite qui lui restait en travers.

— J'ai un souvenir assez similaire. Il y a longtemps, j'ai assisté au mariage d'un parent, et je me suis retrouvé à devoir chanter un cantique. Ça aurait dû ne pas me poser de problème, parce que tout cela restait de pure façade, honorer Jésus et louer Marie, mais je n'ai pas pu m'y résoudre. Louer ce en quoi je ne crois pas, n'est-ce pas faire tort à ceux qui vénèrent sincèrement le Christ ?

Le mensonge pèse lourd sur le cœur.

— Si les paroles avaient dit autre chose, ce serait différent. Mais, dans l'état où tu es, n'es-tu pas incapable de chanter ce qui fait l'éloge de la liberté ?

Je me demandai si Chitanda se trouvait toujours là, au-delà de la porte cloutée. Elle ne parlait pas, et je n'entendais pas le moindre bruit filtrer. Je continuai simplement, comme en monologue.

— Jusqu'à il n'y a pas si longtemps, ton avenir, pardonne-moi de le dire, n'était pas ce que j'appellerais « libre ». Je suis sûr que tu avais ton mot à dire, mais il y avait une chose qui, elle, ne changeait pas : tu reprendrais la lignée des Chitanda, au bout du compte. Si tel avait encore été le cas, je ne vois pas pourquoi tu aurais eu le moindre mal à chanter. Mais non seulement tout indique que tes répétitions se sont déroulées normalement, tu n'as pas non plus refusé qu'on te confie cette partie. Cela signifie que tes circonstances ont dû changer depuis.

Ça a probablement eu lieu la veille du jour où Ibara nous a parlé du café trop sucré.

— Si, en ces deux ou trois jours, tu es devenue incapable de la chanter… n'est-ce pas parce que, toi, tu es devenue libre ?

Je n'entendis ni confirmation ni démenti.

— Tu es quelqu'un qui a pu faire ce qu'elle voulait tout en se voyant dire qu'un jour elle hériterait des affaires familiales. Tu avais intégré cela à fond comme une vérité immuable. Partant de là, que se passerait-il si l'on te disait soudainement que ce n'était plus le cas ? Que se passerait-il si tes parents, ou quelqu'un d'autre, te disait d'un coup que tu n'avais plus à te soucier d'être l'héritière et que tu devrais vivre ta propre vie ?

Yokote-san avait dit que cette fille était l'héritière du domaine Chitanda et qu'elle viendrait à coup sûr parce qu'elle connaissait ses responsabilités. Mais que se passerait-il si cette Chitanda-là n'entrait plus dans ce rôle ?

— Tu ne saurais probablement plus quoi faire.

Je suis quelqu'un dont les épaules n'ont porté aucun grand rôle et dont l'adhésion proclamée à un mode de vie à économie d'énergie lui a valu des jours oisifs. En ce sens, je n'aurais pas dû être capable de comprendre honnêtement quoi que ce soit de ce que pensait Chitanda. Je n'aurais rien dû comprendre du tout, et pourtant, j'en étais arrivé à cette réponse. C'était absurde à bien des égards.

— Devant tant de monde, pourrais-tu chanter ce qui aspire à la liberté ? « Bien sûr qu'on t'a confié un solo important, donc, en toute logique, tu devrais aller au bout. Tu vas juste mettre les autres choristes dans l'embarras. Tu devrais mettre de côté ta situation, car ceci aussi fait partie de ton rôle. Ne ramène pas tout à toi... » On dirait des arguments parfaitement rationnels. Je peux imaginer quelqu'un dire ces choses.

En réalité, il est fort probable que quelqu'un les lui dirait. Ibara ne le ferait pas. Satoshi, certainement pas. Mais tout de même, quelqu'un le ferait.

— Mais moi, même si ma déduction était juste, je ne t'en blâmerais pas.

Après tout, je n'en avais pas le droit.

Bien que la saison des pluies fût déjà passée depuis longtemps, l'ondée douce et silencieuse ne montrait aucun signe ni de faiblesse ni de regain. L'escargot sur la clôture avait disparu. Avait-il, lentement mais sûrement, atteint le sommet ? Était-il tombé sur l'herbe en contrebas ? Je ne l'avais pas vu.

De l'autre côté de la porte close, une voix terriblement douce me parvint.

— Oreki-san.

— Je t'écoute.

— Même si on me dit que je peux désormais vivre librement... Même si on me dit que je peux choisir ce que je veux faire de ma vie... Même si on me dit que la lignée des Chitanda s'en sortira d'une manière ou d'une autre, donc que je n'ai pas à m'en inquiéter...

Sa voix prit une teinte d'auto-dérision tandis qu'elle marmonnait une dernière chose.

— Même si on me dit que j'ai maintenant des ailes, qu'est-ce que je suis censée faire ?

Et sur ces mots, la remise retomba dans le silence.

À penser au fardeau que Chitanda avait porté jusqu'ici, et à celui qu'on lui disait de ne plus avoir à porter, j'eus soudain l'envie de frapper quelque chose de toutes mes forces. L'envie de le briser, au point de me blesser la main et d'en faire jaillir le sang.

Je regardai ma montre : 17h06. Dans moins de quatre minutes, le bus pour le centre culturel arriverait.

J'avais dit tout ce que j'avais à dire et fait tout ce que j'avais à faire. Le reste, aussi pénible que ce fût, revenait à Chitanda.

Sans devenir ni plus violente ni plus bienveillante, la pluie continua de tomber.

Plus aucun chant ne venait de la remise.

Fin

Note du traducteur

Last seen bearing

Le sous-titre *« Last Seen Bearing »* est une référence à « *Last Seen Wearing »,* un roman policier célèbre de l'écrivain britannique Colin Dexter (1930-2017). L'expression *last seen wearing* est typiquement utilisée dans les avis de disparition pour décrire la dernière tenue dans laquelle une personne a été vue. Ce roman est d'ailleurs connu en français sous le titre « *Portée disparue »*.

Dans Hyouka, Honobu Yonezawa joue avec ce titre. Il remplace *wearing* par *bearing*. Les deux mots peuvent signifier « porter », mais bearing peut aussi évoquer ce que quelqu'un porte sur lui ou l'état dans lequel il se trouve. Ce changement crée un jeu de mots qui rappelle le roman original tout en modifiant légèrement le sens.

Ce choix correspond au contenu du chapitre : l'intrigue commence par la disparition de Chitanda, et l'enquête d'Oreki se base précisément sur les détails de sa dernière apparition (et notamment ce qu'elle avait sur elle). Le titre renvoie donc à la fois à la tradition du roman policier et à l'énigme du chapitre.

Pour conserver cette référence en français, on peut jouer autour du titre *Portée disparue*, par exemple avec une variation comme « Repérée disparue », qui évoque à la fois la dernière fois où quelqu'un a été vu et sa disparition. Ce fut un plaisir de se triturer un peu le cerveau.

Even Though I'm Told I Now Have Wings (いまさら翼といわれても)

Le chapitre 1 fait apparaître une faille dans ce qui semblait stable. Le chapitre 2 rappelle que la vérité ne se laisse pas toujours saisir depuis sa position ordinaire. Le chapitre 3 donne à voir, chez Oreki, une manière d'approcher la vérité qui tient moins de la seule justesse que d'une véritable délicatesse. Le chapitre 4 marque l'affirmation plus franche de la voie choisie par Mayaka, cette dernière prenant enfin à son envol.

Enfin, le chapitre 5, avec les « longues vacances » d'Oreki, suggère que le retrait où il s'était installé commence, lui aussi, à se fissurer. Tout cela conduit inévitablement à son dernier chapitre « Même si l'on me dit que j'ai désormais des ailes ».

Le chapitre ne raconte pas la liberté comme une délivrance simple, mais comme un vertige. Chitanda n'avait pas exactement une cage mais un sol. Son avenir semblait tracé, certes lourd, mais stable. Reprendre les affaires familiales, répondre à un rôle, avancer dans une direction connue : ce cadre lui donnait un appui. Quand on lui dit soudain qu'elle peut choisir, ce n'est pas d'abord l'horizon qui s'ouvre. C'est le sol qui se dérobe.

Le titre japonais est cruel dans sa précision. Les ailes n'y sont pas revendiquées, elles sont annoncées. Chitanda ne dit pas qu'elle veut s'envoler, elle entend qu'elle le peut désormais, sans savoir quoi faire d'une telle possibilité avec en sous-texte : « Qu'est-ce que je suis censée faire ? »

Les « longues vacances » d'Oreki, comme sa sœur l'avait prédit, commencent peu à peu à s'achever. Peut-être Chitanda y joue-t-elle un rôle. Ici, Oreki met son intelligence au service de son amie : il la retrouve, comprend ce qu'elle traverse et, cette fois, ne s'arrête pas à la seule vérité. Il demeure auprès d'elle, quel que soit le choix qu'elle fera. C'est ce qui donne à cette fin sa justesse. Quant à Chitanda, il lui reste désormais à décider si elle veut vraiment voler.

Ira-t-elle se présenter devant la chorale, pour chanter cette ode à la liberté au moment même où celle-ci la bouleverse ?

Réponse au volume 7, un jour.


J-garden.fr
Traduction par des fans pour des fans.
Interdit à la vente !
Veuillez acheter la série une fois licenciée en France pour soutenir l'auteur.
JGLN

Malaisie

KADOKAWA
NOVEL RINGAN

Teks Honobu Yonezawa

Walaupun Aku Ada Sayap...

KEENAM: LEPASKAN SEGALA BELENGGU



SEMUA VOLUM
NOVEL RINGAN
'HYOUKA' KINI MENCECAH
2.3 JUTA
CETAKAN DI JEPUN!

Hak cipta rasmi terjemahan bahasa Melayu diberi oleh KADOKAWA CORPORATION

Indonésie

EVEN THOUGH I'M TOLD I NOW HAVE WINGS

いまさら翼といわれても



YONEZAWA HONOBU

Buku Keenam seri Hanuka

Chine



迟来的翅膀

「冰菓」系列⑥

[日]米泽穗信/著
Honobu Yonezawa
米山水洋

百花洲文艺出版社
BAIHUAZHOU LITERATURE AND ART PRESS

Taiwan

遲來的羽翼

いまさら翼といわれても

米澤穗信

Rappa 譯

流於表面的人際關係、玩票性質的社團活動、
無法面對的生離死別。高中時代的我們，
不似成人般世故，又不如孩童般天真，
假裝遊刃有餘地過著和「青春」扯不上邊的生活。
但在內心角落，其實躲著大人不願正視、
自己也不知道如何處置的迷茫，
以及不夠勇敢卻還是想保護夥伴的逞強……
〈箱中的遺漏〉、〈那些沒映照在鏡子裡的〉、〈連峰可否晴朗〉、
〈我們的傳奇之作〉、〈漫長的假日〉、〈遲來的羽翼〉
——六則推理短篇，寫盡少年少女令人動容的羈絆和幽微心思！

Vietnam

DÙ ĐƯỢC BAO ĐỔI CÁCH

YONEZAWA HONOBU

VÕ ĐỨC PHONG dịch



JP 1ère édition

